





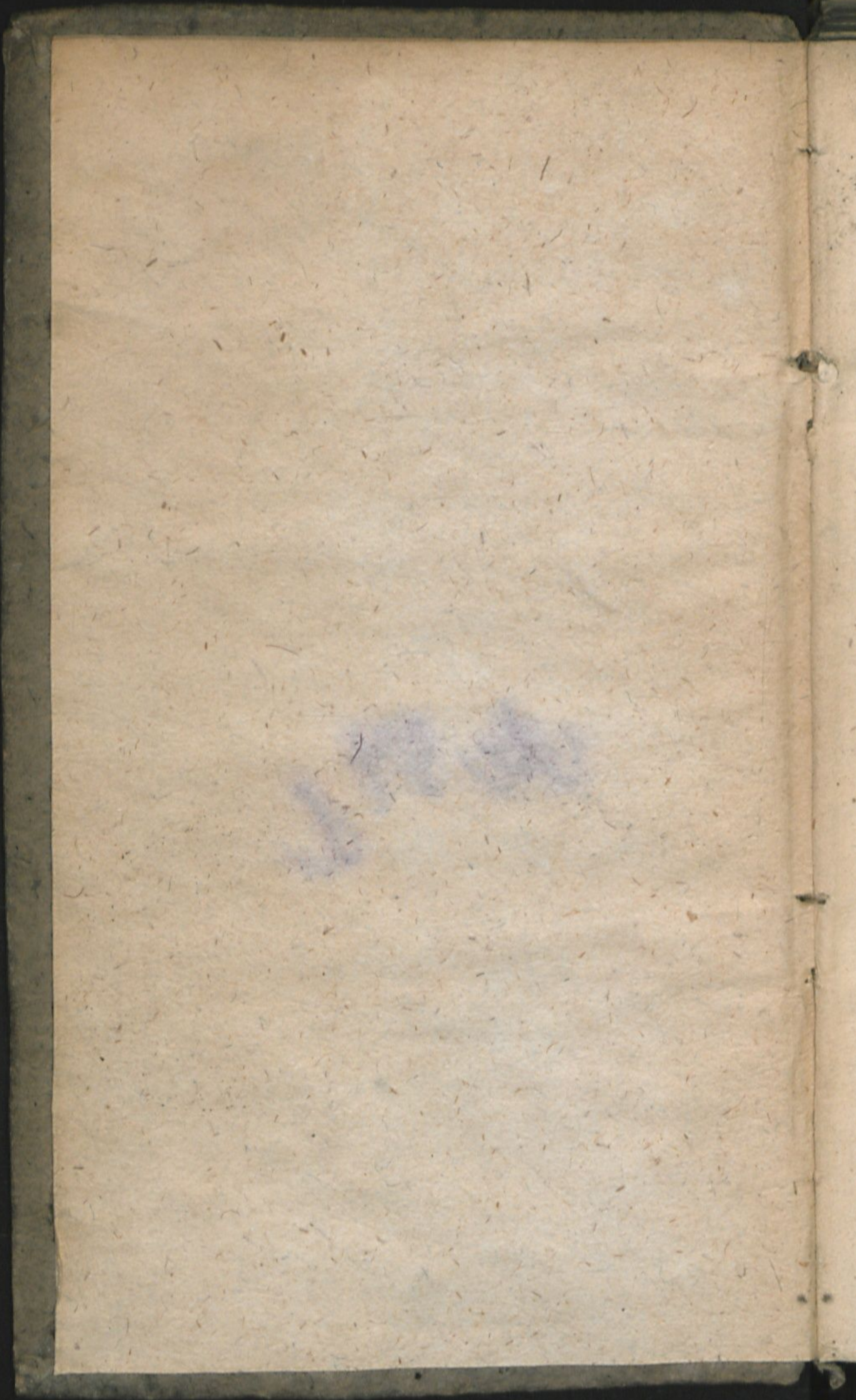
~~0081~~

0002



cd 54  
d







RECUEIL  
DE QUELQUES  
PIECES  
NOUVELLES  
ET GALANTES,

Tant en Prose qu'en Vers ;

*Dont les Titres se trouveront apres  
la Preface.*



A COLOGNE,  
Chez PIERRE DU MARTEAU,  
M. D C. LXIV.



RECUEIL

DE QUELQUES

PIECES

NOUVELLES

ET GALANTES.

Tout en Prose ou en Vers;

Donné par l'Académie des Sciences  
de France.



M. COLOGNE.

Chez PIERRE DU MARTRAY

M. D. C. L. X. V.

L 121





LE LIBRAIRE

A U

LECTEUR.



HER LECTEUR,

Je vous presente un Recueil de quelques Pieces Curieuses, tant en prose qu'en vers, faites par les plus beaux Esprits de ce temps, lesquelles ayant couru un espace de temps

A 2

ma-



manuscrites parmy les Cu-  
rieux, & m'estant tombées  
entre les mains, j'aurois  
creu faire injustice à leurs  
Auteurs, de laisser plus  
long-temps à peu de Per-  
sonnes, ce qui merite d'estre  
veu de tout le monde. Si  
je trouve que cecy ne vous  
aura pas esté des-agreable je  
continueray à vous en don-  
ner en suite qui ne seront  
pas moins belles que les  
presentes. Adieu.

Ta-



## Table des Pieces de ce Recueil.

|       |   |          |
|-------|---|----------|
| I     | Voyage de l'Isle d'Amour. à Lycidas. Pag. 7   |          |
| II    | Voyage de Messieurs de Bachaumont &<br>la Chapelle.   | 38       |
| III   | Lettre de M. l'Abbé de M. contenant le<br>Voyage de la Cour vers la frontiere d'Espagne,<br>1660. | 77       |
| IV    | Relation du Voyage du Roy à Nantes, par<br>Monsieur le Conte de S. A.                             | 99       |
| V     | Response à Monsieur le Conte de S. A. au<br>nom des Dames de Fontaine-bleau.                      | 107      |
| VI    | Sur la Question s'il faut dire, Il n'y a que<br>vous qui sachiez, &c.                             | 110      |
| VII   | Portrait de Cloris.   | 115      |
| VIII  | Elegie de Madame la Comtesse de la Suse.  | 119      |
| IX    | Stances irregulieres. Rupture.  | 123      |
| X     | Le Sapate de Monsieur le Duc de Savoye à<br>Mad. son Altesse Royale sa Mere.                      | 126      |
| XI    | Sonnet du Duc de Savoye à Mademoiselle de<br>Valois, & sa Réponse.                                | 134, 135 |
| XII   | Le songe à Climene.   | 135      |
| XIII  | Elegie : Les oiseaux par leurs chants, &c.  | 141      |
| XIV   | Elegies sur la disgrace de Mons. F.   | 144      |
| XV    | Sonnet sur la Naissance de Madame.  | 147      |
| XVI   | Au Roy sur la Mort de Madame.   | 148      |
| XVII  | Sonnet : Rien ne dure toujours.   | 148      |
| XVIII | Sonnet : Quittez cette devote humeur,<br>&c.  | 149      |
| XIX   | Madrigal : Tirsis d'un excès de plaisir,<br>&c.   | 150      |
| XX    | — Sur une belle Religieuse.   | 151      |
| XXI   | — Qui commence, Je vous le dis au,<br>&c.   | ibid.    |
| XXII  | — Allons revoir, mon cœur.  | ibid.    |



|        |   |       |
|--------|---|-------|
| XXIII  | — Au Roy sur sa Phisionomie.  | 152   |
| XXIV   | Sur des Tablettes.  | ibid. |
| XXV    | Sur une Sangsue, &c.  | 153   |
| XXVI   | Sonnet : Silvie regarde un portrait.  | ibid. |
| XXVII  | A Filis Incredule.  | 154   |
| XXVIII | Plainte du Cheval Pegase aux chevaux de<br>la petite Ecurie. par Monfr. de Benferade. | 155   |
| XXIX   | Lettre Galante. Vos forces augmentent,<br>&c.   | 157   |
| XXX    | Portrait d'un Cavalier.   | 161   |
| XXXI   | Elegie : Dicux que je plains le fort, &c.   | 163   |
| XXXII  | Sur le desordre arrivé a Rome 1662.  | 165   |
| XXXIII | Plainte de la France a Rome, par Monsieur<br>Corneille.                               | 167   |
| XXXIV  | Lettre de Monfr. Scarron a Monfr. le Sur-<br>intendant Foucquet.                      | 171   |

A F I-



A F I L I S.  
S U R  
L E V O Y A G E  
D E  
L'ISLE D'AMOUR.  
A  
L Y C I D A S.

*Lisez, belle Filis, à loisir cet Ouvrage ;  
Il parle d'un pais charmant, aimable, & doux ;  
Il n'est pas malaisé d'en faire le voyage ;  
Vous le pouvez, sans partir de chez vous.*



AFFLIS  
SUR  
LE VOYAGE  
DE  
FISLE D'AMOUR

L'YCIDAS

Vous le pouvez, sans partir de chez vous.  
Il n'est pas malaisé d'en faire le voyage ;  
Il parle d'un pays charmant, aimable, & doux ;  
Lisez, belle fille, à loisir son ouvrage ;





LE VOYAGE  
D'É  
L'ISLE D'AMOUR.

A  
LYCIDAS.

**I**L est bien juste, cher Lycidas, que je vous fasse sçavoir de mes nouvelles, & qu'après un an d'absence je vous délivre enfin de l'inquietude, où vous met assurément l'incertitude de ma destinée. J'ay bien veu du pais depuis que je vous ay quitté: Mais dans l'estat où je suis, je ne sçay si j'auray assez de force pour vous faire une Relation de mon Voyage: C'est augmenter mes maux presens que de me souvenir de ceux qui sont passez; Et c'est accroître ma douleur que de représenter à ma memoire des plaisirs dont il ne me reste que le cruel souvenir. Je croy pourtant que ce me sera pas une petite consolation que celle de faire part à un de mes amis, de mes malheurs, & de mes plaisirs. J'oublieray ma douleur en vous contant mon histoire, & je feray pour un moment trêve avec mes soupirs.

Mon ame, pour un temps cache moy ma douleur;

Vous, mes yeux, arrêtés vos larmes;

Cessez, ma voix, de plaindre mon malheur;

Toy, mon cœur, suspen tes alarmes,

A 5

Vous



Vous n'estes plus heureux, c'est par la cruauté  
 D'un fort, & barbare, & funeste ;  
 Mais jouissez au moins du plaisir qui vous reste,  
 Souvenez vous que vous l'avez esté.

Il y a un an, comme vous sçavez, que je m'embarquay sur la Mer Oceane avec plusieurs personnes de tous âges, & de toutes conditions, la plus-part fort étourdis, pour aller en un país, qu'on nomme le plaisir. Nous vogâmes paisiblement pendant quelques Jours ; Mais assez près d'une Isle où nous voulions nous rafraichir, il s'éleva un orage furieux, & un vent si fort, qu'il nous poussa avec violence à un côté oposé à celui où nous devions aller. Nous fumes fort tourmentez pendant quatre ou cinq heures, après quoy le temps s'éclaircit. Le soleil parut sur l'horizon plus beau que jamais, & nous nous trouvâmes près d'une Isle bordée de Jardins fort agreables. La curiosité nous prit aussi tôt d'en sçavoir le nom. Et par bonheur il se trouva un homme dans le vaisseau, qui avoit fait Voyage dans cette Isle, lequel nous dit,

Nous sommes assez près du rivage d'Afrique  
 Vers les lieux Fortunez de la Mer Atlantique,  
 Et cette Isle agreable est l'Isle de l'Amour,  
 A qui chaque Mortel rend hómage à son tour ;  
 Les jeunes, & les vieux, les sujéts, & les Princes  
 Pour voir ce lieu charmant ont quitté leurs Provinces ;

Ici-bas tôt ou tard tout ce qui fut jamais,  
 A borné dans ce lieu ses plus ardans souhairs ;  
 Par cent chemins divers on aborde en cette Isle,  
 Et de tous les côtez l'accez en est facile ;  
 Les Graces, l'Agrement, les Attraits, la Beauté  
 Ont tous les Ports commis à leur fidelité ;  
 Et lançant à propos les traits qu'Amour leur donne,  
 De leurs aimables bords il n'échape personne.

Ce-



Cependant que cet homme nous instruisoit ainsi, nous aprochâmes toujours de l'Isle, & quand il eut fini, nous estions si près que nous distinguions les objetz.

En ce lieu la Mer est paisible  
 Comme le plus petit Ruisseau ;  
 Un doux Zephir presque insensible  
 Effleurant le dessus de l'eau,  
 Fait entendre un si doux murmure  
 En se joüant avec les flots,  
 Que l'on diroit que la Nature  
 S'y repose elle même en donnant du repos :  
 De mille belles fleurs tous les bords sont remplis ;  
 Les Jasmins, les Oëillets, les Roses, & les Lis  
 E'talent à l'envy leurs beautez non pareilles,  
 Et ne font de ce lieu que les moindres merveil-  
 les.

En effet le long de ces bords l'on voit une infinité de belles choses ; les Beautez, & les Attraits, les Agrémens, & les Graces s'y promenant : Mais ce qui me surprit, fut de voir des vieilles, & des laides qui accompagnoient les Agrémens. Le même homme qui nous avoit instruits du nom de l'Isle, voyant mon étonnement me dit :

Amour avec ses traits veut blesser tout le Monde,  
 Et comme il est le plus puissant des Rois,  
 Reconnu dans les Cieux, sur la Terre, & sur l'Onde,  
 Soûs differens objetz il donne mêmes loix,  
 Et pour se vanger quelque fois  
 D'une trop longue indifferance,  
 Il fait remarquer sa puissance  
 En attachant nos cœurs par un indigne choix.

Durant qu'il me parloit ainsi, je m'arrestay à considerer avec une attention qui ne m'étoit ordinaire, une fille qui se promenoit sur le rivage de cette Isle :



Elle estoit au milieu des Beutez & des Graces , & ternissoit leur lustre par l'eclat de son beau visage. Je vous âvouë qu'elle me surprit d'abord ;  
 Car tout ce qu'a d'apas la brillante Jeunesse,  
 Tout ce qui peut d'un cœur attirer la tendresse,  
 La Fraicheur, l'Embon-point, la douce Majesté,  
 De la bouche & du teint la charmante beauté,  
 Des Roses & des Lis le meflange agreable  
 Rendoient de ses beaux yeux le charme inevitable.

Cependant dix ou douze petits bateaux se détacherent du rivage , ils estoient tous parés de belles fleurs , les cordages estoient de soye de mille couleurs differantes ; plusieurs petits Amours estoient les Rameurs ; Les Zéfirs voloient au tour , & de leur douce haleine mêlée avec celle des fleurs qu'ils bai-foient incessâment , remplissoient l'air d'une odeur agreable, & fesoient voguer paisiblement cette petite flote. Quand elle fut auprès de nôtre vaisseau , nous entendimes un Concert admirable de fort belles voix qui chantoient ces paroles :

Vous qui cherchez d'un amoureux desir  
 A goûter ici-bas les plaisirs de la vie,  
 Abordez en ce lieu pour passer vôtre envie ;  
 Sans l'Amour il n'est point de solide plaisir.

En même temps les Zéfirs voloient au tour de nous , nous tendoient les mains , & par un doux souris sembloient nous inviter à les suivre. Toutes ces surprenantes merveilles m'avoient enchanté de telle sorte que je n'estois plus maître de moy même.

Cette adorable beauté que j'avois veüe , & que je brûlois d'envie de rejoindre , & je ne sçay quoy qui me faisit le cœur au même instant , me firent resoudre à passer dans cette Isle. Je donnay les mains ; les Zéfirs m'enleverent , & me mirent dans un bateau , ou les Amours me receurent avec mille amitiés.



Il y en eut plusieurs dans nôtre bateau qui me suivirent; Mais il y en eut aussi qui demeurèrent, & se moquerent de nous. J'admirois leur dureté quand ils nous crièrent en riant :

Allez, âvanturiers, chercher le vray plaisir  
Que l'Amour vous inspire,  
Et vous sçavez un jour que nous en dire,  
Si vous pouvez en revenir.

Nous voguions cependant accompagnez de Concerts, & couverts de fleurs, & en peu de temps nous abordames.

En abordant à terre, une belle Déesse,  
Et des esprits sensez la prudente Maîtresse,  
La Raison, dont les yeux sont si vifs & perçans,  
D'une puissante voix arrête les passans;  
Elle occupe l'entrée, & défend le passage:  
Mais les sens éblouis nous cachent son visage.  
Et seule dans ce lieu contre tant d'ennemis  
Aux ordres de sa voix personne n'est soûmis.

Aussi je passay sans écouter ses discours, & je courus avec grande impatience vers le lieu où estoit la charmante personne, qui m'avoit engagé d'aller en Amour: Mais en aprochant, un homme que je vis auprès d'elle, me glaça de crainte par un de ses regards. Il estoit grand, & de bonne mine; Mais fort sérieux, & fort grave; ses yeux estoient modestes, & son regard estoit fort soûmis, & il tenoit en me regardant un doigt sur la bouche. Une fille l'accompagnait, qui marchoit sur ses pas: Elle fesoit les mêmes gestes, & les mêmes demarches que luy, regardant toujours au tour d'elle. Un petit Amour, qui se donna dès ce temps-là à moy pour m'accompagner dans ce Voyage, & pour m'instruire me dit:

Celui que tu vois si severe,  
Est le Respect fils de l'Amour;



Il a l'Estime pour sa mere ;  
 Il a beaucoup d'amis dans cette auguste Cour ;  
 Ceux qui ne veulent pas s'attacher à luy plaire,  
 Ne plaisent pas souvent aux beautez de ces lieux ;  
 Pour luy faire la cour, il ne faut que se taire,  
 Et meme retrancher le langage des yeux.

Cette autre que tu vois sa compagne fidelle,  
 Est la sage Précaution ;  
 Elle est d'un sage Amant la compagne éternelle :  
 Un amant dans sa passion  
 Ne peut avoir trop de précaution.

Instruit par un si bon Maître, je fis grande civilité au Respect, & à la Précaution, & demanday leur amitié, que l'un & l'autre m'accorda de fort bonne grace. Je m'avançay en suite en tremblant vers cette belle, qui m'avoit charmé. Je la priay de souffrir que je luy aidasse à marcher, ce qu'elle accepta assez fierement ; & après avoir quelque temps parlé de choses indifferantes, elle me quitta.

Comme la nuit aprochoit, Amour me conduisit à un village fort proche, où nous fumes mal couchez. Ce village se nomme Inquietude, du nom de la Maîtresse du lieu, que nous allâmes voir : mais il est assez mal-aisé de vous dire comme elle est faite ; car elle ne sçauroit se tenir en une même place ; Elle est un moment debout ; puis elle se recouche, Elle va tantôt lentement, tantôt si viste, qu'on ne la sçauroit suivre : Elle ne dort jamais, ce qui la rend fort maigre ; Elle est fort negligée, les cheveux épars, & sur tout mal rangez sur le front, à cause qu'elle se le frote souvent. Après l'avoir saluée, à quoy elle ne prit pas garde, j'allay me coucher dans un lit où je ne pus pas dormir ; Et cette belle personne estant toujours presente à mon imagination me fit faire cette belle reflexion :

Je



Je dis tout fort mal à propos ;  
 Des soupirs trencent tous mes mots ;  
 Je sens ma liberté perdue.  
 N'aurez vous point surpris mon cœur,  
 Aminte ? avant vous avoir veüe,  
 Je n'avois pas cette langueur.

Le lendemain je me levay de grand matin, & Amour me fit aller à un autre village, qu'on nomme Petits Soins, qui est bien different d'Inquietude ; & c'est, à mon avis, un des plus agreables lieux de tout le país.

L'on y voit venir tous les jours  
 Les amans de cette contrée  
 Pour voir l'objet de leurs Amours,  
 Qui ne manque jamais d'y passer la journée.  
 Là toutes les maisons sont couvertes de fleurs ;  
 Tout y rit ; tout y plaît ; tout paroît magnifique.  
 Les Danfes, les Festins, le Bal, & la Musique  
 E'loignent de ce lieu la plainte, & les douleurs ;  
 Les vices sont bânis de ce lieu delectable ;  
 Le plus fâcheux y devient agreable,  
 Et l'autre y répand ses tresors amassez ;  
 Le sot a de l'esprit, le Réveur parle assez,  
 Et les Muses y font leur sejour ordinaire ;  
 Enfin chacun y fait tout ce qu'il faut pour plaire.  
 En effet on n'y voit que parties de Galanterie ; la Propreté la Complaisance, la Magnificence les Petits jeux, & la gayeté ne bougent de ce lieu, & tout s'y fait enfin de la meilleure grace du Monde.

En arrivant je me senty l'humeur complaisante, & ingenieuse à trouver des divertissemens pour donner du plaisir à Aminte. Dans ce dessein après m'estre ajusté proprement, Amour me mena chez elle plus satisfait que je n'avois encor esté de ma vie ; Mais il falut revenir coucher à Inquietude ; parce qu'on ne loge point à Petits soins ; si bien que je passé  
 encore



encore fort mal la nuit dans l'impatience que j'avois de revoir Aminte, & n'eus de bon qu'une heure de sommeil, où j'eus un songe tout à fait agreable.

Je vis mourir entre mes bras  
 Cette charmante blonde ;  
 Mais ce fut d'un si doux trépas ,  
 Qu'elle en revint plus belle au Monde ;  
 Je vis pour un temps la clarté  
 De ses beaux yeux mourante,  
 Et tomber toute sa beauté  
 Dans mes bras languissante :  
 Mais je connus à mon réveil,  
 Que c'estoit une fable,  
 Et me vis après mon sommeil  
 Encor plus miserable.

Je retournay le lendemain dès le matin à Petits soins, & j'y fus de mieux en mieux receu d'Aminte. Il n'y avoit que les nuits que je passois à Inquietude, qui me donnoient du tourment : mais au bout de quelque temps après avoir fait tout ce que j'avois pû pour plaire à Aminte, un jour elle alla à un autre village, qu'on nomme Bon-accueil ; c'est le nom du Seigneur, qui est un homme fort obligeant, & civil au dernier point: Il a l'abord fort agreable, & reçoit bien tout le monde : les habitans aussi de ces lieux sont fort civils; & Aminte s'y conforme à l'exemple des autres. Elle me receut fort obligeamment, & me laissa croire par sa maniere d'agir qu'elle n'estoit pas fâchée de me voir.

Cela fit qu'Amour me mena coucher à Esperance, qui est une belle & grande ville fort peuplée, pour l'abord de mille gens qui y viennent de tous côtez : la plus grande partie de cette ville est bâtie sur du sable, sans fondement, ce qui la fait souvent tomber en ruine : l'autre partie est assez bien fondée, & presque toujours demeurée en son entier. Toute cette Ville est sur la Riviere de Pretention, qui prend  
 sa



sa source à une montagne de ce nom voisine d'Espérance : Cette Riviere est tout à fait belle ; mais il est dangereux de s'y embarquer. Et c'est pourquoy même les maisons bâties sur son rivage sont souvent renversées ; Mais durant qu'elles subsistent, les plus beaux Palais ne les égalent pas pour la beauté de leur veüe.

Ce beau fleuve est fameux par le naufrage de plusieurs personnes illustres ; Je fus tenté de m'y baigner, & Amour m'y laissoit aller assez étourdiement, quand je rencontray le Respect suivi de la Precaution, qui m'arrêta par le bras, & me dit que c'estoit le vray moyen de me perdre, & que je devois me contenter d'estre en Esperance, sans m'aller exposer dans la Pretention.

Je le remerciay de son bon avis, & m'acheminay du côté de la ville qui est le plus éloigné du fleuve. C'est là qu'est le Palais de la Princesse Esperance, qui passe pour l'oracle du pais d'Amour, quoy qu'il ne soit pas seur de se fier à ce qu'elle dit ; car

Elle promet toujours, & souvent ne tient pas ;  
 A poursuivre d'aimer toujours elle convie,  
 Et bien souvent promet la vie,  
 A qui bien tôt après rencontre le trépas.

En entrant dans son Palais on rencontre les Pensées, qui volent tantôt haut, tantôt bas, & tantôt au milieu de l'air, selon qu'il leur prend fantaisie.

Je les rencontray assez sages ; car elles avoient un vol égal. Je fus en suite voir la Princesse Esperance, qui est une admirable personne : Elle a le visage riant, la Physionomië douce & engageante, & l'on ne s'ennüye jamais en sa compagnie ; Elle console les plus affligez, enfle le cœur des superbes, & flate agreablement ceux qui sont raisonnables dans leurs souhairs.

Quand j'allay la voir, deux hommes entrerent a-

vce



vec moy, dont l'un aimoit en un lieu si haut, qu'il n'osoit en rien attendre de bon; & l'autre avec même dessein esperoit tout de sa fortune. J'admiray l'adresse de cette Princesse, qui consoloit l'un, & animoit l'autre; Elle disoit au premier,

Le Respect & le temps forcent tous les obstacles,  
Et l'Amour obstiné peut faire des miracles.

Et s'en retournant vers l'autre:

Il est beau d'avoir l'avantage,  
D'abaisser la fierté d'un genereux courage,  
Et quand on l'entreprend en vain,  
Il est beau de mourir dans un si beau dessein.

Pour moy, quand je luy eus conté mon histoire, comme elle me vit assez raisonnable, elle me dit:

Tu peux tout esperer de ta sage tendresse,  
Et tu seras un jour aimé de ta maistresse.

Quoy que je sceusse bien qu'elle flatoit tout le Monde, ses paroles ne laisserent pas de me donner un peu de repos cette nuit la.

Et le lendemain Amour me voulut mener à Declaration; mais comme nous étions en chemin, nous rencontrâmes encore le Respect tout chagrin, qui me dit qu'il ne falloit pas aller si viste, & fit même une rude remontrance à l'Amour, qui ne la pouvant souffrir:

Quoy! soupirer d'un eternal martire;  
Toujours aimer, toujours souffrir,  
Et peut-estre à la fin mourir,  
Sans en rien dire,  
Et sans sçavoir si lors que l'on expire,  
Celle pour qui l'on meurt y prendra quelque part?  
Faut-il pour estre heureux attendre le hazard?  
Qu'enfin prest de mourir une belle inhumaine  
S'âvise de connoître & finir nôtre peine,  
Sans songer qu'elle pût s'en âviser trop tard?

Le



Le Respect luy dit qu'il n'en seroit ainsi, Et que si je le suivois, ma passion seroit bien tôt connue, sans aller à Declaration; qu'au reste je trouverois toujours Aminte au lieu où il me vouloit mener, & qu'elle ne demeureroit peut-estre qu'un jour à Declaration, & qu'après je ne la reverrois plus. Je me laissé emporter à toutes ses raisons, malgré tout ce que pût dire l'Amour.

J'allay avec luy à une forte place, dont il est le Gouverneur. C'est une Citadelle bien fortifiée de plusieurs bastions imprenables. Les murailles sont si hautes que l'on les perd de veüe; Et si épaisses, & si fortes, qu'on ne peut les ébranler. La Modestie, le Silence, & le Secret gardent la porte, qui n'est qu'un fort petit guichet.

La Modestie est une femme fort sérieuse, sans affecter pourtant de l'estre; ses yeux ont le regard fort assuré, & l'on y remarque une grande retenue: Elle est vestuë fort simplement, ayant les bras & la gorge fort cachez.

Le silence est comme vous l'avez veu peint, faisant une grimace des yeux, & de tout le corps, & tenant un doigt sur la bouche. Pour le secret, on ne le voit point; Il est caché là dans un lieu obscur, d'où il ne sort que bien à propos: s'il parle quelque fois, c'est tout bas; il a l'ouïe fort subtile; Il sçait entendre le moindre signe. Nous entrâmes dans cette Citadelle à la suite du Respect, sans rien dire, & presque en cachete; & nous vîmes que

Les maisons sont fort retirées,

Et tout s'y fait à petit bruit;

Jamais on n'y voit d'assemblées;

L'on n'y marche que dans la nuit;

Tout le Monde y fait ses affaires

Sans Confidans, ni Secretaires;

L'on se rencontre rarement;

Il faut sans cesse se contraindre,

Tou-



Toûjours souffrir, jamais se plaindre  
 Dans le plus sensible tourment.

C'est là que l'on met en usage  
 Ce muët & sçavant langage,  
 Qui sçait si bien lire dedans le cœur ;  
 Qui sans parler sçait si bien dire,  
 Et qui selon qu'on le desire  
 Persuade aisément la joye, & la douleur.

Cette place s'appelle Discretion, du nom de la fille du Respect, qui est la Lieutenante en ce Château. C'est une fort belle personne ; Mais elle ne plaît pas d'abord : Ceux qui la pratiquent aiment fort sa conversation : Elle a les yeux perçans, & animez, qui lors qu'il leur plaît se font entendre à tout le Monde : Elle a la Physionomie d'une personne fort sage, & retenuë ; où il paroît neantmoins un fond d'adresse & de finesse, dont elle se sert quand elle veut.

Après que je l'eus salüée, je m'enquis adroitement où estoit Aminte ; quand je le sçûs je n'allay loger en une maison fort éloignée de la sienne ; & quand je la voyois, je luy parlois de toute autre chose que de mon amour. Je demeuray assez long temps dans cette Citadelle traînant une miserable vie, & n'ayant comerce avec personne.

Je ne fesois que répandre des pleurs,  
 J'allois mourir, sans que jamais Aminte  
 Eut entendu la moindre plainte  
 Dans mes plus cruelles douleurs ;  
 Et j'attendois avec respect, & crainte,  
 D'Aminte, ou de la mort la fin de mes malheurs.  
 Seulement en tous lieux je suivois ma maîtresse,  
 Et mes yeux luy disoient ce que souffroit mon  
 cœur ;  
 Mes soupirs enflâmez, ma profonde tristesse  
 Luy fesoient assez voir quel estoit mon vainqueur.

Amour



Amour prenoit souvent pitié de moy, & me vouloit quitter ; mais je luy fesois tant d'amitiés, qu'il ne pouvoit s'y résoudre.

Au bout de quelque temps, je fus encore plus miserable ; Car Aminte s'estant aperceüe de mon Amour par mes actions, s'alla retirer dans l'Antre de la Cruauté. Cet antre est un Rocher si escarpé, qu'il est tres difficile d'y monter. L'Entrée en est défendue à tous les Amans, & est gardée par des Tigres. Je voulus arrêter Aminte sur le point qu'elle y voulut entrer ; Mais j'en fus empesché par une grande femme fort laide, & d'un regard farouche : les yeux luy sortoient de la teste ; Elle a de grands bras secs, & prodigieux ; Elle traite tout le Monde de haut en bas, & se plaît à tourmenter ; un seul de ses regars jette le desespoir dans le cœur.

Elle se nomme Cruauté ;  
C'est une fort laide Princeſſe,  
Et qui pourtant accompagne sans cesse  
Et la Jeunesse, & la Beauté.

J'eus une si grande frayeur en la voyant, que je me retiray, & m'en allai sur le bord d'un grand fleuve, qui descend du bout du rocher.

Ce torrent n'a point d'autre source  
Que les yeux de tous les Amans,  
Qui par leurs pleurs mezlez à leurs gemissemens  
Au travers du rocher precipitent sa Course ;  
Son Onde en s'écoulant a moulu le rocher ;  
Son murmure plaintif se fait par tout entendre ;  
Les arbres & les fleurs s'y sont laissé toucher ;  
La seule Cruauté ſçait toujourns s'en défendre.

Ce Torrent est entouré d'un bois fort épais, & fort sombre ; toutes les écorces des arbres sont gravées, & l'on y voit les pitoyables histoires de plusieurs Amans : tout ce bois retentit de cris, & de  
re-



reproches: l'Echo n'y repete que des choses tristes & lamentables, & tout enfin n'y parle que de mort en ce triste lieu. Ce fut là que desespérant de pouvoir tirer Aminte d'entre les bras de la Cruauté, je m'écriois souvent:

Helas! cruelle Aminte,  
Ne pourray-je jamais du moins vous attendrir?  
Ce bois, & ces Rochers sont touchez de ma  
plainte;  
Ils voudroient bien pouvoir me secourir;  
Et vous, cruelle Aminte,

Qui causez tous mes maux, vous me laissez mourir.  
Je fesois ainsi retentir de mes plaintes tous les  
Echos voisins; Je n'avois point de repos, & ne ces-  
sois de répandre des larmes; j'estois le plus souvent  
au tour du Rocher, où je rencontrois Aminte; Mais  
toûjours accompagnée de la Cruauté, que je tâchois  
en vain de flechir par toutes sortes de soumissions.

Un jour que j'estois plus desespéré que de coûtume, Amour me conduisit sur le bord d'un Lac,  
Le lac du desespoir où les Amans trahis  
Cessent d'estre à la fin malheureux, & haïs,  
Desesperans toûjours d'estre aimés de leurs belles,  
Et ne pouvans aussi vivre icy bas sans elles;  
Après avoir en vain passé de tristes jours,  
Ils viennent y finir leur vie, & leurs Amours:  
Là sont tous les oiseaux de malheureux presages;  
Là nagent lentement mille Cignes sauvages,  
Dont les tristes accorts & les mourantes voix  
Semblent plaindre un amant quand il est aux  
abois.

Le long de ces bords se promenant plusieurs tristes Amans, & j'en vis peu, qui se precipitassent; je fus tenté de mourir; mais je resolus de tenter encore une fois auparavant d'attendrir Aminte, & la Cruauté. Dans ce dessein je m'en allay coucher à  
l'en-



l'entrée du rocher, resolu de n'en point partir, que lors qu'Aminte en sortiroit. Ce fut là que par un plein Ruissseau de pleurs je fis entendre mes plaintes, & que je fus souvent maltraité par la Cruauté: Enfin je croy que mes douleurs m'eussent accablé, si l'Amour ne m'eût donné un fidelle conseil, qui me sauva la vie. Un jour je vis passer auprès de moy une fille bien faite, qui versoit des larmes en me regardant; & il sembloit à sa posture qu'elle donnât ces larmes à mes malheurs:

Elle sembloit dire en soy même;

Helas! que je plains cet Amant:

Sa tendre ardeur, & son Amour extrême

Meriteroient hélas! un plus doux traitement.

Je me senty si obligé à cette fille, que je demanday son nom; Et Amour me dit que c'estoit la Pitié, qui venoit ainsi souvent pour tâcher d'obliger quelque Amant malheureux; Et que si elle se mettoit de mon parti, elle feroit sortir Aminte du rocher de la Cruauté.

Pour suivre son conseil, je tâché d'émouvoir la Pitié en luy faisant voir le déplorable estat, où j'estois; & elle en fut si touchée, qu'elle me promit son assistance: Elle ne tarda pas long temps à me faire voir l'effet de ses promesses; car tournant tout autour du rocher, à la fin elle aperceut Aminte, & les larmes aux yeux luy conta ma triste âventure, & d'une maniere si touchante, qu'elle tira des larmes des beaux yeux de l'inhumaine. La Pitié la voyant attendrie à son recit, la mena où j'estois, & luy fit voir le triste estat où elle m'avoit réduit. Aminte ne put se défendre d'estre sensible à ce spectacle; elle cōmança d'écouter mes amoureux reproches; Elle en aprouva le triste murmure, & enfin se resolut de l'apaiser: La Cruauté, qui en fut âvertie, la voulut arrêter; mais la Pitié la repoussa rudement,



ment, & me rendit Aminte, qui en me relevant me dit :

Trop fidelle Tirsis, j'aprouve enfin ta flâme ;  
Rends grace à la Pitié que tu vois avec moy :  
Par ses pressans discours elle a mis dans mon ame  
De tendres sentimens pour toy :  
Vy, Tirsis, j'y consens ; pren la douce esperance,  
Qu'Aminte quelque jour  
D'un éternel Amour  
Payera ta constance.

Je ne sçaurois vous dire la joye que j'eus d'entendre ces paroles ; je me vis en un moment du plus malheureux de tous les hommes devenir le plus heureux ; & dans mon transport je m'écriay :

Rejoüy toy, mon cœur, Aminte est adoucie ;  
Bâny de tous tes maux le fâcheux entretien ;  
Et cômance à cherir ta vie ;  
Puisqu'Aminte en est le soutien :  
Sur le bord de la tombe où tu voulois descendre,  
Sa belle main t'a donné du secours :  
Ce qu'elle a conservé, mon cœur, il faut luy rendre,  
Et passer à ses pieds le reste de tes jours.

Me voila donc plus heureux que je ne croyois estre jamais ; je beny mille fois toutes les peines que j'avois souffertes, & en perdis la memoire en un moment.

Mais la Pitié ne se contenta pas de faire sortir Aminte de ce deplaisant séjour ; elle la mena encore jusqu'à Confiance ; Et puis nous abandonnant pour aller assister quelque autre miserable, je la priay en partant de se souvenir qu'elle m'estoit toujours necessaire ; & elle me promit son assistance dans le besoin ; Et de plus nous remit entre les mains de la Confiance à qui appartient le vilage où elle nous quitta. Ce vilage n'est proprement qu'une maison de

de



de plaifance, mais la plus agreable, à mon âvis, de tout le pais. La Confiance est une fille qui a la mine ouverte, & franche; on lit jusque dans le fond de son ame, & l'on connoît tous ses sentimens; Elle est toujours d'égale humeur, & il y a pleine liberté dans son château. C'est là que sont les Rendez vous, qui sont des petits bocages detournés, dont les âvenües sont secretttes, & où l'on n'est point interrompu; C'est là qu'on a le plaisir de se parler tout un jour sans se lasser; C'est là qu'on se voit à toute heure, & qu'il semble qu'on ne se voye pas assés; l'on y jouit des secretz entretiens; l'on a le plaisir de chercher à la dérobee mille moyens differens de se voir, & de se parler: les Billets doux y sont aussi fort frequens: enfin j'y passay de fort heureux jours, & les plus beaux de ma vie; Car j'estois sans cesse avec Aminte: Elle me fesoit part de toutes ses pensées, & je luy disois aussi les miennes.

Que je goûtois de doux plaisirs!

Ah! que mon ame estoit ravie!

Avec quelle douceur j'eusse passé la vie

Si j'avois dans ces lieux sceu borner mes desirs?

Je voyois Aminte en tous lieux,

Je luy parlois sans me contraindre;

J'estois assez aimé pour ne pouvoir me plaindre,

A quoy pensois je, hélas! de vouloir estre mieux?

Tout ce qu'on peut souhaitter de marques d'Amitié, & même d'un peu de tendresse, je l'obtenois après quelque foible priere: Enfin je menois la plus agreable vie du Monde, si j'eusse pu m'en contenter; mais Amour me presloit toujours, de la mener en son temple: J'estois toujours mal avec elle, quand je luy parlois d'y aller; Mais enfin après plusieurs poursuites, nous sortimes ensemble de Confiance, & nous en étions à peine dehors, qu'un homme, qui sembloit homme d'Autorité, se presenta à nous,

B

&amp;



& d'un bras puissant arracha Aminte avec violence de ma main. Malgré son incivilité, je ne pus m'empêcher de le repousser; & comme je le voulois adoucir, luy sans me regarder emmena Aminte d'un autre côté, & tout ce qu'elle pût faire, fut de me dire:

Je ne puis m'empêcher de suivre,  
Et le Devoir m'emmène malgré moy:  
Ne laisse pas toujours de vivre,  
Et de me conserver ta foy.

Je demeuray immobile à ce spectacle, & la regarday s'éloigner de moy sans rien dire: à la fin mon premier mouvement fut de courir après elle, & de l'arracher par force d'entre les mains du Devoir: Mais le Respect, & la Précaution, qui survinrent à propos m'en empêcherent. Cette rencontre inopinée me fâcha d'abord; mais je m'estois toujours si bien trouvé de leurs conseils, que je voulus encore les suivre.

De sorte que je m'allay confiner en un Desert, qui me sembla conforme à mon humeur. C'est un lieu entouré de plusieurs Montagnes, & fort éloigné de tout commerce. Il y a un Château situé au milieu d'un grand bois, & là demeure toujours une triste personne qu'on nomme l'Absence: on ne la voit gueres, elle a toujours les yeux couvers de larmes, & est par consequent fort abatuë, & défigurée: Elle est toujours en deuil, & sans cesse accompagnée de la Réverie, qui est aussi fort maigre: Ses yeux ne s'arrêtent jamais sur aucun objet, & voyent tout sans rien voir: Elle ne prend garde, & n'est attentive à rien: Elle ne parle jamais que mal à propos, & ne répond presque point à ce qu'on luy demande: Elle semble recueillie en elle même, & n'aimer que sa compagnie: la cheute des eaux, & le doux murmure, & le chant des oiseaux sont son entretien ordinaire.

Je fis grande Amitié avec elle, & me conformé  
fort



fort à sa façon d'agir; je promenois ma douleur dans les plus vastes solitudes, & m'entretenois seul de même qu'elle avec les bois, les ruisseaux, les Echos: Je souffrois cependant mille rudes peines: je sentoiss toujours l'envie de voir Aminte, & je ne la pouvois contenter; & ce que je trouvois de fâcheux, c'est que le temps dure en ce lieu là plus qu'en aucun endroit du Monde; les momens y sont des heures, & les heures des jours: l'on rencontre par tout des ennuy, qui sont de grands hommes fort dégoûtans, & qu'on ne peut neantmoins s'empescher de voir; car ils sont en si grand nombre, qu'on ne peut les éviter. Enfin las de vivre en un si cruel martire & tourment, prest de mourir, je composay ces vers:

Enfin il faut mourir, mes maux sont sans remede;  
Les vouloir apaiser ne fait que les aigrir;

Et dans l'Ennuy qui me possede

Ne pouvant vivre il faut mourir:

Tout tes plaisirs sont morts, mon cœur, la belle  
Aminte

A pour jamais quitté ces lieux:

Cessons de murmurer, abandonnons la plainte,

Et renonçons à tout en perdant ses beaux yeux.

Loin de ce bel objet, qui fait toute ma Joye,

E'loigné de ses yeux, qui font tous mes plaisirs,

Mon ame demeure la proye

De cent inutiles desirs:

Il ne me reste rien d'une flâme si belle,

Que des regrets, & des ennüys;

Et de mes tristes jours la langueur trop mortelle

Me plonge sans recours en d'eternelles nuits:

Une trop longue absence efface enfin d'une ame

Le cruel souvenir de ses tendres Amours:

Mais las! pour éteindre ma flâme

En vain je cherche son secours;

Elle m'ôte l'Amour, & l'entretien d'Aminte

Elle m'en ôte les douceurs:



Mais ses divins attrait dont je ressens l'atteinte  
Me font toujours presens pour croître mes mal-  
heurs.

J'éprouvois ainsi les cruels maux que fait souffrir  
l'Absence, & ne recevois autre consolation, qu'A-  
mour trouvoit invention de me faire tenir.

Mais je n'eusse pas long temps vescu, si enfin A-  
minte s'estant debarassée du Devoir, ne m'eût rapel-  
lé de mon exil.

J'oubliai en un moment toutes mes peines pas-  
sées, & courus la revoir avec toute l'impatience d'un  
Amant; Mais je n'en fus pas plus heureux; Car je  
la trouvay dans un lieu où jamais l'on n'a eu de re-  
pos.

Là chacun se rompt en visiere,  
L'on n'y parle que de combats;  
Sans respecter amy, Prince, ni frere,  
Chacun s'y donne le trépas.  
La rage, le soupçon, la colere, & l'envie,  
Étalent dans ce lieu leur dangereux poison;  
Chacun veut se détruire, ou bien perdre la vie,  
Et l'on n'y voit enfin qu'horreur & trahison.

Il se nomme les Rivaux. Je n'y fus pas plutôt que  
voyant au tour d'Aminte plusieurs personnes, qui  
rougissoient de colere à mon abord, & m'empes-  
choient de luy parler. Je me senty une haine secrète  
pour tous ces gens là, & peu après croyant qu'A-  
minte leur fesoit trop bon visage, je me laisse con-  
duire par l'Amour dans le Palais de la Jalousie, qui  
est voisin des Rivaux. Ce Palais est un lieu encore  
bien plus déplaisant que les autres; Car l'Absence,  
& la Cruauté ne font pas souffrir la moitié des maux  
que l'on souffre dans la Jalousie: La tempeste, la  
pluye, & les vens en rendent le séjour fort desagreea-  
ble, la foudre y gronde toujours, l'air est fort ob-  
scur,



scur, & fait multiplier les objetz : les moindres Ombres y font peur, & tout est plein de precipices où l'obscurité est souvent cause que l'on se pert. A l'entrée de ce Palais l'on trouve l'Emportement, les Visions, & les Troubles, qui enchantent les yeux d'une maniere que l'on voit tout de travers.

L'Emportement est toujours en agitation, sans sçavoir pourquoy, parle fort viste, & dit toutes choses mal à propos, & sans ordre.

Les troubles s'effrayent pour la moindre chose, & s'étonnent de rien. Et

Les Visions font toujours leur malheur elles mêmes, parce qu'elles se forment des fantômes vains pour se tourmenter.

Tous ces personnages-la en entrant me firent prendre un breuvage, qui me rendit tout autre que je n'estois.

Je devins emporté, méfiant, soupçonneux;  
Et mon emportement me parut raisonnable;  
Je me fis des tourmens pour estre miserable;  
Enfin tous les objetz me devinrent fâcheux.

Dans ce malheureux estat je fus voir la Jalousie, qui estoit laide, fort décharnée, & couverte de serpens, qui luy rongeoient sans cesse le cœur: son regard estoit funeste, & elle ne voit rien à qui elle ne porte envie: Elle me jetta un de ses serpens, qui dans la fureur où j'estois m'enflâma encore davantage. Je m'en allay en suite courant par tout, sans sçavoir où: quand je voyois Aminte en compagnie je n'osois l'aborder, & tremblois dans l'ame, & tâchois d'écouter ce qu'on luy disoit, & ses réponses; Je tournois toutes les paroles du sens qui pouvoit me tourmenter: quand on luy parloit à l'oreille, je palissois tout d'un coup, comme si j'eusse esté prest de mourir: j'expliquois le moindre geste, le moindre signe en faveur des autres, & quand je ne la



voyois, je me l'imaginois entre les bras d'un Rival :  
si elle estoit seule , je croyois qu'elle attendoit quel-  
qu'un: enfin dans mon emportement, j'estois jaloux  
de tout ce que je voyois , & même des choses inani-  
mées.

Arbres, & fleurs , disois je , en mon transport ja-  
loux,

Que ne me parle-t-elle aussi souvent qu'à vous ?  
Vous estes Confidans de son Inquietude ;  
Vous faites son plaisir, & sa plus grande étude :  
Si cette ingrante hélas ! n'a pas manqué de foy,  
Pourquoy se plaie plus avec vous qu'avec moy ?

Aminte cependant, qui voyoit bien ma foiblesse,  
au cômancement en sourioit ; après elle se mit en  
colere : ce fut alors, que je fis connoissance avec un  
homme , qui voulut me guerir de mon Amour , &  
de ma Jalousie en même temps; c'estoit le Dépit.

L'ennemy mortel du tourment,

Et qui lors qu'on le maltraite,

Aidé de son ressentiment

Fait au plus viste sa retraite,

Et quelque fois sauve un Amant

D'une entiere & triste défaite.

L'Infidelité de ma belle

Me fit faire le vœu de ne la plus aimer ;

Et le Dépit me sçeut charmer

Jusqu'à passer trois jours sans retourner vers elle ;

La Tristesse & l'Ennuy ne me quitterent pas,

Et de tant de douleurs mon ame fut atteinte,

Que j'aimay mieux mourir en adorant Aminte

Que de cesser d'aimer tant de charmans apas.

Je me plongeay donc encore plus qu'auparavant  
dans mes soupçons jaloux ; Mais Aminte se lassâ  
après beaucoup de temps de me voir dans un estat si  
deplo-



deplorable, & la Pitié qui m'avoit promis son secours au besoin, n'y manqua pas; Elle éloigna d'Aminte tous les objetz qui pouvoient me fâcher, & me retira avec grande peine d'un lieu si desagreable. Aminte m'ouvrit les yeux en sortant, & apres m'avoir desabusé me fit voir toutes mes fautes. Alors je me jettay à ses pieds, & luy demanday mille fois pardon en luy disant :

Armez vous de rigueur,

Soyez cruelle, & fiere;

Si j'ay de la colere,

Je la garderay dans le cœur.

Non, non, quelques maux que j'endure,

La douleur en fera peinte dedans mes yeux;

Mais vous ne verrez pas mon cœur audacieux

Jusqu'à vous accabler d'un insolent murmure :

Vous me verrez plein de langueur

Vous prier tendrement de n'estre plus severe :

Mais s'il me vient de la colere

Je la garderay dans le cœur.

Aminte neantmoins ne me pardonna pas d'abord: Elle avoit peine même à souffrir ma presence, puis-que j'estois capable de tant de foiblesse. Je tâchois de la flechir, en luy disant :

Songez que la peine est mortelle

Lors que l'on aime tendrement,

De rencontrer une cruelle,

Qui se rit de nôtre tourment;

Qu'on ne peut vivre Amant sans voir ce que l'on aime;

Redonnez moy l'espoir d'attendrir vôtre cœur :

Si je vous ay deplu par quelque offense extreme,

J'en ay souffert assez par ma propre douleur.

Mes larmes, & mes prieres, jointes à l'inclination naturelle qu'elle avoit pour moy & qu'elle m'avoit



témoignée à Confiance, me firent redonner ses bonnes graces.

Enfin après plusieurs travaux nous arrivâmes à la capitale du pais d'Amour. Elle porte le nom de l'Isle, & est où se tient la Cour, qui est tout à fait belle; Car elle est composée de toutes fortes de nations, de Rois, de Princes, & de sùjets; & les uns neantmoins n'y sont pas plus grands que les autres. La ville est fort grande, & tout y est pêle-mêle: les gens de merite y sont quelque fois avec ceux qui n'en ont point: les personnes bien-faites souvent y quittent tout pour les laides: ce qui fait assez voir que le Dieu qui y preside est aveugle. Au milieu il y a un temple fameux plus ancien que le Monde; Car Amour y estoit quand il debrouilla le chaos. Ce temple est fort spacieux, & à peine est il assez grand pour recevoir tous les sacrifices qui s'y font à chaque heure du jour. Nous y allâmes pour faire un sacrifice. En entrant il falut donner les Victimes qui sont les cœurs: Aminte avoit encore de la peine à donner le sien; Mais les Desirs l'emporterent à la fin avec un peu de violence. Nos cœurs furent donc offerts en sacrifice à l'Amour; & la flâme qui les brûloit ne les consumoit pas. Après le sacrifice, nous les trouvâmes encore tous entiers; mais brûlans;

Et par un fort honteux échange

Au lieu de reprendre le sien,

Aminte en cet heureux meslange

Se saisit aussi tôt du mien.

Ainsi sans force & sans contrainte

Je me vis possesseur du cœur de mon Aminte.

Me voila au comble de mes vœux, ne croyant plus avoir à souffrir. Je demeuré quelque temps dans cette ville là, jouissant des plaisirs qu'on peut avoir quand on est aimé tendrement, c'est à dire,

Je



Je fesois toute sa tendresse,  
 Elle vouloit toujours me voir :  
 Mon chagrin fesoit sa tristesse,  
 Mes moindres maux son desespoir.

Mais ce n'estoit pas assez pour moy, je la voulois mener au Palais du vray Plaisir, qui est la maison de campagne où l'Amour va voir Psiché; & dans ce dessein, je la menois de ce côté là, quand nous rencontrâmes le plus fâcheux de tous les hommes;

Le grand ennemy des plaisirs,  
 Qui tourmente toujours les plus fortes jeunesses,  
 Tiran des passions, ennemy des caresses  
 Et qui ne peut souffrir l'Amour, ni ses desirs :  
 Il a grand Monde à ses côtez  
 Charmé de ses sortes maximas,  
 Qui de tous les plaisirs nous font autant de crimes,  
 Et condamnent en nous les moindres libertez.

Cette grande troupe qui le suit est assez mal en ordre; ce sont toutes femmes malades, qui ont grande peine à le suivre; l'Amour qui les possède epand une langueur sur toutes leurs personnes, qui les rend fort maigres; Elles ont toutes le regard mourant, & l'on voit bien que la flâme les devore. Cet homme en un mot estoit l'Honneur; la Pudeur l'accompagnoit. Je ne scaurois vous dire comme elle est faite; Car elle a toujours un voile sur le visage, & ne se montre à personne. Tous deux ayans arresté Aminte, ils luy dirent mille belles raisons qui me semblerent fort ridicules; Mais qui ne semblerent pas telles à Aminte; car les ayant entendues, elle voulut suivre leur conseil. Je fus fort étonné de ce nouveau procedé, & m'écriay aussi tôt :

Pleurez mes yeux vôtres malheur,  
 Et vôtres disgrâce impreveüe;  
 Aminte ne veut plus supporter vôtres veüe,



Et vient de reprendre son cœur.

Si vous futes heureux en la voyant sans cesse,  
Si vous prites plaisir à vous voir dans ses yeux,  
Pleurez, mes yeux, couvrez vous de tristesse ;  
Vous ne reverrez plus un temps si précieux.

Je conjuray en suite Amour de la retenir, & il prit tant de peine, qu'il y réussit ; & nous poursuivimes nôtre chemin au Palais du vray Plaisir. Nous n'en estions pas fort éloignez quand nous rencontrâmes le Respect, & la Précaution. Le respect n'avoit pas la mine si serieuse ; Il avoit l'air galant, & enjoué, le visage riant. La Précaution ne fesoit plus aussi tant de façons, & en souriant le Respect nous dit :

Allez parfaits Amans, contenter vos desirs,  
Et recevoir d'Amour la belle recompense ;  
Vous n'avez plus besoin icy de ma presence,  
Le Respect n'a que faire à vos secrets plaisirs.

Et après m'avoir embrassé, il me quitta. Il fut à peine parti, que je vis venir une femme toute nue, fort belle, les cheveux pandans par devant, & la teste chauve par derriere, qui couroit fort viste : plusieurs gens estoient là ; les uns qui la negligeoient ; les autres qui couroient violâment après elle. Et tous neantmoins sembloient fort fâchez de l'avoir laissé passer.

Amour me dit en la voyant que c'estoit l'Occasion ; qu'elle seule avoit le credit de faire entrer au Palais du vray Plaisir, & qu'il ne falloit pas la laisser échaper ; par ce qu'elle ne revenoit pas toujours. Pour suivre son conseil, je courus au devant de l'Occasion, & l'arrêtay, & elle acheva de resoudre Aminte à entrer dans le Palais du vray Plaisir ; & nous y arrivames enfin avec le plus grand contentement du Monde ; Car en verité c'est un bel endroit.

Un



Un éternel Printemps y conserve un air pur ;  
 Le Ciel découvre la son plus brillant azur ;  
 L'on y voit en tout temps éclater mille Rosés ;  
 Châque instant en fait voir de nouvelles écloses ;  
 Les arbres sont toujourns couverts de fruits meu-  
 ris ;  
 Les Rameaux toujourns verts , les Prés toujourns  
 fleuris ;  
 Mille endroits écartez font mille antres sauvages,  
 Ou regnent les Plaisirs, les Ris, les Badinages ;  
 Les rameaux enlassez en bânifient le jour ;  
 Ces antres de tout temps sont sacrez à l'Amour ;  
 La Nature elle même a tissu les feüillages ;  
 Tous les petits Oiseaux avec leurs doux ramages  
 Ne parlent que d'Amour dans leurs belles chan-  
 sons,  
 Et même aux yeux de tous en montrent les le-  
 çons ;  
 Mille petits Ruiffeaux dans des lits de verdure,  
 Y font ouir de leurs eaux l'agreable murmure ,  
 Et la Nuît, le Silence, & tous les E'lemens  
 Concourent en ces lieux au plaisir des Amans.  
 L'on n'entend point parler de la rigueur des bel-  
 les,  
 Ni du destin fâcheux qui les rend si cruelles.  
 C'est là que les Amans après mille soupirs  
 Goûtent mille douceurs, qui passent leurs desirs.  
 Là tout ce que jamais le Ciel, la Terre, & l'Onde  
 Formerent à l'envy de plus beau dans le Monde,  
 A senti des Desirs, & de l'empressement,  
 Et poussé des soupirs dans les bras d'un Amant.  
 Je vous avoüe qu'on est heureux dans ce pais-la:  
 pour moy quand je songeois que j'estois au comble  
 de mes vœux, je ne pouvois assez me louer de la  
 Fortune ; mais mon bonheur estoit trop grand pour  
 durer ; ainsi j'en vis bien tôt la fin, comme vous al-  
 lez



lez entendre. Mais quelques jours auparavant je rencontray une fille assez laide, Mais qui fait la Precieuse, & ne se contente de rien: Elle n'a point de demeure assieuree, par ce qu'elle negligé d'en avoir: les plus belles choses l'importunent: Elle se nomme Tiedeur; Elle a un grand pouvoir dans l'Isle; car ceux qui la veulent suivre sortent sans peine, & sans regret de l'Isle d'Amour: Elle les mène au Lac du dégoût, ou l'on ne trouve que trop de Beutez pour sortir: Je vis quelques gens qui la suivoient; Mais je la trouvé si laide, & si desraisonnable, que je ne m'arretay pas un moment avec elle. Je retournay au Palais du vray Plaisir, où quelques jours après il m'arriva un malheur qui m'accable encore, & dont je ne croy jamais voir la fin.

Au milieu de mes delices, un matin je vis un homme, qui effrontément vint troubler mes plaisirs. Il avoit l'air majestueux, & independant, la Physionomie haute, & les yeux, & le front d'un homme absolu, & qui ne sçait ce que c'est d'obeir: En un mot, c'estoit le Destin, dont les arrests sont irrevocables, qui enleva Aminte d'entre mes bras: Tous mes efforts ne purent l'empêcher, & il l'emmena je ne sçay où; Car je n'en ay pu avoir de nouvelles depuis ce temps là.

Je quittay aussi tôt le Palais du vray Plaisir, qui me sembloit defagreable, puis qu'Aminte n'y estoit plus, & je me vins retirer en ce lieu, où je croy passer le reste de mes jours que m'accordera ma douleur.

Je suis icy sur le haut d'une Montagne qu'on nomme le Desert de l'Affliction: la solitude y est fort belle; mais ce qui s'y trouve de fâcheux, c'est que le lieu est si éminent, qu'on decouvre de là toute l'Isle d'Amour, si bien qu'on a toujours son malheur devant les yeux: l'on ne peut s'empescher de voir sans cesse les endroits par où l'on a passé; Et  
c'est



c'est ce qui me rend miserable ; car de quelque côté que je me tourne , je trouve toujours des objets qui me representent mon bonheur passé.

C'est le souvenir de ma gloire  
 Qui me tourmente dans ces lieux ;  
 Si je n'avois pas de memoire,  
 Helas ! j'en serois beaucoup mieux !  
 Dans l'infortune qui m'accable  
 Je croy que le sort obstiné  
 Ne m'a rendu si fortuné  
 Que pour me voir plus miserable.  
 Mon sort seroit moins rigoureux,  
 Si j'avois esté moins heureux ;  
 C'est mon bonheur passé qui fait tout mon mar-

tire :

O triste & dure extrémité  
 D'estre réduit enfin de dire,  
 Que je regrette un bien que j'ay tant souhaité !

Il y a quelque temps , que je languis icy , & j'ay songé enfin, cher Lycidas , que vôtre Amitié auroit sujet de se plaindre de la mienne , si je ne vous fe-  
 fois sçavoir de mes nouvelles avant ma mort. Il y a Confidance en ce pais icy , qui a soin de faire tenir les lettres aux pais étrangers ; je luy donneray la mienne : J'espere qu'elle vous sera rendue fidelle-  
 ment, & secrettement ; Car c'est ce que je luy com-  
 manderay. Adieu , plaignez un peu ma disgrace ; peut-estre qu'un jour vous aurez besoin de la même consolation que je vous demande.

B 7 V O Y





V O Y A G E  
 DE MESSIEURS  
 DE BACHAUMONT,  
 ET  
 LA CHAPELLE.



Est en vers que je vous écris,  
 Messieurs les deux freres, nourris  
 Aussi bien que gens de la ville ;  
 Aussi voit-on plus de Perdrix  
 En dix jours chez vous, qu'en dix  
 mille

Chez les plus friands de Paris.

Vous nous attendez à l'histoire

De ce qui nous est arrivé

Depuis que par le long pavé,

Qui conduit aux Rives de Loire ;

Nous partîmes pour aller boire

Les eaux, dont je me suis trouvé

Assez mal, pour vous faire croire,

Que les destins ont réservé

Ma guerison & cette gloire

Au remede tant éprouvé,

Et par qui de fraîche memoire

Un de nos Amis s'est sauvé

Du bâton à pomme d'ivoire.

Vous ne serez pas frustré de vôtre attente, &

vous



VOYAGE DE BACHAUMONT, &c. 39  
vous aurez, je vous assure, une assez bonne relation de nos âventures; Car Monsieur de Bachaumont qui m'a surpris, comme j'en commençois une mauvaise, a voulu que nous la fissions ensemble, & j'espère qu'avec l'aide d'un si bon second, elle sera digne de vous estre envoyée.

LA CHAPELLE.

Contre le serment solemnel, que nous avions fait, Monsieur de la Chapelle, & moy, d'estre si fort unis dans le Voyage, que toutes choses seroient en commun, il n'a pas laissé par une distinction philosophique de pretendre en pouvoir separer ses pensées; Et croyant y gagner il s'estoit caché de moy pour vous écrire; Je l'ay surpris sur le fait, & n'ay pû souffrir qu'il eût seul cet avantage: ses vers m'ont paru d'une maniere si aisée, que m'estant imaginé qu'il estoit bien facile d'en faire de même,

Quoyque malade, & paresseux,  
Je n'ay pû m'empescher de mettre  
Quelques-uns des miens avec eux:  
Ainsi le reste de la letre  
Sera l'ouvrage de tous deux.

Bien que nous ne soyons pas tout à fait assurez de quelle façon vous avez traité nôtre absence, & si vous meritez le soin que nous prenons de vous rendre ainsi conte de nos actions; Nous ne laissons pas neantmoins de vous envoyer le recit de tout ce qui s'est passé dans nôtre Voyage, si particulier, que vous en serez assurement satisfaits, Nous ne vous ferons point souvenir de nôtre sortie de Paris; Car vous en fûtes témoins, & peut estre même que vous trouvâtes étrange de ne voir sur nos visages que des marques d'un mediocre chagrin; Il est vray que nous receûmes vos embrassemens avec assez de fermeté, & nous parûmes sans doute bien Philosophes

Dans



46 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
Dans les assauts, & les allarmes,  
Que donnent les derniers adieux;  
Mais il falut rendre les armes  
En quittant tout de bon ces lieux,  
Qui pour nous avoient tant de charmes,  
Et ce fut lors que de nos yeux  
Vous eussiez veu couler des larmes.

Deux petits cerveaux desséchés n'en peuvent pas  
fournir une grande abondance; aussi furent elles en  
peu de temps essuyées, & nous vîmes le Bourg la  
Reine d'un œil sec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs  
cesserent, & que nôtre apétit s'éguisa; Mais l'air de  
la campagne l'avoit rendu si grand dès sa naissance,  
qu'il devint tout à fait pressant vers Antoni, & pre-  
squ'insupportable à Long-jumeau. Il nous fut im-  
possible de passer outre, sans l'apaiser auprès d'une  
fontaine, dont l'eau paroissoit la plus claire, & la  
plus vive du Monde.

Là deux Perdrix furent tirées  
D'entre les deux crôutes dorées  
D'un bon pain rôty, dont le creux  
Les avoit jusques là ferrées,  
Et d'un apétit vigoureux  
Toutes deux furent dévorées,  
Et nous firent mal à tous deux.

Vous ne croirez pas aisément que des Estomacs  
aussi bons que les nôtres ayent eu de la peine à di-  
gerer deux Perdrix froides; voila pourtant en verité  
la chose, comme elle est. Nous en fîmes toujourn-  
incommodez jusques à saint Euverte, où nous cou-  
châmes deux jours après nôtre départ, sans qu'il ar-  
rivât rien qui merite de vous estre mandé. Vous  
sçavez le long séjour que nous y fîmes, & vous sça-  
vez encore que Monsieur Boyer, dont tous les jours  
nous esperions l'arrivée en fut la cause: Des gens  
qu'on oblige d'attendre, & qu'on tient si long temps  
en



en incertitude ont aparâment des méchantes heures;  
 Mais nous trouvâmes moyen d'en avoir de bonnes  
 dans la conversation de Monsieur l'Evesque d'Or-  
 leans, que nous avions l'honneur de voir assez sou-  
 vent, & dont l'entretien est tout à fait agreable.  
 Ceux qui le connoissent vous auront pû dire que  
 c'est un des plus honnestes hommes de France, &  
 vous en serez entierement persuadé, quand nous  
 vous apprendrons qu'il a

L'esprit & l'ame d'un D'elbaine,  
 C'est à dire avec la bonté,  
 La douceur & l'honesteté  
 D'une vertu mâle, & Romaine,  
 Qu'on respecte en l'antiquité.

Nos soirées se passoient le plus souvent sur les  
 bords de la Loire, & quelquefois nos apres-dinées,  
 quand la chaleur estoit plus grande, dans les routes  
 de la forest qui s'étend du costé de Paris. Un jour  
 pendant la canicule à l'heure que le chaud est le plus  
 insupportable, nous fûmes bien surpris d'y voir arri-  
 ver une maniere de Courier assez extraordinaire,

Qui sur une Mazette outrée,  
 Bronchant à tout moment trotoit:  
 D'ours sa Casaque estoit fourrée,  
 Comme le bonnet qu'il portoit:  
 Et le Cavalier rare estoit  
 Tout couvert de toile cirée,  
 Qui fondant par tout degoutoit.  
 Ainsi l'on peint dans des tableaux  
 Un Icare tombant des nuës,  
 Où l'on voit dans l'air epandües  
 Ses Aïles de cire en Lambeaux,  
 Par l'ardeur du soleil fondües,  
 Choir au tour de luy dans les eaux.

La comparaison d'un homme qui tombe des  
 nuës,



42 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
niées, avec un qui court la poste vous paroîtra peut-  
estre bien hardie; Mais si vous aviez veu le tableau  
d'un Icare, que nous trouvâmes quelques jours a-  
près dans une hostellerie, cette vision vous seroit ve-  
nue comme à nous, où tout au moins vous semble-  
roit excusable. Enfin de quelque façon que vous la  
receviez, elle ne vous scauroit paroître plus bizarre  
que le fut à nos yeux la figure de ce Cavalier, qui e-  
stoit par hazard nôtre Amy d'Aubeville: Quoy que  
nôtre joye fût extrême dans ce rencontre, nous n'o-  
sâmes pourtant pas nous hazarder de l'embrasser en  
l'estat qu'il estoit; Mais si tôt,  
Qu'au logis il fut retiré,  
Débotté, frotté, déciré,  
Et qu'il nous parut délassé,  
Il fut comme il faut embrassé.

Nous écrivîmes en ce temps là, comme apres avoir  
attendu l'homme que vous sçavez inutilement, nous  
resolûmes enfin de partir sans luy. Il falut avoir re-  
cours à Blavet pour nôtre voiture, n'en pouvans  
trouver de commodes à Orleans. Le jour qu'il nous  
devoit arriver un Carrosse de Paris, nous reçumes  
une lettre de Monsieur Boyer, par laquelle il nous  
asseuroit qu'il viendroit dedans, & que ce soir là  
nous souperions ensemble. Après donc avoir don-  
né les ordres nécessaires pour le recevoir, nous allâ-  
mes au devant de luy. A cent pas des portes parut le  
long des grands chemins une maniere de Coche  
fort delabré, tiré par quatre vilains chevaux, & con-  
duit par un vray cocher de loüage.

Un equipage en si mauvais ordre ne pouvoit es-  
tre, que ce que nous cherchions, & nous en fîmes  
bien tôt assurez, quand deux qui estoient dedans,  
ayans reconnu nos livrées firent arrester:

Et lors sortit avec grands cris

Un Bequillard d'une portiere;

Fort



Fort bazané, sec, & tout gris,  
 Bequillant de même maniere  
 Que Boyer bequille à Paris.

A cette demarche qui n'eût creu voir Monsieur Boyer? & cependant c'estoit le petit Duc avec Monsieur Fotel. Ils s'estoient tous deux servis de la commodité de ce Carrosse, l'un pour aller à la maison de Monsieur son frere auprès de Tours, & l'autre à quelques affaires, qui l'appelloient dans le pais. Après les civilitez ordinaires, nous retournâmes tous ensemble à la ville, où nous leûmes une letre d'excuse, qu'ils apportoient de la part de Monsieur Boyer, & cette fâcheuse nouvelle nous fut depuis confirmée de bouche par ces Messieurs. Ils nous assurerent que nonobstant la fièvre qui l'avoit pris malheureusement cette nuit là, il n'eût pas laissé de partir avec eux, comme il avoit promis, si son Medecin qui se trouva chez luy par hazard à quatre heures du matin, ne l'en eût empesché; Nous creûmes sans beaucoup de peine, que puisqu'il ne venoit pas après tant de sermens, il estoit assurément

Fort malade, & presqu'aux Abois;  
 Car on peut, sans qu'on le cajolle,  
 Dire pour la premiere fois  
 Qu'il auroit manqué de parole.

Il falut donc se resoudre à marcher sans Monsieur Boyer. Nous en fûmes d'abord un peu fâchez; Mais, avec sa permission, en peu de temps consolez. Le soupé préparé pour luy, servit à regaler ceux qui vinrent à sa place. Et le lendemain tous ensemble nous allâmes coucher à Blois. Durant le chemin la conversation fut un peu goguenarde; aussi estions nous avec des gens de bonne compagnie. Estans arrivez, nous ne songeâmes d'abord qu'à chercher Monsieur Colomb. Après une si longue absence chacun mou-  
 roit



44 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
roit d'envie de le voir : Il estoit dans une hostellerie,  
avec Monsieur le President le Bailleul, faisant si bien  
l'honneur de la ville, qu'à peine nous put il donner  
un moment pour l'embrasser ; Mais le lendemain à  
notre aise nous renouvelâmes une amitié, qui par  
le peu de commerce que nous avions eu depuis trois  
années, sembloit avoir esté interrompië. Après  
mille questions faites toutes ensemble, comme il  
arrive ordinairement dans une Entreveüe de fort  
bons amis, qui ne se font point veus depuis long  
temps. Nous eûmes, quoy qu'avec un extrême re-  
gret, curiosité d'apprendre de luy, comme de la per-  
sonne la plus instruite, & que nous sçavons avoir esté  
le seul témoin de tout le particulier,

Ce que fit en mourant nôtre pauvre amy Blot,  
Et ses moindres discours, & sa moindre pensée.  
La douleur nous deffend d'en dire plus d'un mot ;  
Il fit tout ce qu'il fit d'une ame bien sensée.

Enfin ayans causé de beaucoup d'autres choses,  
qu'il seroit trop long de vous dire, nous allâmes en-  
semble faire la Reverence à son Altesse Royale, &  
de-là dîner chez luy avec Monsieur & Madame la  
Presidente le Bailleul.

Là d'une obligeante maniere,  
D'un visage ouvert, & riant,  
Il nous fit bonne & grande chere,  
Nous donnant à son ordinaire  
Tout ce que Blois a de friand.

Son couvert estoit le plus propre du Monde. Il  
ne souffroit pas sur sa nape une seule miette de pain.  
Des verres bien rincez de toutes sortes de figures  
brilloient sans nombre sur son buffet, & la glace  
estoit tout autour en abondance.

En ce lieu seul nous beûmes frais ;  
Car il a trouvé des merveilles

Sux



Sur la glace, & sur les Banquetz,  
Et pour empescher les bouteilles  
D'estre à la mercy des Laquais.

Sa sale estoit parée pour le Balet du soir; toutes  
les belles de la ville priées; tous les violons de la  
Province assemblez, & tout cela se fesoit pour di-  
vertir Madame le Bailleul.

Et cette belle Presidente  
Nous parut si bien ce jour là,  
Qu'elle en devoit estre contente.  
Assurément elle effaçà  
Tant de beautez qu'à Blois on vante.

Ni la bonne compagnie, ni les divertissemens  
qui se preparoient, ne pûrent nous empescher de  
partir incontinent après le disné. Amboise devoit  
estre nôtre couchée, & comme il estoit déjà tard,  
nous n'eûmes que le temps qu'il falloit pour y  
pouvoir arriver. La soirée s'y passa fort mélan-  
choliement dans le déplaisir de n'avoir plus à  
voyager sur la levée & sur la veüe de cette agreable  
riviere,

Qui par le milieu de la France,  
Entre les plus heureux costeaux  
Laisse en paix répandre ses eaux,  
Et porter par tout l'abondance  
Dans cent villes, & cent châteaux,  
Qu'elle embellit de sa presence.

Depuis Amboise, jusqu'à Fontallade, nous vous  
épargnerons la peine de lire les incommoditez de  
quatre méchans gistes, & à nous le chagrin d'un si  
fâcheux ressouvenir: vous sçauvez seulement que la  
joye de Monsieur de Luffans ne parut pas petite, de  
voir arriver chez luy des personnes qu'il aimoit si  
tendrement; Mais nonobstant la beauté de sa mai-  
son



46 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
son, & sa grande chere, il n'aura que les cinq vers que  
vous avez deja veus :

Ni les pays, où croît l'encens,  
Ni ceux d'où vient la cassonnade,  
Ne font point pour charmer les sens  
Ce qu'est l'aimable Fontallade  
Du tendre & commode Luffans.

Il ne se contenta pas de nous avoir si bien receus  
chez luy, il voulut encor nous accompagner jusqu'à  
Blaye : nous nous detournâmes un peu de nôtre  
chemin, pour aller rendre tous ensemble nos devoirs  
à Monsieur le Marquis de Jonfac son beau frere. Un  
compliment de part & d'autre decida la visite, & de  
tous les offres qu'il nous fit, nous n'acceptâmes que  
des Perdreaux, & du pain tendre. Cette provision  
nous fut assez necessaire, comme vous allez voir :

Car entre Blayes, & Jonfac,  
On ne trouva que Croupignac,  
Le Croupignac est tres funeste ;  
Car le Croupignac est un lieu,  
Où six mourans fesoient le reste  
De cinq ou six cens que la Peste  
Avait envoyé devant Dieu :  
Et ces six mourans s'estoient mis  
Tous six dans un même Logis.  
Un septième soy disant Prestre,  
Plus pestiferé que les six,  
Les confessoit par la fenestre,  
De peur, disoit il, d'estre pris  
D'un mal si fâcheux, & si traître.

Ce lieu si dangereux & si miserable fut traversé  
brusquement, & n'esperans pas trouver de village,  
il falut se resoudre à manger sur l'herbe ; où les per-  
dreux & le pain tendre de Monsieur de Jonfac fu-  
rent d'un grand secours. En suite d'un repas si Ca-  
valier,



valier, continuans nôtre chemin nous arrivâmes à Blaye ; Mais si tard, & le lendemain nous en partîmes si matin, qu'il nous fut impossible d'en remarquer la situation qu'avec la clarté des étoiles. Le Montant qui commençoit de tres bonne heure nous obligeoit à cette diligence. Après donc avoir dit mille adieux à Lussans, & reçu mille baisers de luy, nous nous embarquâmes dans une petite chaloupe, & vogâmes long temps avant le jour.

Mais si tôt que par son flambeau  
La lumiere nous fut rendüe :  
Rien ne s'offroit à nôtre veüe  
Que le Ciel, & nôtre bateau  
Tout seul dans la vaste étendüe  
D'une affreuse campagne d'eau.

La Garonne est effectivement si large depuis qu'au bec des Landes d'Ambesse elle est jointe avec la Dordogne, qu'elle ressemble tout à fait à la mer ; & ses Marées se montent avec tant d'impetuosité qu'à moins de quatre heures nous fîmes le Trajet ordinaire.

Et vîmes au milieu des eaux,  
Devant nous paroître Bordeaux ;  
Dont le port en Croissant resserre  
Plus de Barques & de Vaisseaux  
Q'aucun autre port de la Terre.

Sans mentir, la riviere estoit alors si couverte, que nôtre felouque eut bien de la peine à trouver une place pour aborder : La foire, qui se devoit tenir dans peu de jours, avoit attiré cette grande quantité de Navires & de marchands, quasi de toutes sortes de Nations pour charger les vins de ce pais.

Car ce fâcheux & rude Port  
En cette saison a la gloire

De



48 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
De donner tous les ans à boire  
Presqu'à tous les peuples du Nort.

Ces Messieurs emportent de là tous les ans une effroyable quantité de vins; Mais ils n'emportent pas les meilleurs. On les traite d'Alemans, & nous aprîmes qu'il estoit deffendu non seulement de leur en vendre pour enlever; Mais encore de leur en laisser boire dans les Cabarets. Après estre descendus sur la grève, & avoir admiré quelque temps la situation de cette ville, nous nous retirâmes au chapeau rouge, où Monsieur Taleman nous vint prendre aussi tôt qu'il sçut nôtre arrivée. Depuis, ce moment nous nous retirâmes dans nôtre logis, pendant nôtre sejour à Bordeaux, pour y coucher. Les journées se passoient toutes entieres le plus agreablement du Monde chez Monsieur l'Intendant; Car les plus honnestes gens de la ville n'ont point d'autre reduit que sa Maison. Il n'y a pas un homme dans le Parlement qui ne soit ravy d'estre de ses amis. Il a trouvé même que la pluspart estoient ses cousins, & on le croiroit plutôt Premier President de la Province, que l'Intendant; Enfin il est toujours le même que vous l'avez veu, horsmis que sa dépençe est plus grande. Mais pour Madame l'Intendante, nous vous dirons en secret qu'elle est tout à fait changée.

Quoy que sa beauté soit extrême,  
Qu'elle ait toujours ce grand œil bleu,  
Plein de douceur, & plein de feu,  
Elle n'est pourtant plus la même;  
Car nous avons appris qu'elle aime,  
Et qu'elle aime bien fort le Jeu.

Elle qui ne connoissoit pas autrefois les cartes,  
passe maintenant des Nuïts au lansquenet. Tous  
les femmes de la ville sont devenûes joueûses pour  
luy



luy plaire ; Elles viennent regulierement chez elle pour la divertir, & qui veut voir une belle assemblée n'a qu'à luy rendre visite. Mademoiselle du Pin se trouve toujours là bien à propos pour entretenir ceux qui n'aiment point le Jeu. En verité sa conversation est si fine, & si spirituelle, que ce ne sont point les plus mal partagez. C'est là que Messieurs les Gascons aprénent le bel air, & la belle façon de parler.

Mais cette agreable du Pin,  
 Qui dans sa maniere est unique,  
 A l'esprit méchant, & bien fin ;  
 Et si jamais Gascon s'en pique,  
 Gascon fera mauvaise fin.

Au reste , sans faire icy les Goguenards sur Messieurs les Gascons ; puisque Gascons y a , nous comencions nous memes à courir quelque risque , & nôtre retraite un peu precipitée ne fut pas mal à propos. Voyez pourtant quel malheur ; nous nous sauvons de Bordeaux , pour donner deux jours après dans Agen !

Agen cette ville fameuse,  
 De tant de belles le sejour ;  
 Si fatale, & si dangereuse  
 Aux cœurs sensibles à l'Amour.  
 Des qu'on l'aproche seulement,  
 On doit bien prendre garde à foy :  
 Car tel y va de bonne foy  
 Pour n'y passer qu'une journée,  
 Qui s'y sent par je ne sçay quoy  
 Arresté pour plus d'une année.

Un nombre infini de Personnes y ont même passé le reste de leur vie, sans en pouvoir sortir. Le fabuleux Palais d'Armide ne fut jamais si redoutable. Nous y trouvâmes Monsieur de Saint Luc arresté depuis six mois ; Nort depuis quatre années ; & Dortis depuis six semaines ; & ce fut luy qui nous



50 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
instruisit de toutes ces choses, & qui voulut absolu-  
ment nous faire voir les enchanteresses de ce lieu:  
Il pria donc toutes les belles de la ville à souper; &  
tout ce qui se passa dans ce magnifique Repas nous  
fit bien connoître que nous estions dans un pais en-  
chanté. En verité ces Dames ont tant de beauté,  
qu'elles nous surprirent dans leur premier abord; &  
tant d'esprit, qu'elles nous gagnerent des la premie-  
re conversation. Il est impossible de les voir, & de  
conserver sa Liberté; & c'est la destinée de tous ceux  
qui passent en ce lieu là, s'ils ont la permission d'en  
sortir, d'y laisser au moins leur cœur pour ostage  
d'un prompt retour.

Ainsi donc qu'avoient fait les autres  
Il falut y laisser les nôtres.

Là tous deux ils nous furent pris:

Mais, n'en deplaise à tant de belles,

Ce fut par l'aimable Dortis;

Aussi nous traita-t-il mieux qu'elles.

Cela ne se fit assurément que sous leurs bons  
plaisirs. Elles ne luy envierent point cette Con-  
queste, & nous jugeans aparément tres infirmes, elles  
ne daignerent pas employer le moindre de leurs  
charmes pour nous retenir. Aussi le lendemain de  
grand matin trouvâmes nous les portes ouvertes, &  
les chemins libres: de sorte que rien ne nous empé-  
cha de gagner Encosse, sur des coureurs que Mon-  
sieur de Chameraut nous avoit promis, & qui nous  
attendoient depuis un mois à Agen. C'est de ce ve-  
ritable Amy qu'on peut assurer,

Et dire, sans qu'on le cajolle,

Qu'il sçait bien tenir sa parole.

Encosse est un lieu dont nous ne vous entretien-  
drons gueres; Car excepté ses eaux qui sont admi-  
rables pour l'estomac, rien ne s'y rencontre. Il est  
au pied des Pyrenées, éloigné de tout commerce, &  
l'on



l'on n'y peut avoir autre divertissement que celuy de voir revenir sa santé. Un petit Ruissseau, qui serpente à vingt pas du village entre des Saules & des Prés les plus verds qu'on puisse s'imaginer, estoit toute nôtre consolation. Nous allions tous les matins prendre nos eaux en ce bel endroit, & les apresdînées nous promener. Un jour que nous estions sur les bords assis sur l'herbe, & que nous ressouvenans des hautes marées de la Garonne, dont nous avions la memoire encore assez fraîche, nous examinions les raisons que donnent Descartes, & Gassendi, du flux & reflux, sortit tout d'un coup d'entre les roseaux les plus proches un homme qui nous avoit auparavant écoutez : c'estoit

Un vieillard tout blanc, pâle, & sec,  
 Dont la barbe & la chevelure  
 Pendoit plus bas que la ceinture.  
 Ainsi l'on peint Melchisedec,  
 Ou plutôt telle est la figure  
 D'un certain vieux Evesque Grec,  
 Qui fessant le Salamelec,  
 Dit à tous la bonne avanture :  
 Car il portoit un Chapiteau,  
 Comme un couvercle de Lessive ;  
 Mais d'une grandeur excessive,  
 Qui luy tenoit lieu de chapeau,  
 Et que ce chapeau, dont les bords  
 Alloient tombans sur ses épaules,  
 Estoit fait de branches de saules,  
 Et couvroit presque tout son corps.  
 Son habit de couleur verdâtre  
 Estoit d'un tîflu de Roseaux,  
 Le tout couvert de gros morceaux  
 D'un Cristal épais, & bleüâtre.

A cette apparition la peur nous fit faire deux signes de croix, & trois pas en arriere ; Mais la curiosité



52 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
prevalut sur la crainte, & nous résolûmes, bien  
qu'avec quelques petits battemens de coeur, d'at-  
tendre le vieillard extraordinaire, dont l'abord fut  
tout à fait gracieux, & qui nous parla fort civile-  
ment de cette sorte.

Messieurs, je ne suis point surpris,  
Que de ma rencontre impreveüe  
Vous ayez un peu l'ame émeüe;  
Mais lors que vous aurez appris  
En quel rang les Destins ont mis  
Ma naissance à vous inconnüe,  
Et le sùjet de ma venüe,  
Vous r'assurerez vos Esprits:  
Je suis le Dieu de ce Ruisseau,  
Qui d'une urne jamais tarie,  
Qui panche au pied de ce côteau,  
Prens le soin dans cette Prairie,  
De verser incessamment l'eau,  
Qui la rend si verte, & fleurie.  
Depuis huit jours matin & soir  
Vous me venez réglément voir,  
Sans croire me rendre visite;  
Ce n'est pas que je ne mérite  
Que l'on me rende ce devoir;  
Car enfin j'ay cet avantage  
Qu'un canal si clair, & si net  
Est le lieu de mon apanage;  
Dans la Gascogne un tel partage  
Est bien joly pour un cadet.  
Aussi l'avez vous trouvé tel,  
Loüant mes bords, & ma verdure,  
Ce qui me plaît, je vous assure  
Plus qu'une offrande, ou qu'un autel,  
Et tout à l'heure, je le jure,  
Vous en ferez, foy d'immortel,  
Recompensez avec usure.  
Dans ce petit valon champêtre

Soyez



Soyez donc les tres bien venus :  
 Châcun de vous y fera Maître :  
 Et puis que vous voulez connoître  
 Les causes du flux & reflux,  
 Je vous instruiray là-dessus,  
 Et vous feray bien tôt paroître  
 Que les raisonnemens cornus  
 De tous temps sont les attributs  
 De la foiblesse de vôtre estre ;  
 Car tous les Dits, & les Reditis  
 De ces vieux rêveurs de jadis,  
 Ne sont que contes d'Amadis ;  
 Mémes dans nos sectes dernieres  
 Les Descartes, les Gassendis,  
 Quoy qu'en différentes manieres,  
 Et plus heureux, & plus hardis  
 A fouiller les causes premieres,  
 N'ont jamais traité ces matieres,  
 Que comme de vrais estourdis.  
 Moy, qui sçay le fin de cecy,  
 Comme estant chose qui m'importe,  
 Pour vous mon Amour est si forte  
 Qu'après en avoir éclaircy  
 Vôtre esprit de si bonne sorte,  
 Qu'il n'en soit jamais en soucy,  
 Je veux que la docte cohorte  
 Vous en doive le grand mercy.

Il nous prit lors tous deux par la main, & nous fit  
 assoir sur le gazon à ses costez. Nous nous regar-  
 dions assez souvent sans rien dire, fort estonnez de  
 nous voir en conversation avec un fleuve; Mais tout  
 d'un coup

Il se moucha, cracha, toussa,  
 Puis en ces mots il cōmança :  
 Lors que l'onde en partage échent  
 Au frere du grand Dieu qui tonne,



L'avenement à la Couronne  
 De ce nouveau Monarque fut  
 Publié par tout, & salut  
 Que chaque Dieu fleuve en personne  
 Allât luy porter son tribut.  
 Dans ce rencontre la Garonne  
 Entre tous les autres parut ;  
 Mais si brusque, & si fanfaronne,  
 Que sa demarche luy déplût ;  
 Et le puissant Dieu resolut  
 De châtier cette Gasconne  
 Par quelque signalé rebut :  
 De fait, il en fit peu de cas :  
 Quand elle luy vint rendre hôteage,  
 Il se renfrogna le visage,  
 Et la traita de haut enbas :  
 Mais elle au lieu de l'apaiser,  
 Ayant pris soin d'aprivoiser  
 Avec la puissante Dordogne  
 Mille autres fleuves de Gascogne,  
 Sembla le vouloir offenser ;  
 Luy d'une orgueilleuse maniere,  
 Comme il a l'humeur fort altiere,  
 Amerement s'en courrouça,  
 Et d'une mine froide & fiere  
 Deux fois si loin la repoussa,  
 Que cette insolente Riviere  
 Toutes les deux fois rebroussa  
 Plus de six heures en arriere ;  
 Bien qu'au vray cette temeraire  
 Se fût attiré sur les bras  
 Un peu follement cette affaire,  
 Les grands fleuves ne crurent pas  
 Devoir en un tel embarras  
 Se separer de leur confrere,  
 Ni l'abandonner ; au contraire  
 Ils en murmurèrent tout bas,



Accusant le Roy trop severe ;  
 Mais luy branlant ses cheveux blancs,  
 Tous dégoutans de l'onde amere,  
 Taisez vous, dit il, Insolens,  
 Ou vous sçaurez en peu de temps  
 Ce que peut Neptune en colere :  
 Sur le champ, au lieu de se taire  
 Plus haut encore on murmura :  
 Le Dieu lors en furie entra,  
 Son Trident par trois fois ferra,  
 Et trois fois par le Styx jura :  
 Quoy ? donc icy l'on osera  
 Dire hardiment ce qu'on voudra ?  
 Châque petit Dieu glosera  
 Sur ce que Neptune fera ?  
*Per dio questo non fara,*  
 Châcun d'eux s'en repentira,  
 Et pareil traitement aura ;  
 Car deux fois par jour on verra  
 Qu'à sa source on retournera,  
 Et deux fois mon courroux fuira ;  
 Mais plus loin que pas un ira  
 Celuy qui pour son malheur a  
 Causé tout ce desordre là ;  
 Et cet exemple durera,  
 Tant que Neptune regnera.  
 A ce Dieu du moite Element  
 Ces rebelles lors se soumirent,  
 Et quoy que grondans obeirent  
 Par force à ce cōmandement.  
 Voila ce qu'on n'a jamais sçu,  
 Et ce que tout le Monde admire :  
 Aussi avions nous resolu  
 Pour nôtre honneur de n'en rien dire ;  
 Mais aujourdhuy vous m'avez plû  
 Si fort que je n'ay jamais pû  
 M'empescher de vous en instruire,



Il n'eut pas achevé ces mots qu'il s'écoula d'entre nous deux; Mais si vite qu'il estoit à plus de vingt pas devant que nous nous en fussions aperçus. Nous le suivîmes le plus legerement que nous pûmes, & voyant qu'il estoit impossible de l'atraper, nous luy criâmes plusieurs fois,

Hé! Monsieur le fleuve, arrêtez;

Ne vous en allez pas si vite:

Hé! de grace un mot econtéz;

Mais il le remit dans son giste,

Et rentra dans ces mêmes Roseaux, dont nous l'avions veu sortir. Nous allâmes en vain jusqu'à cet endroit; car le bon homme estoit déjà tout fondu en eau quand nous arrivâmes, & sa voix n'estoit plus

Qu'un murmure agreable, & doux;

Mais cet agreable murmure

N'est entendu que des Cailloux;

Il ne le put estre de nous,

Et memes sans vous faire injure

Il ne l'eût pas esté de vous.

Après l'avoir apellé plusieurs fois inutilement; Enfin la Nuît nous obligea de retourner en nôtre logis, où nous fîmes mille reflexions sur cette aventure. Nôtre esprit n'estoit pas entierement satisfait de cet éclaircissement; & nous ne pouvions concevoir pourquoy dans une sedition, où tous les fleuves avoient trempé, il n'y en avoit eu qu'une partie de châtiez. Nous revinmes plusieurs fois en ce même lieu, tant que nous demeurâmes à Encosse, pour y conjurer cet honneste fleuve de nous vouloir donner à ce sùjet un quart d'heure de conversation; Mais il ne parut plus, & nos eaux étans prises, le temps vint enfin de s'en aller. Un Carosse que Monsieur le Seneschal d'Armagnac avoit envoye nous mena  
bien



bien à nôtre aise chez luy à Castille, où nous fûmes  
recens avec tant de joye, qu'il estoit aisé de juger que  
nos visages n'estoient point desagreables au Maître  
de la maison.

C'est chez cet illustre Fontrailles,  
Où les Tourtes, les Ortolans,  
Les Perdrix rouges, & les Cailles,  
Et mille autres vols succulens  
Nous firent horreur des mangeailles,  
Dont Carbon & tant de Canailles  
Vous affrontent depuis vingt ans.

Vous autres Cazaniens, qui ne connoissez que la  
vallée de Misere, & vos Rotisseurs de Paris, vous ne  
sçavez ce que c'est que la bonne chere; si vous vous  
y connoissez, & si vous l'aimez, comme vous di-  
tes,

Soyez donc assez braves gens  
Pour quitter enfin vos murailles;  
Et si vous estes de bon sens,  
Allez, & courez chez Fontrailles  
Vous gorger de metz excelens.

Vous y serez bien recens assurement, & vous le  
trouverez toujours le même, sans plus s'embarra-  
ser des affaires du Monde, & il se divertit à faire  
achever sa maison, qui sera parfaitement belle; les  
honnestes gens de sa Province en sçavent fort bien le  
chemin; Mais les autres ne l'ont jamais pû trouver.  
Après nous y estre empifrez quatre jours avec Mon-  
sieur le President de Marmiesle, qui prit la peine de  
s'y rendre aussy-tôt qu'il fut adverti de nôtre arri-  
vée, nous allâmes tous ensemble à Toulouse de-  
scendre chez Monsieur l'Abbé de Beauregard, qui  
nous attendoit, & qui nous donna de ces Répas  
qu'on ne peut faire qu'à Toulouse. Le lendemain  
Monsieur le President de Marmiesle nous voulut



58 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
faire voir dans un dîner, jusques où peut aller la  
Splendeur, & la Magnificence, ou plutôt avec sa  
permission la Profusion, & la Prodigalité. Le festin  
du menteur n'estoit rien en comparaison; & c'est  
icy qu'il faut redoubler nos efforts, pour vous en  
faire une description magnifique.

Toy, qui presides aux Répas,  
O Muse, soy nous favorable,  
Décris avec nous tous les plats  
Qui parurent sur cette table,  
Pour nôtre honneur & pour ta gloire  
Fay qu'aucun de tous ces grands metz.  
Ne s'échape à nôtre memoire,  
Et fay qu'on en parle à jamais:  
Mais comme nôtre esprit s'abuse  
De s'imaginer qu'aux festins  
Puisse presider une Muse,  
Et qu'elle se connoisse en vins.  
Non non, les doctes Demoiselles  
N'eurent jamais un bon morceau,  
Et ces vieilles sempiternelles  
Ne bûrent jamais que de l'eau:  
A qui donc adresser ses vœux  
En des occasions pareilles?  
Est-ce à vous, Bacchus, Roy des treilles;  
Mais, pour rimer, Bacchus, & Come,  
Sont des Dieux de peu de secours;  
Et jamais de memoire d'homme  
On ne leur fit un tel discours.

Tout nous manque au besoin, & de nôtre chef  
nous n'oserions entreprendre une si grande affaire:  
Il faut donc nous contenter de vous dire, que ja-  
mais on ne vit rien de si splendide; & nous eussions  
crû Toulouse, ce lieu si renommé pour la bonne  
chere, épuisé pour jamais de toute sorte de gibier;  
si l'un de vos Amis & des nôtres ne nous eût enco-  
re le



re le lendemain dans un dîné fait admirer cette ville comme un prodige, pour la quantité des belles choses qu'elle fournit; vous devinerez aisément son nom, quand nous vous dirons,

Que c'est un de ces beaux esprits,

Dont Toulouse fut l'origine;

C'est le seul Gascon qui n'a pris,

Ni l'air, ni l'accent du pais,

Et l'on jugeroit à sa mine,

Qu'il n'a jamais quitté Paris.

Enfin c'est l'agréable Monsieur d'Osneville, dont l'air & l'esprit n'ont rien que d'un homme, qui n'auroit jamais bougé de la Cour.

Vous sçavez qu'il est marié

Environ depuis une année,

Et qu'il est tout à fait lié

Du sacré lien d'hyménée;

Lié tout à fait, c'est à dire,

Qu'il est lié tout à fait bien,

Et qu'il ne lui manque plus rien,

Et qu'il a tout ce qu'il desire:

L'épouse est bien aparentée,

Et bien aparenté l'époux;

Elle jeune, riche, espritée;

Il est jeune, riche, esprit, doux.

Avec luy, & dans son carosse nous quitâmes Toulouse pour aller à Grouille, où Monsieur le Comte d'Aubijoux nous reçut fort civilement. Nous le trouvâmes dans un petit Palais, qu'il a fait bâtir au milieu de ses Jardins entre des fontaines & des bois, & qui n'est composé que de trois chambres; Mais bien peintes, & tout à fait apropiées: Il a destiné ce lieu pour se retirer en particulier avec deux ou trois de ses Amis, ou quand il est seul s'entretenir avec ses livres, pour ne pas dire avec sa Maîtresse.



Malgré l'injustice des Cours,  
 Dans cet agreable hermitage  
 Il coule doucement ses jours,  
 Et vit en veritable sage.

De vous dire qu'il tenoit une fort bonne table, & bien servie, ce ne seroit vous apprendre rien de nouveau; Mais peut-estre ferez vous surpris de sçavoir que fessant si grande chere il ne vivoit que d'une croûte de pain par jour: aussi son visage estoit il d'un homme mourant. Bien que son parc fût tres grand, & qu'il eût mille endroits tous plus beaux les uns que les autres pour se promener, nous passions les journées entieres dans une petite Isle plantée, & tenue aussi propre qu'un jardin, & dans laquelle on trouve, comme par miracle une fontaine qui jaillit, & va mouiller le haut du berceau de grands cyprez qui l'entourent.

Sous ce berceau, qu'Amour exprés  
 Fit pour toucher quelque Inhumaine,  
 L'un de nous deux un jour au frais,  
 Assis près de cette fontaine,  
 Le cœur percé de mille traits,  
 D'une main qu'il portoit à peine  
 Grava ces vers sur un cyprez:  
 Helas! que l'on seroit heureux  
 Dans ce beaulieu digne d'envie,  
 Si toujourns aimé de Sylvie,  
 L'on pouvoit toujourns Amoureux  
 Avec elle passer la vie!

Vous connoîtrez par là que dans nôtre voyage nous ne songions pas toujourns à faire bonne chere, & que nous avions quelques fois des momens assez tendres. Au reste quoy que Groüille aye tant de charmes, Monsieur d'Aubijoux ne nous put tenir que trois jours, après lesquels, il nous donna son carosse



carosse pour aller à Castres prendre celuy de Monsieur de Penautier, qui nous mena chez luy à Penautier, à une lieuë de Carcassone. Vos santez y furent beües mille fois avec le cher amy Balzant, qui ne nous quitta pas un moment. La Comedie fut aussi un de nos divertissemens assez grand; parce què la troupe n'estoit pas mauvaise, & qu'on y voyoit toutes les Dames de Carcassone. Quand nous en partîmes, Monsieur de Penautier, qui sans doûte est un des plus honnestes hommes du Monde, voulut absolument que nous prissions encore son carosse pour aller à Narbonne, quoy qu'il y eut une grande journée. Le temps estoit si beau, que nous esperions le lendemain sur nos chevaux frais, & qui suivoient en main depuis Encoffe, aller coucher près de Montpellier. Mais par malheur

Dans cette vilaine Narbonne,  
 Toûjours il pleut, toûjours il tonne.  
 Toute la Nuit doncques il plût,  
 Et tant d'eau cette nuit il cheut,  
 Que la campagne submergée  
 Tint deux jours la ville assiegée.

Que cela ne vous surprene point; quand il pleut six heures en cette ville, comme c'est toûjours par orage, & qu'elle est située dans un fond, toute environné de montagnes, en peu de temps les eaux se ramassent en si grande abondance, qu'il est impossible d'en sortir, sans courir risque de se noyer. Nous le voulumes pourtant hazarder; Mais l'accident d'un Laquais emporté par une ravine, & qui sans doute estoit perdu, si son cheval ne l'eût sauvé à la nage, nous fit rentrer bien vite pour attendre que les passages fussent libres. Des Messieurs que nous trouvames se promenant dans la grande place, & qui nous parurent estre des principaux du pais, ayans appris nôtre âventure, crurent, qu'il estoit de leur



62 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
honneur de ne nous laisser pas ennuyer; Ils nous  
voulurent donc faire voir les raretez de leur ville, &  
nous menerent d'abord dans l'Eglise cathedrale,  
qu'ils pretendoient estre un chef d'œuvre pour la  
hauteur de ses voutes, mais nous ne sçaurions pas  
bien dire au vray

Si l'Architecte qui la fit,  
La fit ronde, ovale, ou carrée,  
Et moins encor s'il la bâtit  
Haute, basse, large, ou ferrée:  
Car arrivez en ce saint lieu,  
Nous n'eûmes jamais autre envie  
Que de faire des vœux à Dieu  
De ne le voir de nôtre vie.  
Ce qu'on y montre encor de rare  
Est un vieux & sombre tableau,  
Où l'on voit sortir un Lazare,  
A demi mort de son tombeau;  
Mais le peintre l'a si-bien fait  
Sec, pâle, hideux, noir, effroyable,  
Qu'il semble bien moins le portrait  
Du bon Lazare que d'un Diable.

Ces Messieurs ne furent pas contens de nous avoir  
fait voir ces deux merveilles. Ils eurent encore la  
bonté pour nous regaler tout à fait, de nous presen-  
ter à deux ou trois de leurs plus polies Demoiselles,  
qui tomboient en verité de la verole: Voila tous les  
divertiffemens que nous eûmes à Narbonne: Voyez  
par là, si deux jours que nous y demeurâmes se pas-  
serent agreablement. Toy qui nous as si bien di-  
verty,

Digne objet de nôtre courroux,  
Vieille ville toute de fange,  
Qui n'es que Ruisseaux, & qu'égoûts;  
Pourrois tu pretendre de nous  
Le moindre vers à ta loüange?

Va,



Va, tu n'es qu'un quartier d'hyver  
 De quinze ou vingt malheureux Drilles,  
 Où l'on peut à peine trouver  
 Deux ou trois misérables filles  
 Aussi mal saines que ton Air:  
 Va, tu n'eus jamais rien de beau,  
 Rien qui merite qu'on le prise;  
 Bien peu de chose est ton tableau,  
 Et bien moins que rien ton église:

L'apostrophe est un peu violent, ou l'imprecation un peu forte; Mais nous passâmes dans cette étrange demeure deux journées avec tant de chagrin, qu'elle en est quitte à bon marché. Enfin les eaux s'écoulerent, & nos chevaux n'en ayans plus que jusques aux sangles, il nous fut permis de sortir. Après avoir marché trois ou quatre lieues dans les plaines toutes noyées, & passé sur de méchantes planches un Torrent qui s'estoit fait de l'égout des eaux large comme une Riviere, Beziers cette ville si propre & si bien située, nous fit voir un pais aussi beau, que celuy dont nous partions étoit vilain. Le lendemain ayans traversé les Landes de saint Hubens, & goûté les bons Muscats de Loupian, nous vîmes Montpellier se presenter à nous, environné de ces Plantades & de ces Blanquetes que vous connoissez. Nous y abordâmes à travers mille boules de Mail; Car on joie là le long des chemins à la chicane. Dans la grande rüe des Parfumeurs, par où l'on entre d'abord, l'on croit estre dans la boutique de Martial, & cependant

Bien que de cette belle ville  
 Vient les meilleures senteurs;  
 Son terroir en Muscat fertile  
 Ne luy produit jamais de fleurs.

Cette rüe si parfumée conduit dans une grande  
 place,



64 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
place, où sont les meilleures hostelleries. Mais nous  
fûmes bien tôt epouvantez,

De rencontrer en cette place  
Un grand concours de populace ;  
Châcun y nommoit d'Assoucy.  
Il sera brulé, Dieu mercy,  
Disoit une vieille bagasse ;  
Dieu veuille qu'autant on en fasse  
A tous ceus qui vivent ainsi.

La Curiosité de sçavoir ce que c'estoit, nous fit  
âvancer plus avant: tout le bas estoit plein de peuple,  
& les fenêtrés remplies de personnes de qualité.  
Nous y connumes un des principaux de la ville qui  
nous fit entrer aussi tôt dans le logis. Dans la cham-  
bre, où il estoit, nous aprîmes qu'effectivement on  
alloit brûler d'Assoucy, pour un crime qui est en  
abomination parmi les femmes. Dans cette même  
chambre, nous trouvâmes grand nombre de Dames,  
qu'on nous dit estre les plus polies, les plus quali-  
fiées, & les plus spirituelles de la ville; quoy que  
pourtant elles ne fussent ni trop belles, ni trop  
bien mises. A leurs petites mignardises, leur parler  
gras, & leurs discours extraordinaires, nous crûmes  
bien tôt que c'estoit une assemblée des précieuses de  
Montpellier; Mais bien qu'elles fissent des nou-  
veaux efforts à cause de nous, elles ne paroissoient  
que des précieuses de Campagne, & n'imitoient que  
foiblement les nôtres de Paris. Elles se mirent ex-  
prés sur le chapitre des beaux Esprits, afin de nous  
faire voir ce qu'elles valoient par le commerce qu'el-  
les ont avec eux. Il se cōmança donc une conversa-  
tion assez plaisante;

Les unes disoient que Ménage  
Avoit l'air & l'esprit galant ;  
Que Chapelain n'estoit pas sage,  
Que Costar n'estoit pas pedant.

Lcs



Les autres croyoient Monsieur de Scudery  
 Un homme de fort bonne mine,  
 Vaillant, riche, & toujours bien mis,  
 Sa sœur une beauté divine,  
 Et Pelisson un Adonis.

Elles en nommerent encore une tres grande quantité, dont il ne nous souvient plus. Après avoir bien parlé de si beaux Esprits, il fut question de juger de leurs ouvrages. Dans l'Allaric, & dans le Moÿse, on ne loüa que le jugement, & la conduite; & dans la Pucelle rien du tout; Dans Sarrafin, on estima que la lettre de Monsieur Ménage, & la préface de Monsieur Pelisson fut traitée de ridicule; Voiture même passa pour un homme grossier. Quant aux Romans, Cassandre fut estimé pour la delicateffe de la conversation; Cyrus, & Clelie, pour la magnificence de l'expression, & la grandeur des evenemens. Mille autres choses se debiterent encore plus surprenantes que tout cela; Puis insensiblement la conversation tomba sur d'Assoucy, par ce qu'il leur sembla que l'heure de l'execution approchoit: une de ces Dames prit la parole, & s'adressant à celle qui nous avoit paru la principale, & la Maîtresse precieuse.

Ma bonne, est-ce celuy qu'on dit

Avoir autres fois tant écrit,

Mêmes composé quelque chose

En vers sur la Metamorphose?

Il faut donc qu'il soit bel Esprit.

Aussi l'est il, & l'un des vrais,

Réprit l'autre, & des premiers faits:

Ses lettres luy furent scéellées

Dés leurs premieres assemblées:

J'ay la liste de ces Messieurs,

Son nom est en teste des leurs.

Puis d'une mine serieuse

Avec



Avec certain air affecté,  
 Penchant sa teste de costé,  
 Et de ce ton de precieuse,  
 Lui dit, Ma chere, en verité  
 C'est d'omage que dans Paris  
 Ces Messieurs de l'Academie,  
 Tous ces Messieurs les beaux Esprits  
 Soient sùjets à telle infamie.

L'envie de rire nous prit si furieusement, qu'il nous falut quitter la chambre, & le logis, pour en aller éclater à nôtre aise dans l'hostellerie. Nous eûmes toutes les peines du monde à passer dans les rues à cause de l'affluence du peuple.

Là d'hommes on voyoit fort peu;  
 Cent mille femmes animées,  
 Toutes de colere enflamées,  
 Accouroient à foule en ce lieu  
 Avec des torches allumées.

Elles écumoient toutes de rage, & jamais on n'a rien veu de si terrible: les unes disoient que c'estoit trop peu de le brûler, les autres qu'il falloit l'écorcher vif auparavant; Et toutes, que si la justice le leur vouloit livrer, elles inventeroient des nouveaux suplices pour le tourmenter. Enfin,

L'on auroit dit à voir ainsi  
 Ces Bacchantes échevelées,  
 Qu'au moins ce Monsieur d'Assoucy  
 Les auroit toutes violées;

Et cependant il ne leur avoit jamais rien fait. Nous gagnâmes avec bien de la peine nôtre logis, où nous aprîmes en arrivant, qu'un homme de condition avoit fait sauver le malheureux, & quelque temps après on nous vint dire que toute la ville estoit en rumeur, que les femmes y fesoient une  
 sedi-



sedition, & qu'elles avoient déjà déchiré deux ou trois personnes, pour estre seulement soupçonnées de connoître d'Assoucy, cela nous fit une tres grande frayeur. En verité,

Et de peur d'estre pris aussy,  
 Pour Amis du sieur d'Assoucy :  
 Ce fut à nous de faire gille ;  
 Nous fumes donc assez prudens,  
 Pour quitter d'abord cette ville,  
 Et cela fut d'assez bon sens.

Nous nous sauvons donc, comme des criminels par une porte écartée, & prenons le chemin de Meliarque, esperans de pouvoir arriver avant la nuit à une demie lieüe de Montpellier. Nous rencontrâmes nôtre d'Assoucy avec un Page assez joly qui le suivoit. En deux mots il nous conta ses disgraces, aussi n'avions nous pas le loisir d'écouter un long discours, ni de le faire. Chacun donc s'en alla de son costé, luy fort vite, quoy qu'à pied, & nous assez doucement, à cause que nos chevaux estoient fatiguez. Nous arrivâmes devant la nuit chez Monsieur de Cussion, qui pensa mourir de rire de nôtre âventure: Il prit le soin par sa bonne chere, & par ses bons lits, de nous faire bien tôt oublier ces fatigues. Nous ne peûmes estans si proches de Nismes refuser à nôtre curiosité de nous détourner pour aller voir

Ces grands & fameux bâtimens  
 Du pont du Gar, & des Arcines,  
 Qui nous restent pour monumens  
 Des magnificences Romaines :  
 Ils sont plus entiers & plus sains,  
 Que tant d'autres restes si rares,  
 Eschapez aux brutales mains  
 De ce deluge des barbares,  
 Qui furent les fleaux des humains.

Fort



Fort satisfaits du Languedoc, nous prîmes assez vite la route de Provence par cette grande Prairie de Beaucaire, si celebre pour sa foire; Et le même jour nous vîmes de bonne heure

Paroître sur les bords du Rhosne  
Ces murs pleins d'illustres bourgeois,  
Glorieux d'avoir autrefois  
Eu chez eux la Cour & le Trône  
De trois ou quatre puissans Rois.

On y aborde par  
Cette heureuse, & fertile plaine,  
Qui doit son nom à la vertu  
Du grand & fameux Capitaine,  
Par qui le fier Danois batu  
Reconnut la grandeur Romaine.

Nous vîmes, pour vous parler un peu moins poë-  
tiquement, cette belle & celebre ville d'Arles, qui  
par son pont de batteaux nous fit passer de Languedoc en Provence. C'est assurément y entrer par la plus belle porte. La situation admirable de ce lieu y a presque attiré toute la noblesse du pais, & les Dames y sont propres, galantes, & jolies; Mais si couvertes de mouches qu'elles en paroissent un peu coquettes. Nous les vîmes toutes au Cours, où nous fûmes, fessans fort bien leur devoir, avec quantité de Messieurs assez bien faits. Elles nous donnerent lieu de les accoster, quoy qu'inconnües; & sans vanité nous pouvons dire qu'en deux heures de conversation nous avançâmes assez nos affaires, & que nous fines peut-estre quelques Jaloux. Le soir, on nous pria d'une assemblée, où l'on nous traita plus favorablement encore: Mais avec tout cela ces belles ne pûrent obtenir de nous qu'une Nuit, & le lendemain nous en partîmes, & traversâmes avec bien de la peine

La vaste & pierreuse campagne,

Cou-



Couverte encor de ces cailloux,  
 Qu'un Prince revenant d'Espagne  
 Y fit pleuvoir dans son courroux.

C'est une grande Plaine toute couverte de cailloux effectivement jusques à Sallon petite ville, & qui n'a point d'autre rareté que le tombeau de Nostradamus. Nous y couchâmes, & nous n'y dormimes pas un moment, à cause des hauts cris d'une Comedienne, qui s'âvisa d'accoucher cette nuit proche de nôtre chambre de deux petits Comediens. Un tel vacarme nous fit monter à cheval de bon matin, & cette diligence servit à nous faire considerer plus à nôtre aise en arrivant à Marseille, cette multitude de maisons qu'ils apelent bastides, dont toute la Campagne voisine est couverte. Le grand nombre en est plus surprenant que la beauté; car elles sont toutes fort petites, & fort vilaines. Vous avez tant oüy parler de Marseille, que de vous en entretenir presentement ce seroit repeter les memes choses, & peut-estre vous ennuyer.

Tout le Monde sçait que Marseille  
 Est riche, illustre, & sans pareille,  
 Pour son terroir, & pour son port;  
 Mais il vous faut parler du fort,  
 Qui sans doute est une merveille:  
 C'est nôtre Dame de la Garde,  
 Gouvernement commode & beau,  
 A qui suffit pour toute garde  
 Un Suisse avec sa hallebarde  
 Peint sur la Porte du Château.

Ce fort est sur le sommet d'un Rocher presque inaccessible, & si haut élevé, que s'il commandoit à tout ce qu'il voit au dessous de luy, la plus-part du genre humain ne vivroit que sous son plaisir.

Aussi



Aussi voyons nous que nos Rois,  
 En connoissans bien l'importance,  
 Pour le confier ont fait choix  
 Toûjours de gens de consequence,  
 De gens pour qui dans les allarmes  
 Le danger auroit eu des charmes,  
 Des gens prests à tout hazarder,  
 Qu'on eût veu longtems commander,  
 Et dont le poil poudreux est blanchi sous les  
 armes.

Une description magnifique, qu'on a fait autre-  
 fois de cette place nous donna la curiosité de l'aller  
 voir. Nous grimpâmes plus d'une heure avant que  
 d'arriver à l'extrémité de cette montagne, où l'on est  
 bien surpris de ne trouver qu'une méchante mazure  
 tremblante, presté à tomber au premier vent. Nous  
 frapâmes à la porte; mais doucement, de peur de la  
 jeter par terre; & après avoir heurté longtems,  
 sans entendre même un chien aboyer sur la tour,

Des gens qui travailloient là proche,  
 Nous dirent, Messieurs, là dedans  
 On n'entre plus depuis longtems:  
 Le Gouverneur de cette Roche,  
 Retournant en Cour par le coche,  
 A depuis environ quinze ans  
 Emporté la clef dans sa poche.

La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire,  
 sur tout, quand ils nous firent remarquer un écri-  
 teau que nous lûmes avec assez de peine; car le  
 temps l'avoit presque effacé.

Portion de Gouvernement  
 A louer tout presentement.  
 Plus bas en petit caractère,  
 Il faut s'adresser à Paris,  
 Ou chez Conrart le secretaire,

Ou



Ou chez Courbé l'homme d'affaire  
De tous Messieurs les beaux Esprits.

Croyans après cela de n'avoir plus rien de rare à  
voir en ce pais, nous le quittâmes sur le champ, &  
même avec empressement, pour aller goûter des  
Muscats à la Cioutat. Nous n'y arrivâmes pourtant  
que fort tard, parce que les chemins sont rudes, &  
que passans par Cassis, il est bien difficile de ne s'y  
pas arrester à boire. Vous n'estes pas asseurement  
curieux de sçavoir de Cioutat,

Que les Marchands & les Nochers  
La rendent fort considerable:  
Mais pour le Muscat adorable,  
Qu'un soleil proche & favorable  
Confit dans les brûlans Rochers,  
Vous en aurez, freres tres chers,  
Et du meilleur sur vôtre table.

Les grandes affaires que nous avions en ce lieu,  
furent achevées aussi tôt que nous eûmes achepté  
le meilleur vin. Ainsi le lendemain vers le midy,  
nous nous acheminâmes vers Toulon: Cette ville  
est dans une situation admirable, exposée au midy, &  
couverte du septentrion par des montagnes élevées  
jusques aux nues, qui rendent son port le plus  
grand, & le plus seur qui soit au Monde. Nous y  
trouvâmes Monsieur le chevalier Paul, qui par sa  
charge, son merite, & par sa dépense est le premier  
& le plus considerable du pais.

C'est ce Paul, dont l'experience  
Gourmande la Mer, & le vent:  
Dont le bonheur & la vaillance  
Rendent formidable la France  
A tous les peuples du Levant.

Ces vers sont aussi magnifiques que sa mine;  
Mais en verité quoy qu'elle ayt quelque chose de  
som-



72 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
sombre, il ne laisse pas d'estre commode, doux, &  
tout à fait honneste: Il nous regala dans sa Cassine,  
propre, & si bien tendue, qu'elle semble un petit  
Palais enchanté. Nous n'avions trouvé jusques là  
que des Oliviers de mediocre grandeur, & dans des  
Jardins; L'envie d'en voir de gros, comme des chaî-  
nes, & dans le milieu des Campagnes, nous fit aller  
jusques à Hieres. Que ce lieu nous plut! qu'il est  
charmant; & quel séjour seroit-ce que Paris sous un  
si beau climat!

Que c'est avec plaisir, qu'aux mois  
Si fâcheux en France, & si froids,  
On est contraint de chercher l'Ombre  
Des Orangers, qu'en mille endroits  
On y voit, sans rang, & sans nombre,  
Former des forests, & des bois.

Là jamais les plus grands hyvers  
N'ont pû leur declarer la guerre:

Cet heureux coin de l'Univers

Les a toujours beaux, toujours verds,

Toùjours fleuris en pleine terre.

Qu'ils nous ont donné de mépris pour les nôtres,  
dont les plus conservez, & les mieux gardez ne doi-  
vent pas estre en comparaison apellez des Orangers;

Car ces petits nains contrefaits,

Toùjours tapis entre deux ais,

Et contraints sous des Casemattes,

Ne sont à bien parler, que vrais

Et miserables culs-de-jattes.

Nous ne pouvions terminer nôtre voyage par un  
lieu qui nous laissât une Idée plus agreable; aussi  
dés le moment ne songeâmes-nous plus qu'à retour-  
ner à Paris. Nôtre devotion nous fit pourtant dé-  
tourner un peu pour aller à la Sainte Beaume. C'est  
un lieu presque inaccessible, & que l'on ne peut  
voir



voir sans effroy. C'est un autre dans le milieu d'un Rocher, escarpé de plus de quatre vingt toises de haut, fait assurement par miracle; car il est bien aisé de voir que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé,  
 Et l'on croit avec aparance,  
 Que les saints Esprits ont taillé  
 Ce Roc, qu'avec tant de constance,  
 La Sainte a si longtems mouillé  
 Des Larmes de sa penitence;  
 Mais si d'une adresse admirable  
 L'Ange a taillé ce Roc divin,  
 Le Demon cauteleux, & fin  
 En a fait l'abord effroyable,  
 Sçachant bien que le Pelerin  
 Se donneroit cent fois au Diable  
 Et se damneroit en chemin.

Nous y montâmes cependant avec bien de la peine par une horrible pluye, & par la grace de Dieu, sans murmurer un seul mot; Mais nous n'y fûmes pas plutôt arrivez qu'il nous prit une extrême impatience d'en sortir sans sçavoir pourquoy; Nous examinâmes donc assez brusquement la bizarrerie de cette demeure, & nous nous instruisimes en un moment des Religieux, de leur Ordre, de leur coûtume, & de leur maniere de traiter les passans; car ce sont eux qui les reçoivent, & qui tiennent hostellerie.

L'on n'y mange jamais de chair,  
 L'on n'y donne que du pain d'orge,  
 Et des œufs qu'on y vent bien cher.  
 Les Moines hydeux ont de l'air  
 Des gens qui sortent d'une forge:  
 Enfin ce lieu semble un enfer,  
 Ou pour le moins un coupe-gorge:  
 L'on ne peut estre sans horreur,

D

De



74 VOYAGE DE BACHAUMONT,  
Dedans cette horrible demeure,  
Et la faim, la soif, & la peur  
Nous en firent sortir sur l'heure.

Bien qu'il fut presque nuit, & qu'il fit le plus vilain du monde, nous aimâmes mieux hazarder de nous perdre dans les Montagnes, que de demeurer à la Sainte Baume; Les Reliques qui sont à Saint Maximin nous portèrent bonheur, & nous y firent arriver avec l'aide d'un guide, sans nous y estre égarer. Mais non pas, sans y estre mouillez. Aussi le lendemain la matinée s'étant passée toute entiere en devotion, c'est à dire à faire toucher des chapelets à quantité de corps Saints, & à mettre d'assez grosses pieces à tous les troncs, nous allâmes nous enivrer d'excelente blanchette de Negreaux, & de-là coucher à Aix. C'est une Capitale, sans riviere, & dont tous les dehors sont fort desagreables. Mais en recompense belle, & assez bien bâtie, & de bonne chere. Orgon fut en suite nôtre couchée, lieu celebre pour tous les bons vins; & le jour d'après, Avignon nous fit admirer la beauté de ses murailles. Madame de Castelane y estoit, à qui nous rendîmes visite aussi tôt, le même jour, qui fut le Jour des Morts. Nous la trouvâmes chez elle en bonne compagnie; Elle n'estoit point comme les autres veuves dans les Eglises à prier Dieu;

Car bien qu'elle ait l'ame assez tendre  
Pour tout ce qu'elle auroit chery,  
On auroit peine à la surprendre  
Sur le tombeau de son Mary.

Avignon nous avoit paru si beau, que nous voulûmes y demeurer deux jours, pour l'examiner plus à loisir. Le soir que nous prenions le frais sur le bord du Rhône par un beau clair de Lune, nous rencontrâmes un homme qui se promenoit, qui nous sembloit avoir de l'air du sieur d'Assoucy; son  
man-



manteau qu'il portoit sur le nez empeschoit qu'on ne le pût bien voir au visage: dans cette incertitude nous prîmes la liberté de l'acoster, & de luy demander,

Est ce vous, Monsieur d'Assoucy ?

Oiii, c'est moy, Messieurs, me voicy,

N'ayant plus pour tout équipage,

Que mes vers, mon lut, & mon page.

Vous me voyez sur le pavé

En désordre, mal propre, & sale ;

Aussi je me suis esquivé,

Sans emporter paquet, ni male ;

Mais enfin me voila sauvé ;

Car je suis en terre Papale.

Il avoit effectivement avec luy le même Page que nous luy avions veu, lors qu'il se sauva de Montpellier, & que l'obscurité nous avoit empesché de discerner. Il nous prit envie de sçavoir au vray ce que c'estoit que ce petit garçon, & quelle belle qualité l'obligeoit à le mener avecque luy ; nous le questionnâmes donc assez malicieusement, luy disant,

Ce petit garçon qui vous suit,

Et qui derriere vous se glisse,

Que sçait il ? en quel exercice,

En quel art l'avez vous instruit ?

Il sçait tout, dit il; s'il vous duit,

Il est bien à vôtre service.

Nous le remerciâmes lors bien civilement, ainsi que vous eussiez fait, & ne luy repondimes autre chose,

Qu'adieu, bon soir, & bonne nuit :

De vôtre Page qui vous suit,

Et qui derriere vous se glisse,

Et de tout ce qu'il sçait aussi,

Grandmerci Monsieur d'Assoucy ;



76 VOYAGE DE BACH. ET LA CH.

D'un si bel offre de service,  
Monsieur d'Assoucy grandmercy.

Nôtre letre finira par un bel endroit, quoy qu'elle  
soit écrite de Lion: Ce n'est pas que nous n'ayons  
encor à vous mander des beautez du Pont-saint-  
esprit; des bons vins de Condrieux, & de Coste rô-  
tie; Mais en verité nous sommes si las d'écrire, que la  
plume nous tombe des mains; outre quoy nous  
voulons avoir de quoy vous entretenir, lors que  
nous aurons le plaisir de vous revoir: cependant,

Si nous allions tout vous deduire,

Nous n'aurions plus rien à vous dire;

Et vous sçaurez qu'il est plus doux

De causer beuvant avec vous,

Qu'en voyageant de vous écrire.

Adieu les deux freres nourris

Aussi bien que gens de la ville,

Que nous aimons plus que dix mille

Des plus aimables de Paris.

*Datté.*

De Lion, où l'on nous a dit,

Que le Roy par un rude edit,

Avoit fait deffences expresses,

Expresses deffences à tous

De plus porter chausses Suiffesses;

Cet edit, qui n'est rien pour nous,

Vous reduit en grandes detresses,

Grosses bedaines, grosses fesses;

Car où diable vous metrez vous?

*Adresse.*

A Messieurs les aînez Brouffins,

Châcun enseignera la rüe;

Car leur demeure est plus connue

Au Marais que les Capucins.

L E T-





L E T T R E

D E

M<sup>r</sup> L'ABBE' DE M.

*Contenant le Voyage de la Cour vers la Frontiere  
d'Espagne, en l'Année 1660.*



LE Mercredi 26 May je partis à trois heures après midy pour aller encore une fois coucher a Saint Sebastien. J'avois avec moy un de mes amis Catalan, qui parloit fort bien Espagnol. Quand nous eûmes traversé Fontarabie, nous arrivâmes en un gros Bourg fermé de portes & de murailles, nommé la Renterie. La moitié des maisons ont esté brulées & ruinées par les guerres, lorsque nous assiegeâmes Fontarabie. L'on voit bien qu'elles estoient magnifiques, de belle pierre de taille, les rues pavées de même; de sorte que le moindre pavé est de trois pieds en quarré: Mais, Mademoiselle, ce ne sont toujours que de beaux restes; c'est une chose bien triste que cela; songez à vous pendant que vous estes jeune; voila comme vous serez dans trente ans, & moy dans dix. Nous trouvâmes dans un Carrefour de ce bourg un François qui nous fit grand deshonneur; c'estoit un sous-tresorier de Mademoiselle, qui estoit si yvre, qu'ayant mis l'épée à la main, il tomba de cheval, & fit assembler une troupe d'Espagnols au tour de luy. C'est une chose si extraordinaire en Espagne de

D 3

VOIR



voir un homme yvre, que c'est à peu près, comme si on voyoit en France un filz tuer son pere, ou une fille aussi aimable, aussi sage, & aussi spirituelle que vous, coucher avec un homme. Quiconque s'est enyvré une fois seulement n'a jamais aucune charge: ils montrent bien en cela qu'ils sont plus raisonnables que nous; puisqu'ils ne permettent pas qu'on perde la raison, même un moment, sans perdre l'honneur, j'entens à force de boire; car à force d'aimer c'est autre chose. Deux dames & un Prestre dans une porte nous offrirent à boire si obligamment, que nous ne pûmes nous en deffendre: il n'y avoit rien de plus propre que leurs verres en forme de tasse; La neige entouroit toutes les soucoupes: leur boisson est aussi froide, que leur cœur est chaud. Les femmes de ce pais là ne sçauroient vivre sans glace, ni sans Amour: Ils craignent la sterilité de glace, comme nous craignons celle du vin, & du bled. Le Moine qui resiste à l'austerité des jeusnes, des cilices, & des haïres, ne sçauroit supporter celle de boire chaud, & on nous montra deux jeunes Cavaliers, qui avoient quitté les Recolets de Burgos, parce que dans l'année de leur noviciat la glaciere avoit manqué. Les paisanes sont infiniment plus belles & plus propres, & mieux habillées qu'en France; leurs cheveux sont de deux façons; les unes ont deux ou trois cordons nattes, & pendent sur les costez & par derriere; les autres pliez en deux seulement, sans estre nattes. Telle villageoise estoit si ajustée, d'une taille si belle, & si majestueuse, que si nous n'eussions veu que son corps, & son visage, & que l'on nous eût caché ce qu'elle portoit sur sa teste, au lieu de deviner que c'estoit un panier, nous eussions juré que c'estoit une couronne: Leurs jupes de dessous sont plus longues que celles de dessus, afin qu'on les voye; tant il est vray que la vanité de cette nation se repand même jusques aux plus basses



basses conditions. Pour les dents, elles les ont fort belles, selon la coûtume de tous les pais chauds; j'entens parmi les pauvres gens; car les femmes, & les filles de qualité, même les Bourgeoises un peu coquettes les ont toutes gâtées à cause de leur fard: on diroit qu'elles ne sçavent pas que c'est un bijou qui se doit netoyer, & je pense qu'elles s'imaginent qu'elles ne servent qu'à manger, & qu'elles ne sont faites pour estre baisées, & pour estre veües: Je ne suis pas de leur âvis, je ne suis jamais bien pris, si je ne suis pris par les dents; on ne me tient pas bien, si on ne me tient par là. Presque tous les yeux y sont noirs, brillants, amoureux, & dez là fort beaux: Les chemins y sont tous pavez, ou ils sont remplis de grosses fascines & de troncs d'arbres coupez dans les endroits perilleux; Les fontaines revestües de pierre de taille & de mousse avec propreté. Les Ponts ont des garde-fous, où il est besoin qu'il y en ait; enfin tout y fait son devoir, & cela me fait juger qu'une fille, qui est passionnément aimée, aime aussi de la même sorte. Helas! Mademoiselle, ce n'est pas comme en France. Les Lames d'épée sont toutes de même longueur, & un fourbisseur seroit puny, s'il en avoit vendu l'une plus longue que l'autre. Cette Loy devoit estre par tout; on ne devoit attaquer les gens, qu'avec armes égales. Vous me sceütes vaincre d'abord avec tant de charmes que..... Mais ne parlons plus de cela; si jamais j'en puis eschaper, je suis bien resolu de ne me plus joüir qu'à mes pareils. Le cômancement de la nuit me prit à une lieüe de saint Sebastien: Quand je vis le soleil couché je consideré de plus près les Pyrenées, les valons, les bois de haute fustaye, les fleurs, les herbes de senteur, les jasmins communs, les Genests d'Espagne double. Que tout cela m'eût semblé beau, sans la reflexion que je faisois de temps en temps sur vôtre absence!



Le Jeudy 27 May jour de la feste Dieu, comme je n'estois venu à Saint Sebastien que pour voir l'admirable Ceremonie du jour, je m'en allay droit à la Parroisse. Pour arriver jusques au pied de l'Autel il y a quarante marches, toutes couvertes de Tapis de Turquie, ou de Perse: le Tabernacle est petit, & seulement de bois doré; mais derriere il y a cent petits degrez, qui s'eslevent jusques à la voute chargez d'un million de cierges, qui comme autant d'étoiles éclairants, & frapans ce degré de bois, tout couvert de talc, & d'auripeau, & de chandeliers vermeil doré, font le plus ébloiissant & le plus magnifique ornement, que les yeux puissent voir: leurs Casfoletes sont d'un parfum au dessus des nôtres. Leur musique, leurs Orgues, leurs Luths, leurs Clavefins font certains Echos à voix perdue qui s'en vont dans les airs, & qui valent beaucoup mieux que les charivaris de nos yvrognes muniçiens; leur musique de ruelle ne vaut pourtant pas la nôtre. Sur les dix heures le Roy d'Espagne arriva: on luy avoit dressé une maniere de tente carrée, soutenüe sur quatre pilliers, le tapis de pied, le daiz, les rideaux, le fauteuil, tout cela de drap d'or: il n'a point de prie-Dieu, & on ne sçait ce que c'est en Espagne que cette machine, qui pourtant me semble fort commode. L'Infante n'y vint point, elle entend toujours la messe chez elle, aussi bien que la plus-part des grandes Dames d'Espagne, qu'on ne voit jamais hors de chez elles, sinon au bal, & à la promenade: on nous refusa même de voir disner l'Infante; les Grands d'Espagne estoient derriere le pavillon du Roy; & si tôt qu'il y fut entré seul, quoy que cela soit plus large, & plus long que deux lits, on referma les rideaux, & on ne le vit plus; au nombre de cinq prirent des fauteuils, & se couvrirent aussi bien que le Roy à diverses reprises pendant les trois quarts de la messe; C'est à dire toutes les fois que  
l'Evesque



SUR LE VOYAGE DE LA COUR, &c. 81  
L'Evesque de Pampelune qui celebrait, mettoit sa  
Mitre. Cet Evesque de Pampelune n'est de gueres  
plus gros que Monsieur de Vaune, & plus haut de  
huit doigts; il n'y a pas son pareil en toute l'Espagne;  
aussi n'est il pas de ce pais là, il est de la Franche  
Comté. Il ne se trouve presque pas un Espagnol na-  
turel, qui soit gros. Les gardes & autres seigneurs  
d'Espagne causent à la messe, comme en France: mais  
un peu moins, & plus bas. Quelques-uns avoient des  
habits en broderie, mais au dessous de nos Courti-  
sans: il est vray que quatre ou cinq avoient des  
Cordons de chapeaux de Diamants de vingt & cinq  
à trente mille escus. Pour la mine; j'en vis deux  
qui l'avoient si bonne, que toute fiere que vous  
estes, c'est tout ce que vous pourriez faire, que de  
regarder vôtre cœur devant eux. Presque tous les  
chapeaux des gens de qualité sont gris, quoyque  
presque tous leurs habits sont noirs; Leurs rotondes,  
& leurs manchettes sont de trois doigts de hauteur,  
& du prix de cinq sols: les demi-pauvres ont du  
passement, mais dont nos laquais ne voudroient  
point; leurs souliers sont pointus, & sans talons; ils  
croient être assez relevez d'eux mêmes, sans em-  
prunter leur grandeur d'un petit morceau de cuir.  
Après que la Messe fut finie, le Roy d'Espagne sortit  
du pavillon, & fut un quart d'heure sans pouvoir  
sortir de l'Eglise, ni toute la procession; la raison  
estoit qu'il falloit attendre que les danseurs, & les  
machines, qui font une partie de cette procession,  
fussent passées pardevant la porte de l'Eglise. Je pris  
ce temps pour m'en aller à un balcon de la maison,  
où j'avois couché à vingt pas de l'Eglise: en y allant  
je m'arrestay vis à vis le balcon de l'Infante, qui ne  
devoit y paroître que pour saluer son pere, & le  
Saint Sacrement, alors qu'il passeroit; cependant  
voyant une douzaine de François assés bien faits, &  
quatre ou cinq Dames de la Cour de France avec des



capelines de plumes, l'impatience la prit, elle s'y vint montrer quatre ou cinq fois. Son balcon estoit de fer peint de bleu, & de roses blanches attachées avec des rubans verts sur toute la bordure de l'apuy; sous les pieds elle avoit un tapis de velours plein cramoisy, & quatre ou cinq quareaux de drap d'or à l'entour d'elle; Elle estoit seule dans le balcon.

Quand je fus arrivé au balcon que mon hoste me gardoit, je vis passer d'abord cent hommes habillez de blanc dansants avec des épées & des sonnettes aux jambes, chaque bout d'épée dans la main gauche de son camarade; elles sont apointées exprés pour ce sujet. Après cela dansoient cinquante petits garçons avec des tambours de basque, & ceux-cy & ceux-là avec des masques de papier, de parchemin, & de tavaioles à clair-voye: En suite marchoient sept figures, de trois Roys Maures chacun sa femme derrière luy, & un Saint Cristophle; le tout de la hauteur de deux piques; de sorte que l'on voyoit des testes grosses comme un muid, qui alloient de pair avec les maisons, & il sembloit que vingt hommes n'eussent pas pu porter la moins lourde; cependant deux ou trois hommes cachez dedans les faisoient danser; cela est d'osier, & de toile peinte; mais si fort au naturel, que cela donna d'abord de la frayeur: dix ou douze petites & grosses machines suivoient, pleines de marionnettes: Entre autres je remarqué un dragon plus gros que six Baleines, sur le dos duquel sautoient des hommes, avec des postures & des contorsions étranges. Tous les porteurs de ces machines, & generalement tous les hommes d'Espagne, qui passent vingt ans, soit save-tiers, soit Cabaretiers, quoy qu'ils fassent, ne quittent jamais leurs épées, & leurs poignards qu'en se couchant. Les tapisseries y sont admirables, & à quatre étages, c'est à dire les unes sur les autres jusques aux toits: la plus-part des Seigneurs tendent  
des



SUR LE VOYAGE DE LA COUR, &c. 83  
des couvertures de mulets en broderies. Medina de las Tortés en a cent, dont la moindre piece vaut quatre mille francs : leurs Reposoirs sont si misérables, que les plus beaux n'aprochent pas du plus mediocre de Paris. Leurs peintures ne sont que de la trampe, & je n'y ay veu qu'un Saint Sebastien qui ait forme d'homme : les honnestes gens n'y ont point de plumes, ou ce sont quelques Flamans, qui ont charge chez le Roy : Je pense que la raison en est que comme ils voyent que les plumes sont legeres, ils auroient peur que cela fit tort à leur gravité. Pour revenir à l'ordre de la Procession enfin l'Evesque parut avec le Saint Sacrement; quatre Seigneurs portoient le Daiz: Le Roy suivoit avec une demarche tout à fait grave, & Majestueuse, les yeux immobiles. Il est de fort belle taille à la verité; Mais le visage maigre, n'ayant que fort peu de cheveux. L'Infante ressemble à son Pere, & à la Reine mere sa tante; elle a les yeux admirables, les levres du plus beau Corail du monde, le teint admirablement blanc, la taille mediocre, une fleur de Santé sans égale. Je demandé à un Capitaine des Gardes, avec qui je caulois à mon balcon, ce que coustoit sa charge : il me dit, rien; il adjoûta qu'ils achetoient leurs charges plus cher, que nous les nôtres; par ce qu'au lieu de les payer avec de l'argent, ils les payent par leur sang, & par leurs services. Et qu'on ne voyoit point chez eux des Ducs & Pairs de guerres civiles, & des Maréchaux de France de Cabinet.

Le Vendredy 21 May, je me fourray dans la chambre du Roy à la fin de son disner, & parlant au même Espagnol, qui me dit que le Roy d'Espagne trouvoit étrange que le Roy de France rendit si souvent visite à Monsieur le Cardinal, & qu'il eut tant de complaisance & de soins pour luy, même dans les plus petites choses: Aussi je vous jure je suis à la Cour tous les jours pour aprendre à son école le



§4 LETTRE DE L'ABBE' DE M.

moyen de vous plaire; je n'ay qu'à bien retenir, pour en venir à bout; Car les bonnes graces d'une fille de dix-sept ans ne sont pas plus difficiles à acquérir, que celles d'un homme de soixante. Sur les quatre heures après midy Monsieur de Saucourt Maître de la garderobe apporta une lettre de la part du Roy de France à l'Infante, & luy fit force compliments pour la Reine de France Mere du Roy. Quand nous fumes retournez à Saint Jean de Luz, ce qui fut à onze heures du soir; on nous dit que sur les neuf heures à la veüe de la Cour trois fort bons nageurs s'estans fiez à la marine qui s'en retournoit s'estoient noyez; Cela fit pitié aux Carrossées de Dames qui se promenoient: Mais Madame de B. . . . . (votre Maman vous dira sa devotion) les fit rire, quand sur la fin de cette funeste avanture, elle se mit à genoux, pour dire un *ex voto* à Saint Antoine de Padoüe pour le salut des trois morts, avec la même hardiesse, que si elle eût esté le mieux du monde avec Dieu.

Samedy 29 May il ne se fit rien de remarquable. Il y eut Comedie Espagnole: à l'issue je fis une chose, dont je vous demande mille pardons; je fus deux heures sans songer à vous; Otheman joüa de la viole autant de temps: mais ne vous en fâchez pas; l'Infante fut oubliée aussi bien que vous; & le Roy écouta cet Illustre aussi attentivement que moy.

Dimanche 30 May, le Roy d'Espagne quitta Saint Sebastien, & arriva à Fontarabie avec l'Infante.

Lundy 31, rien du tout.

Mardy 1 Juin, on alla à la Conferance, & là avec Dom Louïs de Haro le dernier article fut conclu, & signé. Pendant la Conferance Monsieur le Cardinal donna la Musique & la Colation aux Espagnols; c'est l'unique qu'il ait donné. Pour les Espagnols; de leur costé, & à la Conferance, & à Saint Sebastien, & à Fontarabie dans les maisons, il est vray qu'ils ont donné peu à manger à quelques Dames, & seigneurs



gneurs François, & même ce peu-là rien qui vaille. Mais pour ce qui est de boire à tous les François généralement, mêmes aux valets, ils ont fait une profusion d'eau, de liqueurs, de vin d'Espagne, de Navarre, parfumez de glace, comme si c'eust été de l'eau de la Seine. Ils n'ont point de violons, & je n'ay veu que des manieres de harpes & de guitarres, dont ils se servent, même pour danser, & pour les entractes de Comedie.

Le Mercredy 2 jour de Juin, rien.

Le Jendy 3 jour de Juin, le Mariage fut celebré par l'Evesque de Pampelune. Toutes les relations vous en diront les circonstances; peut-estre pourtant oubliera-t on celle cy; c'est que Dom Louïs de Haro, qui espousoit l'Infante pour le Roy de France avançant sa main elle avançoit aussi la sienne vers la main de Dom Louïs de Haro; Mais leurs deux mains ne se toucherent point, & tout d'un même moment sans rebaisser ni la main, ni le bras, elle mit sa main dans la main du Roy d'Espagne son Pere effectivement, & leurs mains se toucherent. Cela fait le Roy osta son chapeau à l'Infante, non plus comme à sa fille, mais comme à la Reine de France. On vit disner en suite l'Infante, ce qu'on n'avoit jamais fait encore. Ce que vous avez ouï dire, que celuy qui espouse une Reine comme Procureur au lieu d'un Roy, doit mettre, & met effectivement une cuisse dans le lit de la Reine, n'est peut-estre pas fabuleux, & peut avoir esté en usage autrefois. Mais je vous assure que Dom Louïs de Haro n'a rien fait d'aprochant en cette Ceremonie, & que ni dans Fontarabie, ni dans Saint Jean de Luz on n'a point ouï parler de cela. Ceux qui ont voulu tourner en ridicule, l'opinion que la Reine de France Mere de nôtre Roy Louïs 14 avoit fait reculer le Mariage, pour le scrupule qu'elle avoit du mois de May, ne sont pas si bien fondez qu'ils pensent: peut-estre



cela n'est il pas ; Mais cela peut estre, ce ne seroit pas la premiere fois que cela seroit arrivé. Après la mort du Marechal d'Ancre, Monsieur de Longueville à present vivant pressa le Roy Louis 13 de luy permettre d'epouser Mademoiselle de Soissons le Dimanche dernier jour d'Avril ; & comme le Roy luy dit, Vous n'estes arrivé à ma Cour que d'hier ! Il luy dit, Pardonnez l'impatience aux Amoureux, je ne veux point absolument l'espouser en May. Et je ne puis attendre trente & un jour. Le soir je revins à Saint Jean de Luz, parce que je voulois estre au bal pour vous en rendre conte. Tout le Bal se donna sur le même échafaut qui sert à la Comedie Espagnolle. Le Roy, les Seigneurs, & les Dames de la Cour entrerent un quart d'heure après par une porte de derriere le Theatre. La Reine mere, & les Dames de la Cour trop âgées pour danser entrerent par la grande porte & se mirent sur un petit échafaut de deux piedz de haut au milieu de la grande salle: Quand on pensa danser on vit que Mademoiselle manquoit; la Reine en témoigna une Impatience si grande, qu'elle valoit bien une petite colere.

Mademoiselle après avoir fait attendre une grosse demie heure arriva, & s'avanca sur le bord du Theatre parlant tant qu'elle attendoit ses deux petites sœurs, qui n'estoient pas habillées. Après ce compliment le Roy la prit, & Monsieur prit Mademoiselle de Chemeraut fille d'honneur de la Reine: En suite Monsieur d'Armagnac prit la princesse de Bades, & le Duc de Crequy la duchesse de Valentinois, & les autres Seigneurs les autres Filles de la Reine; On cōmança à danser le branle à mener; ne vous estonnez pas de ce que Monsieur Frere unique du Roy menoit la Chemeraut, qui n'est qu'une des six filles de la Reine; Elle n'estoit qu'une pierre au jeu, & ne tenoit pas de rang; parce que Monsieur devoit prendre Mademoiselle de Valois; Elle n'arriva qu'après



SUR LE VOYAGE DE LA COUR, &c. 87  
prés le branle finy. Mademoiselle porte le deuil ;  
c'est la seule avec ses deux sœurs qui ne l'ont point  
quitté ; Elle avoit vingt rangs de perles en echarpe  
sous ses tetons, à sa teste, & à ses manchettes ; cela  
fesoit un petit deuil plus propre, & plus cher, que  
vous n'en porterez de votre vie : Le Roy la prit  
pour danser ; Elle prit Monsieur : Monsieur prit  
Mademoiselle de Valois ; Elle prit Monsieur le  
Comte d'Armagnac : Il prit Mademoiselle d'Alen-  
con ; Elle prit Monsieur le Duc de Crequy : Il prit la  
princesse de Bades ; Elle prit le Marquis de Riche-  
lieu ; Il prit la Duchesse de Valentinois ; la Duchesse  
de Valentinois prit le Marquis de Crequy : Il prit  
Mademoiselle Gourdon ; Mademoiselle Gourdon  
prit Monsieur de Villequier Capitaine des Gardes :  
Monsieur de Villequier prit Mademoiselle de Che-  
meraut. Mes dames de Carignan, d'Uzez, de Noail-  
les, & de Navailles, de Fleix estoient près de la Rei-  
ne, comme prudes : Monsieur de Roquelaure tout  
de même ; Il est vray qu'il estoit sur le Theatre, &  
Monsieur de Turenne aussi. Le Comte de Soissons,  
le Duc de Rouillon, le Duc de Valentinois, quoy-  
que tres jeunes ne danserent point, ni même ne  
monterent sur le Theatre, ou pour n'aimer pas la  
danse, ou pour n'estre pas d'accord de leur rang. Il y  
avoit cinq ou six jeunes Seigneurs d'Espagne sur le  
Theatre, entre autres le filz du Duc de Medina, qui  
fut estimé plus beau que pas une fille, ni pas une  
Dame de France. Il n'a pas plus de vingt ans, assez  
richement couvert ; Mais les cheveux gras, & pen-  
dants à la petite rotonde de dix sols tout conté, &  
tout rabatu. Ce fut Madame la Duchesse de Valenti-  
nois qui ravit les yeux, & les cœurs, & qui emporta  
le prix ; Car il est vray qu'elle n'estoit pas si belle  
que Mademoiselle de Meneville ; mais elle dansoit  
mieux ; Elle dansoit moins bien que Mademoiselle  
de la Mothe d'Argencour ; mais elle estoit bien  
plus



plus belle. Les hommes qui danserent le mieux, furent Gontery, sçavoir Villequier; le Roy ne dansa pas moins bien qu'eux.

Le Vendredy, 4 Juin, le Roy de France envoya son present à l'Infante; c'estoit une Cassette de la grandeur de vôtre Triètrac, dans laquelle il y avoit pour trois cents cinquante mille livres de pierreries. Monsieur le Duc de Crequy en estoit le porteur. L'Infante n'ouvrit point la Cassette, la donna à sa Dame d'honneur, & en mit les deux clefz dans sa poche.

La Reine de France arriva à l'Isle de la Conferance, & le Roy d'Espagne avec l'Infante de l'autre costé y arriverent un peu après dans un batteau, dont la magnificence passoit tout ce qu'on a jamais veu. Le Roy d'Espagne pancha la teste vers les cheveux de la Reine mere sa sœur; ce n'estoit pas une embrassade, ce n'en estoit qu'une demie; même qu'un quart: il ne la baisa point du tout, ni ne fit rien d'aprochant de cela: Cela semble étrange entre frere & sœur apres quarante cinq ans d'absence; Mais il ne faut pas s'en estonner. Ce n'estoit point par froideur, ni par defaut d'amitié, au contraire ils avoient tous deux les larmes aux yeux de la joye de se revoir; Mais c'est que la gravité, & la coûtume d'Espagne porte cela. L'Infante se jetta aux pieds de la Reine sa tante, qui la baisa, & embrassa deux ou trois fois. Monsieur salua l'Infante de deux ou trois pas de loin, & ne la baisa point. Durant toute la Conferance, qui dura une heure & demie, pas un même des Principaux Auteurs ne s'assit ni se couvrit, non pas même le Roy d'Espagne: comme la Conferance estoit sur le point de finir, on vit arriver le Roy de France, qui estoit venu au galop luy vingtième; Il avoit osté son Ordre de peur d'estre connu du Roy d'Espagne: il demeura à la porte de la Conferance, & passant sa teste entre les épaules de Dom  
Louis



Loüis de Haro & de Monsieur le Cardinal, il regarda l'Infante un bon quart d'heure. L'Infante, qui au signe d'œil que luy fit Dom Loüis de Haro jetta la veüe sur le Roy de France, devint pâle. Comme il estoit là incognito, le Roy d'Espagne ne le salua point, & fit semblant qu'il le prenoit pour un Gentilhomme François. Les grands d'Espagne passerent de leur galerie dans la galerie de France, baisèrent de bon cœur les six filles de la Reine; Ils trouverent Meneville la plus belle, & ils trouverent bien. Après l'entreveüe je retournay coucher à Fontarabie; le soir à soleil couché nous allâmes mon amy & moy promener derriere la maison du Roy. Aux fenestres de l'apartement de l'Infante parurent cinq Damoiselles, qui fesoient & recevoient des signes de trois jeunes Gentils hommes Espagnols, qui estoient au pied de la muraille. Ils tournerent des mouchoirs, iis jetterent des baisers & des œillades avec la main, & firent des compliments, dans lesquels il entra plus de six soleils, vingt étoiles & trente Rosés. Mon Gentilhomme Catalan se moqua fort de cette façon de faire l'Amour; Pour moy je n'en puis rire de bon cœur; Car je suis en estat de faire l'Amour un an durant de bien plus loin.

Samedy 5 jour de Juin, j'allay pour voir l'Infante durant son disner; on ne voulut pas nous le permettre; l'Exempt ne nous pouvant faire cette amitié nous en fit une autre; il nous mena dans un Cabinet du Roy d'Espagne: Je me dedis alors du jugement temeraire que j'avois fait de leurs peintures; j'y vis trente beaux tableaux admirables; Entre autres un homme à l'Agonie; sa femme avoit une tristesse peinte sur le visage, qui marquoit qu'elle n'enduroit que par l'Esprit; le mourant témoignoit de la douleur en corps, & en ame. Sur les yeux, & sur le front de dix autres personnes la Melancholie estoit si-bien diversifiée, qu'on pouvoit distinguer une douleur

leur



leur de cousin germain d'avec une autre d'un Parent plus éloigné. Une Nourrice au pied du lit tenoit un petit enfant merveilleusement beau, qui rioit des larmes des autres; On apercevoit même une maniere de douleur dissimulée sur le visage d'une servante, qui se contraignoit derriere une porte à faire la triste, quoy qu'elle eût une secrette joye dans le cœur, de ce qu'un Notaire luy fesoit signe qu'elle estoit dans le testament. Comme je m'estonné de ce qu'il y avoit de si bons peintres en Espagne, il me dit que tout cela estoit de deux Italiens, le Carrache, & Paul Veroneze. A deux heures nous pensions monter à cheval pour revenir à Saint Jean de Luz: on nous dit que Dom de Haro n'avoit pas encore achevé de dîner; nous voulumes voir cela: veritablement si les Reposoirs de la ville de Saint Sebastien nous avoient paru des Buffets de village, son Buffet au contraire nous parut un Reposoir de ville capitale; Il y avoit, sans hyperbole, vingt & quatre bassins vermeil doré, & autant de sôucoupes que de couverts, c'est à dire dixhuit chacun, la saliere à la mode d'Espagne.

Le Dimanche 6 Juin fut l'entreveüe des deux Roys: Le Roy d'Espagne arriva une demie heure devant le Roy de France; Le Roy de France salua le Roy d'Espagne, & l'Infante; Mais il ne la baisa point, ce qui sembla étrange, veu qu'elle estoit déjà sa femme. Les Roys après le compliment se mirent à genoux pour signer la Paix, & pour la jurer; Ils avoient chacun leur livre d'Evangile, leur table, & leur escrtoire, & ne purent même s'acorder d'un même Crucifix, ils firent chacun le sien, qu'il tenoit en main, le tout si égal, qu'il ne pouvoit se distinguer que par la difference des personnes. Monsieur le Cardinal fit la charge de grand Aumônier; c'est à dire tenoit le Livre des Evangiles au Roy de France, Monsieur le Cardinal Antoine n'estant pas  
en



SUR LE VOYAGE DE LA COUR, &c. 91  
en France, qui est le Grand Aumômier. La paix si-  
gnée & jurée, Monsieur le Cardinal fit signal pour  
tirer; c'estoit d'ouvrir la fenestre du Cabinet au  
bout de la salle de la Conference. Maupeoux, qui  
commandoit fit faire la decharge, & recharger trois  
fois. La decharge des Espagnols répondit de l'autre  
costé de la Riviere, & fut meilleure que la nôtre,  
quoy que leurs troupes fussent plus petites deux  
fois, & plus gredines quatre. Leurs gardes du corps,  
& leur garde Walonne sont aussi florissantes, que pas  
une compagnie des gens qui sont autour de nôtre  
Roy; Car ils sont deux cents, tous avec des habits  
& des manteaux de velours jaune; Mais le reste est  
goueuserie. Leurs gardes ordinaires sont si mal, qu'il  
semble qu'on ait defendu sur peine de la vie à tous  
les hommes de bonne mine d'y entrer: quelques  
uns ont des plumes, mais tous en devoient avoir,  
pour cacher leurs chapeaux, dont le meilleur ne  
sçauroit servir en France, que pour faire un épou-  
ventail de Cheneviere. Toute la Cavalerie Espagno-  
le est infiniment meilleure que la nôtre; J'entens  
pour les chevaux; Car pour les Cavaliers, ce ne sont  
que des goûjats, tant ils sont mal habillez. En ve-  
rité en Espagne aussi bien qu'en France, la paix pour  
quelques-uns est un plus grand fleau que la guerre.  
Deux ou trois chevaux Espagnols ont esté vendus à  
des François quatre mille livres piece. Le Duc de  
Veragua nous fit entrer dans une maison sur le bord  
de la Riviere, & nous fit voir sa sommellerie, sous  
ombre que nous devions avoir soif; Il y eut en son  
fait plus de vanité, que de charité; & il avoit plus  
d'envië de nous montrer sa richesse, que nous n'en  
avions de boire: de ses quatre ou cinq sortes de boi-  
sons, la moindre eût donné quinze & bisque à  
l'Ambrosie, & son argenterie passoit celle de Dom  
Loüis de Haro.

Le Lundy 7 Juin toute la Cour alla querir l'In-  
fante



92 LETTRE DE L'ABBÉ DE M.  
fante à la Conferance ; le Roy d'Espagne s'y rendit  
avec elle : Après deux heures de conversation il fa-  
lut se dire à Dieu ; l'Infante se jetta trois fois aux  
pieds de son pere avec des larmes , & des soupirs ,  
qui semblerent estre prests à luy oster la vie ; son pere  
ne pleura point, mais en recompense il avoit pleuré  
dans l'Eglise de Fontarabie , quand le Mariage se fit,  
& l'Infante point.

Pour ce qui est du jour que le Roy d'Espagne sor-  
tit de Madrid avec l'Infante, on dit que le Roy d'E-  
spagne, les peuples, pauvres & riches pleuroient dans  
les chemins avec tant d'emportement , qu'un Fran-  
çois quoy qu'il vint en France avec l'Infante, se mit  
à pleurer comme les autres. Le Roy de France s'ex-  
cusant au Roy d'Espagne de la peine que ce Mariage  
luy avoit donné, en le faisant venir de Madrid; le Roy  
d'Espagne répondit , Je serois venu à pied s'il ût esté  
nécessaire. Monsieur le Cardinal donna aux Espa-  
gnols quantité de bagatelles magnifiques. Le mot de  
magnifiques, comme vous sçavez, il y a longtemps,  
corrige celuy de bagatelles; Je m'en raporte à Balzac  
entre autres. Il dit au Comte de Monteca , vôtre  
épée d'argent est bien cizelée ; Mais je veux vous en  
donner une plus belle. Le Comte de Monteca s'a-  
procha de la fenestre sans rien répondre, & jetta son  
épée dans la riviere: un garde Espagnol courant pour  
la pescher, un garde François luy tendit le pied, & le  
fit tomber, & se jetta devant luy dans la Riviere , &  
peut; On trouva cela fort galant au Comte de Mon-  
teca; & ma foy quoy qu'en quelque chose ils soient  
au desloûs de nous, il y en a d'autres dans lesquelles  
ils nous passent. Je vous l'ay déjà dit, & vous le re-  
pete. Par exemple, le Duc de Medina de las Torres a  
douze ou quinze Carosses, qui le suivent, & qui ne  
servent qu'à mener quatre vingt ou cent Valetz de  
livrée ; Il a aimé une femme, qu'il a quittée depuis  
peu ; Il luy envoya ce billet doux.

J'estime



J'estime tant mon cœur, que j'avoüe que je ne scaurois vous payer de sa perte : Pour vous en consoler voila un contract de vente que je vous fay de ma Terre, de Sarranxa ; Elle vous rendra dix mille livres de rente. Elle renvoya son billet, & son contract coupez en deux, & réponse.

J'estime vôtre cœur encor plus que vous ne l'estimez ; Car non seulement j'avoüe que l'on ne me scauroit payer de sa perte ; Mais je vous feray voir tout le reste de ma vie qu'on ne m'en scauroit consoler.

On croit que cette generosité le fera revenir, car à l'âge de vingt & cinq ans il aima une courtisane. Il eut quelques soupçons après en avoir joiüy deux ans, qu'elle üt de l'Amour pour un Gentilhomme de Madrid ; Il luy dit un matin, vous scavez la maison, où je vous ay prise dans cette ville ; c'estoit un mauvais lieu, vous pouvez vous y en retourner dans une heure ; Je vous envoie de quoy vous y conduire ; Il luy envoya 800 pistoles, Elle dit au Gentilhomme du Duc de Medina, qui les luy aporta, Dites au Duc de Medina que j'ay aimé son merite, & non pas son argent ; que je ferois conscience de luy causer de la dépense, puisque je ne luy donneray jamais du plaisir ; Il ne coûte que sept escus par le coche, quoy qu'il y ait 80 lieües ; je les prens, & luy r'envoye le reste ; Voila les clefs de mes deux Cabinets, il y trouvera toutes les pierreries, & les coliers qu'il m'a donnez, & tous mes habits, hors celuy que je porte ; Je le luy aurois laissé aussi bien que les autres, si ce n'est qu'il n'est pas bien seant à une femme qui a esté aimée d'un si grand Seigneur de sortir de chez luy toute nue. Quand le Duc üt entendu sa réponse, il luy fit apporter vingt mille livres, s'en alla dans sa chambre, luy promit de ne soupçonner jamais sa fidelité, & a depuis esté amoureux d'elle six ans de suite, & puis l'a richement mariée l'année du Jubilé.



La Cour de France auroit de la peine a fournir un Amant aussi honneste homme, & le Marais une courtisane aussi genereuse; & si l'on en vouloit trouver, je crois qu'il seroit bon de les chercher au Palais dans la boutique d'Augustin Courbé, ou d'Antoine de Sommaville. Le premier souper qu'il donna à la premiere femme qu'il a aimée fut servy par des plats de verre. Les tasses, les soucoupes, les salieres, & les assiettes estoient de cristail de Venize; à chaque service on jettoit tout cela par les fenestres. Il y entre en cela plus d'extravagance, que de galanterie, j'en demeure d'accord; Mais la jeunesse & l'Amour sont deux belles excuses: Pleût à Dieu estre en estat de m'en servir à si bonnes enseignes, & à aussi bon titre que vous, je ferois bien plus des miennes que vous ne faites des vôtres. Ordinairement pourtant la plus part des Espagnols sont riches & vilains; J'en ay veu quatre ou cinq s'arracher les cheveux dix fois en une heure, sans rompre une seule Carte; parce qu'il coûte de l'argent pour en avoir d'autres, & que les cheveux reviennent, sans qu'il en coûte rien; Et vous remarquerez que parmy le menu peuple, ce n'est pas celuy qui gagne, c'est celuy qui jette les dez & les Cartes, qui les paye; tout cela n'est pas trop à propos, & sert peu au récit du Mariage; n'a ni suite, ni grace; mais pourveu que je vous divertisse peu m'importe. L'isle de la Conferance s'apelle l'Isle des faisans, la Riviere qui l'environne Bidossoa; Mais je voy bien que c'est une Isle, & une riviere, qui cette année ont fait fortune: elles vont prendre sans doûte le Titre d'Isle, & Riviere de la Paix, ou quelqu'autre plus auguste, l'Isle de l'union, la Riviere des Roys. Il me semble que je voy une Nanon, ou une Cato, à qui il est arrivé une heureuse aventure, & qui se fait apeler Madame gros comme le bras. Un peu devant que la Conferance finit, je m'en revins au galop à Saint

Jean



Jean de Luz, afin de prendre une place que Monsieur de Château-double me fesoit garder chez Monsieur de Lionne pour voir l'entrée ; la Gazette vous en dira la magnificence ; presque tous les chevaux avoient des plumes, & des Aigrettes ; les hommes, les chapeaux, les couvertures, les housses, les habits estoient si couverts de broderie, de plumes, & de galands, de harnois dorez, que cela sentoit le grand Cyrus à pleine bouche. Le Carosse de la Reine parut après cela ; dedans il y avoit elle, le Roy, la Reine Mere, Monsieur, Mademoiselle, Mademoiselle de Valois, Mademoiselle d'Alençon, & une autre que je ne pus voir, quoy qu'il fit aussi clair qu'en plain jour. Le Carosse estoit brodé de broderie relevée, quoy que la broderie ne s'eleve plus gueres en France ; depuis quinze jours elle ne fait que se rabaisser ; les loquins en portent dessus l'Imperiale dedans & dehors, aux manteletz, aux rideaux, aux portieres, je dis dessus & desloûs ; on n'en scauroit voir l'étoffe : avec tout cela il ne coûte que 75000 livres. Monsieur le Cardinal, quand on luy dit, qu'il y avoit parmy les gens de la Cour pour deux Millions de broderie, dît spirituellement, ce n'est qu'un million pour les Courtisans, & un million pour les Marchands ; voulant dire, que tout cela avoit esté emprunté par des gens, dont la moitié se trouveroient insolubles : En effet beaucoup de Gentilshommes mal logez se plaignoient d'estre incommodez à Saint Jean de Luz, qui le seront bien davantage quand ils seront de retour à Paris.

Le Mardy 8 jour de Juin le Roy, la Reine, la Reine Mere, Monsieur, & Mademoiselle allerent à la messe à l'Eglise des Recoletz. Le soir Monsieur le Cardinal receut nouvelles que le Roy d'Angleterre s'estoit embarqué à Flessingues : A une autre petite fille, qui ne seroit pas vous, il luy faudroit dire que c'est un port de Holande ; qu'on avoit pris un traître  
qui



qui alloit mettre le feu aux poudres par une méche & une traînée, pour perdre le Roy d'Angleterre, & qui tenoit un esquif tout prest pour se sauver. Dans la lettre, où est cette nouvelle, il y a un Ruban gris-de-lin avec ces chiffres, C. 2. R. D. W. cela veut dire Charles second Roy des cœurs: Je ne sçay pas trop bien faire un cœur, vous le voyés; mais je sçay bien le donner. Pleust à Dieu que je sceusse aussi bien le prendre! Il faut dans Londres le Ruban à son chapeau, comme il falloit avoir de la paille durant la seconde guerre de Paris, autrement on seroit assassiné.

Le Mercredy 9 jour de Juin, on fit le Mariage du Roy & de la Reine en propre personne; Il y avoit des balustres dressez en forme de Pilliers de bois, & des planches jointes ensemble au lieu de pavé depuis le logis de la Reine Mere, où l'Infante avoit couché les deux Nuits passées, jusques à la porte de la paroisse Saint Jean de Luz: toute la Cour alla à pied; Le Prince de Conty marchoit le premier apuyé sur deux personnes; un peu après luy marchoit Monsieur le Cardinal; après cela le Roy; après luy la Reine menée par Monsieur à droit; il estoit couvert; à gauche par son chevalier d'honneur Monsieur le Duc de Bournonville; Elle avoit une jupe de velours violet toute couverte de petites fleurs de Lis d'or, un Manteau Royal de même velours, & de même couleur, tout couvert aussi de petites fleurs de Lis d'or, les parements de peaux blanches avec des hermines noires: Ce manteau Royal traînoit, sans hyperbole, de dix aunes de long. Mademoiselle de Valois en suportoit l'un des coins, Mademoiselle d'Alençon l'autre, & le milieu, qui comme je vous ay dit estoit de dix aunes plus long, estoit porté par Madame la Princesse de Carignan; Toutes ces trois Princeses avoient un voile sur la teste qui traînoit environ quatre âunes; Il estoit de crépon noir;

trois



trois Gentilshommes leur portoient la queue. La Reine Mere suivoit, son voile trainant estoit porté par Madame la Comtesse de Flers; Mademoiselle suivoit, & c'estoit Monsieur de Manchiny qui luy portoit son voile trainant. Madame la Princesse Palatine vouloit avoir son voile trainant, & se preparoit à le mettre sur sa teste, la Reine mere l'autorisant; Mais Monsieur le Cardinal, Monsieur le Prince de Conty, la Princesse de Bades, la Duchesse d'Uzez, comme premiere Duchesse de France, s'y oposerent, voulants l'avoir au cas qu'elle l'eût; comme cet honneur n'est deu qu'aux Princeses du sang, il fut dit qu'elles ne l'auroient point.

Estans arrivez dans l'Eglise, la Reine, & le Roy de France n'eurent qu'un même échafaut, & mêmes qu'un même Carreau, qui estoit fort grand; La Reine Mere en eut un à elle seule. Le reste de la Ceremonie sera dans la gazette. J'ay oublié de vous dire que la Reine avoit & garda durant toute la marche & la Ceremonie, une Couronne d'or sur sa teste; Madame de Navaille sa Dame d'attour la luy soustenoit par derriere, de peur que la pesanteur ne luy fit mal. Personne n'alla à l'offrande, que le Roy, & la Reine, & le Roy n'avoit qu'un habit de drap d'or tout couvert de dentelle noire. Le Roy ne voulut ni Comedie, ni bal, & se coucha à dix heures dans le lit de la Reine, qui s'estoit couchée un peu auparavant dans une chambre, qui estoit joignant à celle du Roy; Il a commandé à Froulles de le loger toujours en même logis avec la Reine, quelque petit que le logis puisse estre. Voila tout le Mariage.

Le Jeudy 10 jour de Juin le Roy alla à la messe avec la Reine, la Reine mere, & toute la Cour aux Recoletz; Mais le Roy dîna seul dans la maison, & la Reine seule dans une autre chambre. Ce seroit à vous une espece d'ingratitude, & de lâcheté, si

E

vous



98 LETTRE DE L'ABBE' DE M. &c.  
vous laissiez copier la moindre page de ces sottises  
là : Tout ce que j'ay escrit n'est qu'à dessein de vous  
plaire ; Mais souvent on n'est que ridicule en beau-  
coup d'endroits, on l'on essaye d'estre agreable ;  
songez que tout le monde n'auroit pas la même  
bonté que vous ; Il vous sera facile de m'excuser.  
Car on fait aisément crédit d'Esprit à un homme,  
de qui on tient le Cœur. Si Monsieur le President  
le veut lire, tres volontiers ; Mais soyez presente,  
autrement point. A Dieu, Mademoiselle, peu de  
gens feroient pour vous ce que je viens de faire, &  
si vous en perdez la memoire, je ne sçay quel Juge-  
ment on fera de vous. La Cour part Lundy prochain  
pour Paris.



R E-



# R E L A T I O N

*Du Voyage du Roy à Nantes du 2 Septem-  
bre 1661.*

**P** Ar un soleil ardent, & beaucoup de  
poussiere,  
Pressé de beaux Seigneurs, & devant,  
& derriere,  
Le plus brave des Roys, comme le  
plus charmant,

Quitta Fontainebleau picquant tres vertement.  
Deux Princes de son sang, dont le merite extrême  
Fait autant que leur rang qu'on les craint, & les  
aime.

Villequier, Armagnac, de Turene, & Beaufort  
Marchoient confusément, mais sans aucun dis-  
cord.

Belle-fons, Saint-Aignan, Saucour, & la Feuillade  
Paroissoient des premiers à cette Cavalcade;  
Gévres, Fronlay, Grâmont, le jeune Villeroy,  
Boüillon, Sery, Guitry, se tenoient pres du Roy:  
Vivone d'autre part, Vervins, & Chamarande,  
Piquoient, comme celuy qui court une prebende;  
Et Bloüin tout devant, & le sieur de Nouveau,  
Avec pareille ardeur faisoient troter Moreau.  
A peine estoit on hors de la Cour en Ovale,  
Que le vieux Brusquignan laissa tomber sa male;  
Mais le duc de Beaufort, qui vit par l'accident  
La Toilette Royale en peril evident,  
L'ostant du foible dos de la méchante Rosse,  
La plaça de grand cœur dans le fonds d'un Ca-  
rosse.

Fort peu de temps après une boucle rompit,  
Dont le pauvre Cocher reçut un grand dépit;



100      R E L A T I O N   D U   V O Y A G E

Mais Saucour tout ravy d'estre apelé, mon Prince,  
S'employant plus luy seul que toute une Pro-  
vince,

De si bonne maniere à l'œuvre se jetta,  
Qu'en un moment de temps le tout il r'ajusta :

On voyoit cependant les chemins de la plaine  
Richement tapisséz de haute lice humaine ;

Tout ce peuple à genoux en assez bon arroy  
Jusqu'à s'égofigler criant Vive le Roy.

Mais tout le Magistrat par le vouloir du Maître  
R'engainoit la harangue, & fesoit bien peut-estre :

Longues tables par tout étoient sur les treteaux ;

La nape les couvrant se couvroit de gateaux ;

Où quelqu'un d'une voix qui fort au cœur me  
touche,

Crioit montrant du vin, Sire, rincez la bouche :

Enfin dans Orleans commençant nos travaux,

On quita le Carosse, & l'on prit des Chevaux ;

Arrivant à Clery on aluma maint Cierge ;

Et le Roy dans l'Eglise alla prier la Vierge ;

Puis soudain remontant, chacun fit haut la main,

Et mieux qu'auparavant on se mât en chemin.

Or comme d'ordinaire à force d'aler viste,

Et d'avancer toûjours, on arrive à son giste,

On aprocha Saint Dié, d'où sortoit maint archer

Vrayement bien plus dur que fer, ni que rocher ;

Par le Prevost de Blois leur troupe estoit menée ;

Et paroïssoit fort leste, & bien embastonnée ;

En fidelles brebis ils suivoient leur pasteur,

Et rien ne leur manquoit, jusqu'à l'executeur,

J'entens l'executeur de la haute Justice

Qui fort adroitement exerce son office :

Pour moy je suis d'accord, qu'il fit bien son devoir,

Et le croiray toûjours plutôt que de le voir.

Saucour tout le premier fit lors voir en sa chute

Qu'un homme de la Cour, comme un autre cul-  
bute ;

Son



Son chapeau sur sa teste estant même croté:  
 Il fut de Chamarande en ce point imité.  
 Un peu plus loin que Blois, de la Cavallerie  
 Je devins tout à coup homme d'Infanterie:  
 Mais sans m'en estonner, d'un pas assez dispos  
 Je me vis dans Amboise, & ce fut à propos;  
 Là je ne sçus pourtant trouver nulle monture,  
 Le Commis me laissant errer à l'avanture;  
 Et lors que de chercher enfin je me lassay,  
 Devant luy me tournant, ces mots je prononçay:  
 Juste au corps de velours, face demesurée,  
 Mais que vous a donc fait ma casaque cirée?  
 Eh! quoy! me prenez vous pour quelque Bando-  
 lier?

Ferez vous un Pieton d'un pauvre Cavalier?  
 Répondez moy, Seigneur de la triste figure;  
 De dire quatre mots Saint-Aignan vous conjure;  
 Et quand vous parlerez, raisonnable animal,  
 Si vous dites fort bien, moy je diray fort mal.  
 Un ris hors de propos suivy d'une bronchade,  
 Et ce faux pas suivy de mainte autre incartade,  
 Fut toute sa Reponse, & pendant cet Estrif  
 Il avoit jetté l'œil sur un cheval rétif;  
 N'en parlons plus, Monsieur, dit-il lors: Cette noise  
 S'en va nous attirer tous les Manants d'Amboise;  
 Montez moy ce cheval, je puis vous assurer  
 Que je ne suis qu'un Sot, s'il va vous demeurer.  
 Helas! qu'il me dit vray l'inusité visage!  
 Ce fut de l'effectif, & non pas d'un presage;  
 Et le cheval & luy s'accordants sur ce point,  
 Il ne demeura pas, car il ne partit point;  
 Mais levant le derriere, & baissant fort la teste,  
 Il me falut encor descendre cette beste:  
 Cependant tout le Monde estant fort loin devant,  
 Emporté de douleur, je mis flamberge au vent;  
 Mais luy tenant la sienne à son fourreau colée,  
 A ma botte aussi tôt presenta l'accollée;



Et devenu plus doux, qu'il n'estoit arrogant,  
 M'aida même à monter sur un cheval fringant ;  
 Avec lequel courant, comme le vent de Bize,  
 Je gagné Marmonstier, où la nape estoit mise :  
 Là des Moines polis, dodus, & pleins d'attraits,  
 Presentoient de bon vin, de belle eau, du vin frais ;  
 Et montrants à chacun visage delectable,  
 Jusqu'à la renverser couvrirent une table.  
 Nous partîmes bien tôt, & par de longs détours  
 Sans quitter le galop, ni s'arrester à Tours.  
 On prenoit dans Maillé par advis salutaire  
 Pendant le chaud du jour, un repos necessaire :  
 Quand auprès d'un grand Prince estant sur le costé  
 Bellefons nous frapa d'une ventosité,  
 Qui pour nôtre malheur deffoûs ces vertes treilles  
 Nous surprit l'Odorat, & même les Oreilles :  
 Ce fut en ces beaux lieux, que Villequier resta,  
 Et que contre la Poste âprement il pesta ;  
 Et dans ce même temps je me vis fort en peine  
 Qu'il fût arrivé mal à Monsieur de Turenne ;  
 Mais un passant m'aprit qu'il s'estoit mis sur l'eau  
 Ayant à ses costez un bon gros jouvenceau,  
 Avec un autre blond, qui paroïssoit malade ;  
 Je dis lors, ma foy, c'est Vivone, & la Feuillade.  
 A mille pas de là je trouvay Villeroy  
 Tombé soûs un cheval, qu'il presentoit au Roy ;  
 Et cet heureux refus d'un offre plein de zele  
 Fît que sa Majesté demeura sur sa selle :  
 Après cette Avanture on fit fort peu de pas,  
 Que le Roy vît paroître un fort galand repas,  
 Que fit Valentiné suivy d'une grand troupe :  
 Là d'une belle main le Roy receut la Coupe.  
 Beaufort, Saucourt, Grâmont, comme amis fort  
     courtois,  
 En faisoient les honneurs, & brilloient fort tous  
     trois,  
 Puis on gagna Saumur contre nôtre esperance

A force



A force de piquer en toute diligence ;  
 Le Roy fit près de Sorges un repas excellent ,  
 Que Morant de Touraine & d'Angers Intendant  
 Avoit fait preparer sous la fraîche ramée,  
 Capable de nourrir quatre jours une Armée,  
 Puis on passa le Loir, où le peuple accourut,  
 Auquel le Roy sur l'onde un demi-Dieu parut,  
 Et le fleuve montra par des visibles marques  
 Son Orgueil de porter le plus grand des Monarques;  
 Tant qu'il le vit paroître, il souleva ses flots,  
 Et ne le voyant plus, il se tint en repos.  
 Mais, Dieux, que ne fait point un peuple bien fi-  
 delle

Lors que sans raisonner il laisse agir son zele !  
 Par ces bons Angevins d'affection troublez  
 Nous fûmes tout de bon quasi tous accablez ;  
 Mais coups de pied , de poing , & de fouët nous  
 sauverent ,

Aux dépens des museaux sur qui les coups porte-  
 rent :

Un plaisant batelier qui connoissoit le Roy  
 Moins que toute la France , & beaucoup moins que  
 moy,

Le croyant, comme luy, capable d'epouvente,  
 Lors que dans les batteaux il faisoit sa descente,  
 Et voyant que l'orage à toute heure augmentoit  
 Et que toujours la vague à son bateau montoit :  
 Sire, ne craignez point, dit il en voix tremblante.  
 Le Roy le regardant de façon méprisante ;  
 Je ne crains point aussi, c'est tout ce qu'il luy dit ;  
 Puis se mît à sourire : & moy j'eus grand depit  
 De ce que le vilain disoit à ce Monarque,  
 Plus brave que Cesar, qu'il portoit en sa barque.  
 Le Roy fut sur le bord tenté de dégainer ;  
 Mais il craignoit de voir sur ce peuple donner ;  
 Car si dans cette foule, il eût tiré l'Epée,  
 A plus d'un importun la trame estoit coupée,



Et je ne sçay pas bien, comme on pût se sauver,  
 Et dedans le Carosse à bon point arriver.  
 Si faut-il bien pourtant dire icy quelque chose  
 D'un Courier depuis Blois, j'entends de Monsieur  
 Roze;

Soûs un balandras vert vertement il trotoit  
 Pource que le Cheval à regret le portoit;  
 Dequoy mal satisfait il prit son allumelle  
 Et grand coup en ferut la vieille haridelle;  
 On tient pour assureé que ce fut du trenchant;  
 Que pour fraper de pointe il n'est assez mechant;  
 D'autres que la colere à la Fortune jointe  
 Fit son estramaçon degenerer en pointe:  
 Qu'importe l'un ou l'autre? enfin cela n'est rien;  
 Le cheval guerira, si l'on le pense bien.  
 Dans un bois assez grand, qui Serrant environne,  
 Maison digne de Maître, aussi belle que bonne,  
 Et dans un chemin creux, laid sans comparaison,  
 Un cocher grand, & blond, & de bonne Maison  
 Nous mit presque à-bas, avec un cri terrible,  
 Que Monsieur d'Armagnac fit en ce cas nuisible.  
 Si l'on versa, Ma foy je n'en dis rien icy;  
 Les uns diront que non, d'autres diront que si:  
 Mais quand ma complaisance au premier voudroit  
 croire,

Mes bras, & mes genoux me diroient le contraire.  
 Le Roy dans l'accident d'un assureé maintien  
 Nous parut intrepide, & nous le montra bien;  
 Car quand au mauvais pas Beaufort voulut atten-  
 dre,

Il ne voulut jamais arrester, ni descendre;  
 Ce qui pour dire vray me parut ennuyeux,  
 Et ne le faisant pas, il n'en ût fait que mieux.  
 Mon Dieu! que c'est un temps, qui tout le Monde  
 ennuye,  
 Quand il fait un grand vent avec beaucoup de  
 pluye:

Aussi



Aussi ce ne fut pas sans des maux infinis,  
Que l'on put aborder la ville d'Ancenis.  
Il estoit presque nuît, & dans ces sombres voiles  
Ce fâcheux temps ostoit la clarté des estoiles,  
Lors qu'estant loin derriere, & bien loin d'avancer  
Sur un méchant cheval, qui me vouloit laisser,  
Car le Roy vigoureux, ennuyé des Carosses  
S'estoit déjà remis à la mercy des Rosses ;  
Et songeant à la nuît, qui déjà s'avançoit,  
Et de coucher dehors bien fort me menaçoit,  
Je vis à mes costés un homme à longue canne,  
A des grands pistolets, & just'au corps de panne ;  
Auquel, sans marchander je dis, Marche à deux pas ;  
Treve de pistolet, morbleu ne tire pas,  
Car si brutallement vous lâchiez l'escopete  
Et vous allez manquer, vôtre fortune est faite ;  
Car je vous fichera, je vous le dis tout net,  
Le bout de mon Espée au deffaut du Bricchet.  
Sur quoy le bon Seigneur ayant pris l'épouvente  
Arresta son cheval, & fit une descente ;  
Et moy dans l'avanture aucun temps ne perdant  
Sur ce même Cheval je fis un ascendant ;  
Et pour joindre le Roy je piquay de furie  
Longtemps avant qu'il fût en son hostellerie.  
Le soupé fut fort gay, l'on s'y divertit fort,  
Puis on s'alla coucher, sans faire un grand effort.  
Sur la Minuit Fabry, quoy qu'il fût tout malade  
Vers la Chambre du Roy fit une barricade,  
Et fit faute de mieux d'un grand banc deux fagots,  
Et ce bon parapet l'ayant mis en repos,  
Comme le mal pressant au remede convie,  
Il alla se froter de fort bonne eau de vie,  
Et commençoit déjà, lors qu'un assez grand bruit  
Le fit sans marchander jeter hors de son lit,  
Et nud, comme il estoit lors qu'il vint sur la Terre,  
Couvert d'un baudrié & de son Cimeterre,  
Ayant ouvert la porte, au point qu'il en sortoit



106 RELATION DU VOYAGE, &c.  
La servante d'ailleurs par le degré montoit ;  
De ce rare accident on pourroit faire un tome ;  
La pauvre fille alors disant voir un phantome  
Avec un cry fort haut, que tout le Monde oüit,  
Mourut, ou tout au moins elle s'évanoüit.  
On courut à du vin; Fabry fit sa retraite,  
Puis chacun au matin deslogea, sans trompette,  
Aprés qu'un bon Curé pensant faire sa Cour  
Eut dit messe à demy, tant il me parut court :  
Le Ciel tout de nouveau remoüilla nos casques,  
Et la Terre à l'envy nous couvrit de ses plaques.  
Maint Carosse formoit à Mauve un petit Cours,  
Pour des Couriers moüillez un merveilleux secours;  
En ce plaisant état, quittant nos Rossinantes  
Sans paroître bien las nous entrâmes dans Nantes,  
Où des grands & petits on vit avec plaisir  
De l'aspect d'un grand Roy contenter leur desir.  
Tout y parut content, plusieurs disertes langues  
S'y firent admirer par leurs doctes harangues.  
L'illustre Marechal nous y reçut des mieux,  
Tout y charma l'oreille, & satisfit les yeux.  
Le Roy vit des Rampars tirer dans la prairie  
Deux cents pieces au moins de belle Artillerie ;  
Et puis en divers lieux chacun se partagea :  
Mais magnifiquement au château l'on mangea.  
Et comme d'obëir je fais toute ma gloire,  
Si tôt que j'eus soupé j'escrivis cette histoire  
Par l'ordre de mon Roy, qui le voulut ainsi.  
La Crainte du succez me mit en grand soucy.  
Je termine pourtant, & sans craindre mes peines  
L'ouvrage destiné pour nos deux grandes Reines  
De tant de bons succez rendant graces à Dieu,  
Et la Relation se conclud en ce lieu.

R E-



## R E P O N S E

à Monsieur le Comte de Saint Aignan, au  
nom des Dames de Fontaine-bleau.



Vôtre Relation est agreable à lire,  
Comte, & nous avons si quelque dé-  
pit d'en rire ;  
Car c'est un procedé, qui n'est ni  
beau, ni doux,  
Que l'on soit si plaisant, quand on  
est loin de nous.

D'où vient la belle humeur, où vous témoignez  
vivre ?

En donnez vous l'exemple, ou vous le voit-on  
suivre ?

Est ce à present la mode, & vous autres absents

Estes vous donc ainsi gays & divertissants ?

Vous seriez en ce cas de fort étranges hommes !

Helas ! si vous sçaviez en quel estat nous sommes,

Et dans quels desespoirs vôtre depart à mis

Les Amours condamnez, & les Amours permis :

Ceux-cy, vous le sçavez de vôtre chere femme,

Font gloire d'étaler tout ce qu'ils ont dans l'ame,

Mettent tout en parade, en ostentation,

Et tirent vanité de leur affliction.

Les autres plus couverts, d'Intentions & d'œuvres,

Sans plainte & sans murmure avalent des Cou-  
leuvres,

Sont tristes, languissants, abatus, estonnez ;

En un mot tels que sont des Amours condamnez.

Vos incommoditez font nôtre inquietude ;

Nos corps sont fatiguez de vôtre lassitude ;

Nous sentons tous vos maux, vos soins, vos embar-  
ras,

Et d'autres volontiers, que vous ne sentez pas ;



108 R E P O N S E A ' M. L E C O M T E, & c.

Nôtre langueur en est une fidelle preuve ;  
Par tout où vous souffrez , là nôtre cœur se treuve ;  
Mais il n'a nulle part, & n'en veut point avoir  
A ce que vous goûtez de plaisir, sans nous voir.  
Faites de temps en temps souvenir vôtre Maître,  
Que n'estant pas es lieux où son cœur aime d'estre ,  
Le divertissement n'est honneste, ni beau,  
En quelqu'endroit qu'il soit, loin de Fontaine-  
bleau ;

Qu'il s'ennüye , ou du moins qu'il ne s'y plaise  
gueres ;

Rien n'est plus important au bien de ses affaires ;  
Il nous doit ménager par des soins obligeants ;  
Les Roys ont quelquefois besoin des autres gents :  
Aussi mettant à part son sceptre & sa couronne,  
Nous avons grand desir de revoir sa personne,  
Et faisons bonne mine, autant que nous pouvons.  
Pour cacher les besoins qu'aussi nous en avons.  
Si nous pouvons icy parler sans nous contrain-  
dre ,

Je ne sçay qui de nous est davantage à plaindre ;  
Car le malheureux temps que vous employez tous  
A vous entretenir vos mazetes & vous,  
Nous le passons en pleurs, c'est là nôtre partage ;  
Et l'absence nous est, comme à vous le Voyage ;  
Entre nous le tourment est à peu près égal ;  
Vous estes mal montez, & nous mal à cheval ;  
Dans la Melancholie, où nos Esprits se plongent,  
Le soleil se retire, & si les jours s'allongent.  
Et ce nous est un long & penible chemin  
Que du matin au soir, & du soir au matin.  
Quel crevecœur pour nous d'estre sans serenade,  
Et qu'on ne puisse plus voir à la promenade,  
Où brilloit nôtre aimable, & jeune Souverain,  
Que Messieurs du Conseil qui craignent le serain !  
Cependant qu'à l'ennüy nous nous donnons en  
proye ,

Les



AU NOM DES DAMES DE FONT. 109  
Les Reynes avec Dieu s'en donnent au Cœur Joye,  
Et poullants vers le Ciel mille devots soupirs  
Deposent leurs Chagrins ou font tous leurs plai-  
firs.

La Reyne d'Angleterre a receu leurs carettes,  
Et quand nous avons veu ces trois grandes Prin-  
cesses,

Hé ! que de Majestez, avons nous dit tout haut,  
Sans que nous en ayons autant qu'il nous en faut.  
Vous sçavez le destin de cette aimable fille,

Qu'on ne sçauroit plus voir qu'au travers d'une  
grille ;

La Cour en la perdant perd un riche ornement,  
Et tout cela s'est fait, nous ne sçavons comment ;  
D'une Religieuse elle a peu l'encolure ;

Tel est l'ordre d'enhaut, c'est comme il faut con-  
clurre ;

Et que le mouvenient, qui la pousse à cela,  
S'il ne vient pas du Ciel, vient de fort près de là.

Voila ce qu'a voulu repondre à vôtre lettre  
Un troupeau desolé, que le chagrin penetre.

Tandis que vous serez en autre lieu que nous,  
Dieu nous veuille garder de rire comme vous.



## SUR LA QUESTION

s'il faut dire

Il n'y a que vous qui sçachiés cela,

Ou

Il n'y a que vous qui sçait cela.



MONSIEUR,

Jamais la querelle des Guelphes & des Gibelins ne fut plus violente ny plus opiniastre que la vostre, & j'ay appris avec beaucoup de douleur que vous étiez sur le poinct d'aller aux Enfers chercher des Juges pour determiner vos differens. Mais quels Juges pensés-vous trouver en ce pays là, que Radamante, & Minos, qui se defendront sur ce que vous n'estes pas encore de leur ressort, & qu'ils n'ont jurisdiction que sur les Morts? & je pense que vous n'estes pas de ce Nombre; outre que ces Messieurs sont d'un siecle où l'on ne parloit pas assés purement François.

Ils en ont bien veu de Polis,  
De bien-disans, & de Jolis,  
Et dont on admiroit la beauté du Langage;  
Mais dés qu'ils sont ensevelis,  
Et qu'ils sont arrivés sur le sombre rivage,  
Ils perdent, & voix, & courage,  
Ils oubliënt dans ce Passage  
La langue que l'on parle au royaume des Lis.

Quel



Quel moyen donc que ces Juges vous puissent mettre hors de cour & de procès, puisqu'à Paris la Grand chambre ne l'a pu faire? L'arrest que l'on donna a esté plustost une matiere de chicane qu'une decision nette & claire sur vôtre different: c'est ainsi que l'on fait pour entretenir les Procés & se faire une source d'or & d'argent qui ne tarisse point. Il est vray que vostre affaire est d'une consequence merveilleuse, & qu'il faut bien pleinement instruire les Juges avant que d'en voir la fin: car si le grand *Sçachiés* estoit condamné, je pense que tout le Monde arracheroit les yeux à *sçait*, & l'on verroit toute la Science qui est leur sœur, dans le plus grand desordre du Monde: ces deux Heros qui conservent l'Empire des Lettres, ne doivent point estre brouillés ensemble, & s'ils viennent à se tuer, leur sœur en mourra de douleur, & de desespoir.

Après la Mort de la Science

La triste & tremblante Ignorance

Se viendra mettre sur les rangs;

Ceux de la Maison de Sorbonne,

Dont le sçavoir par tout resonne,

Vont tous devenir Ignorans.

Que faire parmy ces allarmes,

Dont nous devons craindre l'effect?

Je croy qu'il faut prendre les Armes

Pour conserver *sçachiés* & *sçait*.

Mais plustost laissons les mourir tous deux, puisque nous avons de la race, & qu'ils ont un cadet qui vaut incomparablement mieux qu'eux, qui s'introduit dans les Ruelles, qui a esté receu dans l'Academie, & qui a l'humeur la plus douce du Monde & la plus accommodante; c'est l'incomparable *sçache*, qui gagne le Cœur par les Oreilles, qui a une civilité tout à fait reguliere, & qui plaist aux sçavans, & à la Cour. *Sçachiés* a l'humeur trop rude pour estre agreable, & le ton de sa voix choque si  
fort



fort les Oreilles delicattes que personne ne le veut escouter, & il faudroit le condamner à un silence eternal; il marche trop gravement en France, & il a le corps si lourd & si espais, qu'il occupe les lieux où il passe, & fait un aussi grand Embarras que la rencontre de cinq ou six Carosses. Pour *sçait*, c'est un petit Mutin & un Insolent, qui choque toutes les regles du Devoir: tout l'avantage qu'il a sur l'autre, c'est l'agilité du Corps; quoy qu'il ayt la taille petite, il ne laisse pas d'estre dispos: s'il se conservoit dans son assiette ordinaire il plairoit infailliblement; mais il devient insupportable dès qu'il veut usurper le droit des autres, & qu'il entreprend sans raison de destruire *sçache*, & de se mettre en sa place.

Quelquefois il s'accorde avecque tout le Monde  
(Car, tout le Monde *sçait*, est Elegant, & doux)  
Mais comme il est Mutin, & qu'en bile il abonde,

Ce meschant *sçait* aussi tost gronde,  
Et se met contre *sçache* aisément en courroux.

Mais il a beau s'emporter, il n'aura jamais le dessus, & bien qu'il ayt l'humeur Gasconne, on empeschera bien ses desordres, & on arrestera son insolence: attaquer *sçache* dans Paris, c'est l'attaquer dans son Fort, & dans un lieu où il est assuré de la Victoire. Qu'il persecute tant qu'il voudra *sçachiés*, personne ne s'en mettra en peine, & ne s'entremettra à mon advis de les accorder, & on les laissera egorger l'un & l'autre sans pitié; on ne fait point estat de *sçait* dans la posture où il veut paroistre, & *sçachiés* ne plaist pas à tout le Monde. Le premier est si malheureux qu'il n'a l'approbation de personne: & l'autre a du moins cette consolation qu'il est quelque fois supportable.

Que voulés vous donc faire, Monsieur? Disputer  
eternellement, crier à pleine teste *sçachiés*? Vous avés  
le.



le plus malheureux echo du Monde qui ne repond  
jamais que *sçait*; dites *sçache*, & vous entendrés tous  
les Echos d'alentour qui repondront *sçache*, *sçache*.  
Abandonnés l'un & l'autre ces deux infortunés à la  
Justice de l'usage, ou à la rigueur de la Grammaire;  
ou bien si vous voulés entendre vostre Arrest d'une  
belle bouche, remettés vous en à l'oracle de cette  
Dame qui a fait naistre la dispute.

Ainsi vous ne faillirés pas,  
Car selon le sieur Vaugelas  
Il faut consulter le beau sexe,  
Ce sexe qui se faiét aymer.  
(Mais comment faire pour rimer  
Sans le prompt secours de convexe ?)  
La Belle donc prononcera  
Une Favorable sentence  
Pour *sçait* frere de la science,  
Et le pauvre *sçachiés* n'aura  
Que la plus malheureuse chance.  
Peut-estre qu'il en grondera,  
Ou bien qu'il en appellera  
A quelque oracle de la France:  
Mais la Belle l'exilera  
Dedans le Monomotapa ;  
Car elle ayme *sçait*, & je pense  
Qu'incessamment elle dira,  
*Il n'est que vous qui sçait cela.*

Vous scavés qu'elle le dit plus de trente fois dans  
un apres-midy, & que vos oreilles en furent  
choquées, quoique pour le reste elle charme juste-  
ment & vos yeux & vos oreilles, si bien que si  
vous la consultés, vous estes assure de perdre vostre  
cause, car elle se sert de *sçait* en toute rencontre, &  
ne tire point de service de *sçachiés*: Si ce n'est peut-  
estre que scachant que vous protegés *sçachiés*, elle ne  
desherite *sçait* pour l'Amour de vous, ne le déclare  
illegitime, & engendré par une troisieme personne ;  
elle



elle le peut faire assurement puisqu'elle a droit de mort & de vie sur tout le Genre humain, & si elle se declare contre luy, tous les Arrests de la Grand Chambre ne scauroient le legitimer.

Après ce coup je craindrois fort pour *sçachiés*; car il est desja soupçonné d'estre bastard, & l'incomparable *sçache* en donne des preuves convaincantes.

*Sçache* dit que *Sçachiés* & *sçait*  
Sont deux freres illegitimes,  
Qu'ils ont esté faits par des crimes,  
Et que pas un d'eux ne luy plaist:  
Qu'il les fault renvoyer aux Halles:  
Pour former intrigue & caballes  
De Harangere à Crocheteur:  
Ils sont au bon sens si rebelles,  
Qu'ils ne trouveront point de juste Protecteur  
A la Cour, ny dans les Ruëllles.

Si cela est ainsi, & que *sçache* prouve bien ce qu'il dit, je ne vous conseillerois pas, Monsieur, de vous opiniastrer à defendre ce fils du costé gauche: car, si la Cour & les Ruëllles vous condamnent, vous ne scauriés en appeller ny vous ny vostre adverse partie, à moins que vous ne vouliés estre érigés, vous en Marquis de *Sçachiés*, & l'autre en Comte de *Sçait*, & qu'on ne vous joüe enfin comme le Marquis de Mascarille, & le Vicomte de Jodelet.

Por-



Portrait  
DE CLORIS.

MADemoiselle,

Vous alliés estre obeïe à ma mode, & j'allois commencer vostre portrait ; mais l'idée que j'en avois m'a représenté tant de belles choses, que desesperant de les pouvoir exprimer,

Ma Main a jetté le Pinceau ;  
Et surmonté par mon Ouvrage  
J'ay perdu le Courage  
De pouvoir rien faire de Beau.

En vain j'ay r'appellé cent fois en ma Memoire  
Les traits de l'esprit & du corps,  
Je n'ay fait veoir par ces efforts  
Que ma honte & que vostre Gloire.

Permettés moy donc de vous faire icy le portrait d'une personne que vous souhaités de connoistre, & dont on vous a parlé assés souvent, je reüssiray peut-estre mieux à vous la représenter, que je ne ferois à vous dépeindre vous même. Et puisque ma main est trop foible pour toucher des qualités aussi belles que les vostres, essayons à représenter une personne moins parfaite que vous.

Laissons là le pinceau, reprenons le Crayon ;  
Le Soleil esbloüit par sa grande lumiere ;  
Il faut abbaïsser la Paupiere,

Et tracer seulement son ombre ou son Rayon.

La jeune Cloris est si parfaite que toutes les Graces se sont assemblées pour la former : sa taille n'est ny grande ny petite ; son action est libre & agissante ; sa desmarche n'a rien de precipité, mais elle n'a rien de lent, & se ressent plustost de l'impression de cet Agreable feu qui l'anime : ses pieds sont admirable-



ablement bien tournés & font mouvoir son corps avec une liberté & une grace qu'on ne sçauroit exprimer ; Elle a un grand embon-point qui luy sied bien & qui ne l'incommode pas.

Mais son Accüeil est si charmant,

Si gai, si doux, si plein de grace,

Qu'il se fait dans le Cœur une sensible trace,

Et le gagne dans un Moment :

Son Abord est riant, elle a l'air agreable,

Aise, commode, & caressant.

Si bien que tout d'un coup, l'on voit & l'on ressent

Tout ce qu'elle a de plus Aymable.

C'est la belle perspective qui se presente aux yeux, mais ce n'est pas une illusion qui trompe : elle a en elle la source de toutes ces belles choses ; car à la considerer de prés, c'est une admirable brune qui a les yeux beaux, le nez assés grand, le visage rond, la bouche petite, & les levres toujourns fraiches, & vermeilles.

Le tour de son visage est juste,

Le front serain, la gorge Auguste

Par deux globes formés de lis.

Et si l'on obtenoit d'un Amour moins severe

De nous laisser veoir ce mystere,

Vos yeux en seroient ebloüis.

Ses cheveux sont châains, & luy donnent un agrément tout particulier lorsqu'ils sont ratachés, & qu'elle ne laisse pas flotter les boucles qui leur sont naturelles, parce que les yeux découvrent pour lors sans embarras toute la proportion de son visage dont la figure est admirablement bien faiète. Il faut croire que le reste du corps respond à cette belle montre, & que ce qui est caché n'a pas moins de charmes que ce que l'on veoid.

Car ma Muse ne voudroit pas

Parler de ses secrets Appas,

Qui



Qui font des curieux le supplice & la gesne :

Son vol est moins audacieux,

Et sa discretion qui la pousse & la meine

L'arreste à ces Beautés qui paroissent aux yeux.

Mais sans mentir je n'estimerois pas son corps s'il n'estoit animé de son esprit, quoiqu'elle se defende toujours d'en avoir, c'est pour lors ce me semble qu'elle en a davantage, & que cette lumiere qu'elle veut cacher paroît avec plus d'eclat & de force; il est plein de feu, & enjoué, tourné aux belles choses, dont elle a un goust délicat, & juge finement des beaux endroits: elle ayme avec passion tous les ouvrages d'esprit, & a une curiosité avide pour toutes ses productions. Quoique pour l'ordinaire elle ait l'esprit fort present, elle luy donne quelquefois permission d'aller où ses pensées l'appellent, mais il n'y est pas longtems, & ne se fait pas attendre avec impatience.

Il revient promptement de son petit Voyage,

Et retrace sur le Visage

Un je ne sçay quel Nouveau Jour,

Qui nous annonce son retour.

Elle n'est pas Opiniatre, mais elle ne peut souffrir qu'on la contredise, ny qu'on choque ses sentimens: elle n'a pas l'humeur inquiète, mais si ses ordres ne sont executées sur le moment, elle en est en peine, & son repos n'est point tranquile qu'apres l'execution: tout cela part d'une belle cause, & tous ces effets naissent de la vivacité de son esprit.

Elle a bien l'humeur complaisante,

Elle louë agreablement:

Mais si la personne est absente,

Elle en raille modestement.

Comme elle a du penchant à la douce satyre,

Elle cherche sujet de rire,

Quand bien ce seroit du Martyre

D'un pauvre & Malheureux amant.

Ce



Ce n'est pas qu'elle soit insensible à l'amitié, & si je ne me trompe, elle a l'ame belle, genereuse, & reconnoissante. Elle s'attache fortement aux interets d'une amie ; mais son amitié est delicate sans estre fragile, cela veut dire qu'apres que ce lien est rompu, elle ne le scauroit plus renouer, ny s'y fier comme auparavant. Comme elle a l'esprit net, elle cherche avec scrupule la propreté en toutes choses, & ne peut souffrir le desordre, non pas mesme dans ses cheveux. Elle devoreroit les livres, & passeroit les nuits & les jours à la lecture, particulièrement des Romans, si elle ne moderoit cette inclination. Enfin elle a les sentimens haults & relevés, & un jugement tout à fait éclairé qui guide & conduit son esprit.

Mais, ô Dieux, que je suis surpris !  
 Je croyois avoir fait le portrait de Cloris,  
 Et je voy bien que c'est le vostre,  
 Que ce sont là, Diane, & vos traits & vos ris,  
 Et non pas les graces d'une autre ;  
 Que j'ay peint le soleil, & non pas son rayon,  
 Par les traits du pinceau, non par ceux du crayon.  
 Je n'ay pû suivre d'autre idée,  
 Que celle qui s'offroit à moy ;  
 Mon ame en estant possedée,  
 Ma main en a receu la loy :  
 Et je suis devenu semblable  
 A ce peintre admirable,  
 Qui representant les beautés  
 Des mortelles divinités,  
 Jamais il ne peignoit de Femme,  
 Qu'il ne luy donnaist tous les traits,  
 La grace, l'air, & les attrait,  
 De celle que l'Amour avoit peint dans son ame.



## P I E C E S G A L A N T E S

Et en prose, &amp; en vers.

*Traduit de l'Italien.*

**L**A jeune Cloris apres mille combats  
 A la fin vaincue & blessée,  
 Par son heureux Amant se voyoit embrassée,  
 De foiblesse & d'amour tombée entre ses bras,  
 Le regard languissant, la paupiere tremblante,  
 Elle parla d'un air, & d'une voix d'amante :  
 Que me donneras tu, mon Aymable Vainqueur,  
 Pour digne prix de mon honneur,  
 Que je viens d'immoler à ta brulante Envie ?  
 Et mon honneur, & ma Vie,  
 Repond le Berger en mourant  
 Par un excès d'amour, de plaisir, & de flamme.  
 Ha ! mon cœur, je voudrois, dit-elle en soupi-  
 rant,  
 Te donner encore mon Ame.

## E L E G I E.

**T**Ristesse, Ennuy, Chagrin, Langueur, Melan-  
 cholie,  
 Troublerez-vous toujours le repos de ma vie ?  
 A toute heure, en tous lieux, sentiray-je vos  
 coups,  
 Et ne pourray-je pas estre un moment sans vous ?  
 Je viens dans ces desers chercher la solitude ;  
 Où seule, loin du bruit, & de la multitude,  
 Je puisse en liberté dire mes sentiments.  
 Desers soyez temoins des peines que je sens ;  
 L'esprit tout agité de mortelles allarmes  
 Je viens icy cacher mes soupirs, & mes Larmes ;  
 Comme



Comme aux seuls confidants de toute ma douleur,  
 Je viens vous découvrir les secrets de mon cœur;  
 Le chagrin me devore, & mon ame abatüe,  
 Sans force, & sans secours cede au mal qui la tuë;  
 Je souffre, sans sçavoir ce qui me fait souffrir:  
 Je cherche, mais en vain, le moyen de guerir:  
 Helas! tout m'est fatal, tout fait mon infortune;  
 Tout ce qui me plaisoit, aujourdhuy m'importune;  
 Mon esprit accablé soûs de rudes combats  
 Considere sa peine, & ne la comprend pas:  
 De mes yeux languissants un eloquent silence  
 En depit de moy même explique ma souffrance;  
 Je n'ay point de repos, ni la nuit, ni le jour.  
 Helas! d'où vient mon mal? n'est-ce pas de l'A-  
 mour?

Je ne puis voir Tirsis, que je ne sois emeüe,  
 Je rougis de paroître interdite à sa veüe:  
 En sa mine, en son air, en chacun de ses traits  
 Je trouve des apas inconnus, & secrets;  
 Le feu de ses regards par qui son feu s'explique,  
 Etincelle de joye, & me la communique;  
 Quand je ne le vois plus, ô Dieux! quel change-  
 ment!

Il étoit mon plaisir, il devient mon tourment.  
 Dans le trouble fâcheux que l'absence me cause,  
 Ma raison incertaine à soy même s'opose.  
 L'objet que j'ay laissé ne me sçauroit laisser;  
 Tous les autres objets ne le peuvent chasser.  
 Incessamment Tirsis occupe ma pensée;  
 Sans le voir je le vois, & mon ame blessée  
 Se trace nuit & jour ce phantôme charmant;  
 Quoy que loin de mes yeux, il m'est toujours pre-  
 sent;

Un transport tout de feu éclate en son visage;  
 Sa Majesté me plaît, & sa douceur m'engage;  
 Et ce je ne sçay quoy qu'on ne peut exprimer  
 M'a plus de mille fois conseillé de l'aimer;

Je



Je fuy cette belle ombre, & je veux m'en deffendre,  
Mais par tout je la vois, par tout je crois l'enten-  
dre:

Trop aimable Tiris, pourquoy mal à propos  
Estaler tant d'apas, & troubler mon repos ?  
Veux tu vaincre mon cœur autrefois invincible ?  
Veux tu rendre mon cœur à tes larmes sensible ?  
Mais que dis je ? peut-estre en es tu possesseur ?  
Peut-estre, est-il vaincu, peut-estre est-il vain-  
queur ?

Helas ! je n'en sçay rien, j'ignore ma deffaitte :  
Peut-estre en ce moment ta victoire est parfaite ?  
Vous vous estes, mon cœur, revolté contre moy,  
Et vous m'abandonnez, pour suivre une autre  
Loy ?

Ma flâme ne m'est pas tout à fait inconnüe ;  
Rigoureuse fierté, qu'estes vous devenüe ?  
Que deviens je moy même, & quel est le pouvoir  
Qui me force à sortir des Regles du devoir ?  
Quoy ? ceder à l'Amour ? quoy ? manquer de cou-  
rage ?

Quitter ma liberté pour un rude esclavage ?  
Souffrir qu'un fier Tyran, sans avoir combatu,  
Triomphe malgré moy de toute ma vertu ?  
Non, je me veux deffendre, & soutenir ma gloire,  
Des mains de mon vainqueur arracher la victoire :  
La raison & l'honneur me l'ordonnent ainsi,  
Tout le veut, je le dois, & je le veux aussi.  
Mais que dis je, ô grands Dieux ! je parle en insen-  
sée !

Foibles raisonnements, sortez de ma pensée ;  
Ma flâme vous dement, & mon cœur aujourdhuy  
Se soumet à l'amour, & ne connoît que luy.  
Helas ! qu'il est changé, je le cherche en luy mé-  
me ;

Mon cœur n'est plus mon cœur, il suit l'objet qu'il  
aime ;



Il ne vit que pour luy, il consent à ses vœux;  
 Il soupire, il languit, il brûle de ses feux;  
 J'en rougis de depot, ma vertu s'en offense.  
 Quoy ! toute ma raison se trouve sans puissance !  
 Quoy ! ma noble fierté s'est soumise à son tour !  
 Il falloit, ou mourir, ou surmonter l'Amour ;  
 Il falloit constamment combattre pour ma gloire ;  
 Rempporter sur moy même une illustre victoire ;  
 E'touffer cette ardeur, dont mon cœur est épris,  
 Et, pour tout dire enfin, résister à Tirsis ;  
 Résister à Tirsis ! Mais le crois-je possible ?  
 Puis-je vivre toujours à ses vœux insensible ?  
 Ha ! cela ne se peut, il n'y faut plus penser ;  
 L'Amour qu'il a pour moy ne sçauroit m'offenser :  
 Il aime avec respect, & je puis sans foiblesse,  
 Escouter ses soupirs, répondre à sa tendresse ;  
 Je sçay que sa vertu peut engager mon cœur ;  
 Il sçait l'art de fléchir ma severe rigueur ;  
 Il ménage avec soin ce moment favorable,  
 Qui le peut faire aimer autant qu'il est aimable.  
 Que ses charmes sont grands ! que son transport est  
 doux,  
 Quand il dit, je vous aime, & je n'aime que vous !  
 A ces mots il soupire, & ses yeux pleins de flâme,  
 Brillent du feu secret qui brûle dans son ame :  
 Ils sont passionnez, ils ont de la douceur ;  
 Leurs regards, où l'on voit la joye, & la lan-  
 gueur,  
 Me disent, sans parler, qu'il craint, & qu'il e-  
 s pere :  
 D'un visage trop fier, & d'un air trop severe,  
 Je voulois éviter ce charmant entretien,  
 Et feignois d'ignorer ce que je sçavois bien.  
 Ne parlez plus, Tirsis, de peine, & de martyre ;  
 Esperez, je vous aime, enfin je l'ose dire ;  
 Je reçois votre cœur, je reçois vos soupirs ;  
 Unissons nôtre flâme, unissons nos desirs ;

Con-



Contentons nôtre ardeur, laissons parler l'envie;  
 Joüissons des plaisirs les plus doux de la vie,  
 Et pour me rendre heureuse, & pour vous rendre  
 heureux,

Aimons nous, aimons nous, & cherissons nos feux;  
 Tu es vainqueur, Amour, je cede à ta puissance,  
 Assez & trop longtemps je t'ay fait resistance;  
 Par ta force invincible, & tes attraits puissants,  
 Tu maîtrise aujourd'huy ma raison, & mes sens.  
 Je flechis sous les loix de ton aimable empire;  
 Puis qu'aimer est enfin tout ce que je desire.  
 Viens Triompher, Amour, de mon cœur, & de moy;  
 Esprit, honneur, vertu, tout se soumet à toy.

STANCES IRREGULIERES.

R U P T U R E.

ENfin je suis en liberté;  
 J'ay brisé l'amoureuse chaîne,  
 Où je languissois arresté.  
 Les charmes d'Uranie, & toute sa beauté,  
 Ne font plus à mes yeux qu'une chimere vaine;  
 Sa douceur ni sa cruauté  
 Ne font plus desormais mon plaisir ni ma peine:  
 Elle n'est plus ma souveraine:  
 Et dedans mon cœur revolté  
 Je ne reconnoi plus ni de Roi, ni de Reine,  
 Que moy seul, & ma volonté.  
 L'Amour n'eut jamais de suplice  
 Pour ceux qui vivent sous ses lois,  
 Qu'il ne m'ait durant quelques mois  
 Fait endurer à son service.  
 La longue absence, & les Rivaux,  
 La froide jalousie, & ses secrets boureaux,  
 M'ont donné tous les jours mille tourmens nou-  
 veaux;



Et depuis qu'on se plaint dans l'amoureux empire ;  
 Qu'on y pleure, & qu'on y soupire,  
 Jamais au fort de son martire  
 Amant ne souffrit tant de maux.

Cependant le plaisir d'aimer, & d'estre aimé,  
 M'avoit si puissamment charmé,  
 Que souvent l'ardeur infinie,  
 Dont je brûlois pour Uranie,  
 Me faisoit demander aux Dieux  
 D'expirer un jour à ses yeux,  
 Après l'avoir longtemps servie.  
 Dans cette sorte de trépas,  
 Je m'imaginois tant d'apas,  
 Que mon ame en estoit ravie ;  
 Et si j'eusse obtenu de perdre ainsi la vie,  
 J'eusse estimé mon sort si glorieux,  
 Que je n'eusse pas crû devoir porter envie  
 A celuy des Rois, ni des Dieux.

Mais je suis revenu de cette extrayagance,  
 Et ce n'est plus dans la souffrance,  
 Dans la soumission, & dans l'obeissance,  
 Que je mets désormais ma gloire, & mon bonheur.  
 Quand l'Amour estoit mon vainqueur,  
 Quand il regnoit dedans mon cœur,  
 Avec toute sa violence,  
 Et qu'il y conservoit cette même puissance,  
 Qu'il eut en sa naissance,  
 Alors j'avois ces sentimens,  
 Et je me piquois de constance,  
 Comme les heros des Romans.

Aujourd'huy j'ay plus de sagesse ;  
 Je connoy quelle est la foiblesse  
 D'un homme dans l'engagement ;  
 Qui pleure, & soupire sans cesse ;

Qui



Qui pour une Philis souffre eternellement  
 Quelque nouveau tourment ;  
 Qui tantôt craint son changement,  
 Et qu'un plus agreable amant  
 N'aille surprendre sa tendresse ;  
 Tantôt pour un éloignement,  
 De cinq ou six jours seulement,  
 S'afflige aussi cruellement ,  
 Que s'il devoit certainement,  
 Ne revoir jamais sa maîtresse ;  
 Et qui, soit que le jour ou finisse, ou paroisse,  
 N'a jamais de repos, ni de soulagement.

J'ay languï plusieurs mois dans un estat semblable ;  
 On dit que du Ciel rigoureux  
 C'est un arrest irrevocable,  
 Que l'on soit une fois fortement amoureux ;  
 Et que ni le sot, ni le sage,  
 Dans la Cour, ni dans le village,  
 Ne scauroient éviter ce destin malheureux :  
 Mais j'ay fait mon apprentissage,  
 Et si jamais mon cœur s'engage  
 A tenter un second naufrage,  
 Puisse-t-il pour le port, au milieu de l'orage,  
 Ne former tous les jours que d'inutiles vœus !  
 Puisse-t il soupirer longtemps pour le rivage,  
 Et ne l'obtenir point que l'âge,  
 Ne m'ait fait blanchir les cheveux !

Si celle à qui j'ay fait serment  
 De l'aimer eternellement,  
 Veut bien après cela me croire,  
 Qu'elle change pareillement :  
 C'est l'avis le plus salutaire,  
 Que puisse charitablement  
 Luy donner défunt son amant :  
 Sinon, qu'elle se plaigne ou d'elle seulement,



Ou du destin contraire,  
 Et que jamais elle n'espere,  
 Qu'après estre sorti d'une méchante afaire,  
 Je m'y rengage sotement.

Ce n'est pas que d'un sot caprice;  
 E'coutant l'aveugle fureur,  
 Je vueille la bânr tout à fait de mon cœur,  
 Ou que j'aye assez d'injustice  
 Pour vouloir que l'autel où j'ay fait sacrifice,  
 Me soit deormais en horreur:  
 Au contraire toute ma vie,  
 Je veux que le nom d'Uranie,  
 Me soit un nom doux & charmant;  
 Je veux malgré son changement,  
 Garder toujours pour elle une estime infinie:  
 Mais pour elle, ni pour Silvie,  
 Pour Philis, ni pour Idalie,  
 Ni pour tant de beautés, à qui l'on fait la Cour,  
 Il ne me prendra plus envie,  
 De passer jusques à l'amour.

## L E S A P A T E.

Son Altesse Royale voulant témoigner, à quel point il est reconnoissant des obligations infinies qu'il a à Madame Royale, luy donna la veille de Saint Nicolas un riche & magnifique Sapate qu'elle trouva dans son Cabinet apres souper.

C'estoit une haute & grande Machine couverte d'un riche voile en forme de manteau Royal, d'où eile détacha ce billet.

Comme ce voile riche & beau,  
 Couvre tout le present que mon Amour vous  
 donne,

Vôtre Amour couvre aussi comme un Royal  
 manteau,

Et ma personne, & ma Couronne.

Elle



Elle trouva en suite parmi les Galans , dont tout le voile estoit garni , & qui estoient de ses couleurs, cet autre billet.

Je n'ay de couleurs que les vôtres,  
Et je n'en auray jamais d'autres.

Alors ce voile fut enlevé ; mais si subtilement qu'il sembloit qu'il eût disparu , & decouvrit une grande Couronne Royale, enrichie de perles, soutenüe par une fleur de Lys double , entée sur un Cube eslevé sur un pedestail doré , sur lequel estoient ces mots.

Elle est inébranlable ;  
Et sur la Couronne un Cartouche volant avec ces mots ;

Plus ferme que jamais.

Aux quatre costez visibles du Cube on voyoit quatre devises peintes en miniature ; la premiere estoit un Miroir recevant à plomb les rayons du soleil, & les reflechissant avec ces mots.

Et la reçoit, & la rend.

La seconde estoit un Lis, de la tige duquel en naissoient d'autres avec ces mots,

La Tige est immortelle.

La troisieme estoit un Aigle avec un Aiglou volant vers un soleil , & suivis d'autres Aiglons naisans, avec ce mot,

Et les conduira tous.

La quatrieme estoient deux flambeaux passez en sautoir, & liez d'un lien d'Amour, & le mot,

Du même feu.

Après quoy Madame Royale decouvrit sur la Fleur de Lis un billet où estoient écrits ces vers.

Chrestienne est un beau Lis, une immortelle  
fleur ;

Dont à tout l'univers les vertus font honneur,

Et que tout l'univers adore avecque Joye.

Deux Couronnes sur tout en reverent les Loix ;



Elle orne celle des François,  
Et soutient celle de Savoye.

A peine eut-elle achevé de lire ces vers, que la machine sortit de son piedestail, dans lequel on trouva une grande & riche boîte pleine d'Essence, avec ce Madrigal.

La vertu sert de base à vos perfections,  
Comme à vos grandes actions,  
Et tire aussi du Ciel comme vous son Essence ;  
Son Image est icy comme elle en vôtre cœur,  
Cachée, & fuyant l'aparance ;  
Mais on la reconnoît à sa celeste odeur.

Le Cube s'ouvrit en suite, où Madame Royale trouva quantité de pacquets, chacun avec son galant, & son billet.

*Pour des Masques.*

Nous cachons un soleil cachant vôtre visage ;  
Mais par un effet merveilleux  
A travers vôtre épais nuage,  
Au lieu d'un il en paroît deux.

*Pour d'autres Masques.*

Nous craignons venans en ces lieux,  
Qu'avec raison l'on nous outrage ;  
Puis qu'en couvrant vôtre visage,  
Nous allons en oster tout le plaisir des yeux.

*Pour des Essences du Cube.*

Le renom de vôtre Constance,  
Remplit tout l'Univers de l'un à l'autre bout ;  
Et Dieu la forma d'une Essence,  
Dont l'esprit se répand par tout.

*Pour*



*Pour une bourse vuide.*

Je vous presente cette bourse,  
 Quoyque dedans elle n'ait rien ;  
 Mais elle sçait bien sa ressource,  
 Et vous aussi la sçavez bien.

*Pour des aiguilles à coudre.*

Je vous offre ces Aiguilles,  
 Mais pour donner à vos filles.  
 Car pour mille beaux desseins,  
 Qu'avec vous je doy résoudre ;  
 J'ay bien besoin de vos mains  
 A d'autres choses qu'à coudre.

*Pour des Miroirs.*

Madame vous allez voir  
 D'abord en châce Miroir  
 Vôtre personne heroïque,  
 Qu'ils tachent de copier ;  
 Mais cette Magie Optique  
 A beau vous multiplier,  
 Vous serez toujours unique.

*Pour du Rouge d'Espagne.*

Vos traits, Madame, & vôtre teint de Lis,  
 Ne seront pas par ce rouge embellis :  
 Si je vous l'offre icy, c'est pour une autre cause,  
 C'est que souvent les soins en effacent la Rose.

*Pour des boîtes de Lacque de la Chine.*

Ces boîtes de Lacque fine,  
 Viennent du bout de la Chine ;

F 5

Vuides



Vuides en aparance, & non pas fans deffein,  
 Pour vous dire qu'il n'est plage,  
 Ni climat qui ne soit plein  
 Du bruit de vôtre Courage.

*Pour des Rubans de diverses Couleurs.*

Dans ces beaux Rubans peints comme un jardin  
 de fleurs,  
 Aprenez en voyant ces diverses Couleurs,  
 Qui viennent à la fois s'offrir à vôtre veüe,  
 Que vous pouvez toûjours, bel Astre, sans pa-  
 reil,  
 Peindre mille couleurs dessus mon ame nüe,  
 Et plus que n'en peint le soleil,  
 Quand il forme l'Iris dans le sein de la nüe;  
 Mais par un different destin,  
 Les couleurs de l'Iris s'effacent,  
 Les vens, les orages les chassent;  
 Et mon ame a toûjours gardé le gris de-lin.

*Pour des Moûches.*

Ces Moûches ne demandent pas  
 L'honneur de servir d'ombre à vos divins apas;  
 Elles ont seulement envie,  
 Présageant le Printemps au milieu de l'hyver,  
 Grande Princesse, de prouver,  
 Que l'hyver de vôtre vie  
 Ne doit jamais arriver.

*Pour d'autres Moûches.*

Si nous avons cet avantage,  
 Que de voler sur ce visage,  
 De qui l'éclat est sans pareil,  
 Et que tout l'Uniyers admire,

Ce



Ce fera lors qu'on pourra dire,  
Qu'on voit des taches au soleil.

*Pour des Cuiffinetz de senteur.*

Vôtre fils, votre chere aine,  
Nous met en votre pouvoir:  
Non pour répandre en vous aucune odeur, Ma-  
dame;  
Mais bien pour en recevoir.

*Pour des Peignes.*

Tous ces beaux peignes je vous donne,  
Et c'est bien le moins que je doy:  
Que prendre un peu de soin d'une teste si bon-  
ne,  
Et qui prend tant de soin pour moy.

*Pour des Gans de Rome, d'Espagne, &  
autres.*

Vôtre merite qu'on renomme,  
Dans tous les coins de l'Univers,  
Nous oblige à venir, & d'Espagne, & de Rome,  
Et de mille Climats divers,  
Pour servir à vos mains Royales,  
Avoir l'honneur de les baiser,  
Et les empescher de s'user  
A force d'estre liberales.

*Pour des simples Gans.*

Quoy que nous foyons simples Gans,  
Que nous allons estre arrogans,  
Et nôtre gloire sans seconde;  
Puisqu'on dit parmi les humains,



Que le plus grand bonheur du Monde,  
Est de tomber entre vos mains !

*Pour des bas de soye.*

Nous venons de l'Angleterre,  
Jusqu'en cette heureuse terre,  
Pour conserver longuement  
Deux belles Colomnes d'Albâtre,  
Qui soutiennement un bastiment,  
Dont tout le Monde est idolâtre.

*Pour des Coïffes.*

Nous l'emporterons dessus tous,  
Dans les honneurs qu'on nous apreste ;  
Puisque nous n'aurons rien au dessus de la teste ,  
Que le Ciel seulement, & vous.

*Pour d'autres Coïffes.*

Sur une autre raison nôtre gloire se fonde,  
C'est que quand nous vous couvrirons,  
Princesse, nous conserverons  
La meilleure teste du Monde.

*Pour des Epingles.*

Que nôtre sort est heureux,  
Et d'une haute importance,  
De partager l'honneur avec la Providence,  
Qui prend soin de vos cheveux !

*Pour le Cube.*

Comme un Cube demeure en une égale assiette,  
Sur quelque costé qu'on le jette :

Dans



Dans le malheur, dans le bonheur,  
 V<sup>o</sup>tre Constance incomparable,  
 Qui soutient ma Couronne ainsi que v<sup>o</sup>tre  
 Cœur ;  
 Rend l'un, & l'autre inébranlable.

Comme Madame Royale eut achevé d'ouvrir  
 tous les paquetz, & de lire tous ces billetz, toute la  
 Machine se remit au premier estat qu'elle avoit pa-  
 ru, & la Couronne s'ouvrit d'elle même, où l'on vit  
 ces mots sur un Cartouche volant.

Sans me rompre je me partage.

Et dans la Couronne estoit ce Madrigal.

Je suis comblé d'honneur, & je vous les doy  
 tous,

Aussi je vous en fais h<sup>o</sup>mage ;

Mon devoir me l'ordonne, & veut que je par-  
 tage,

Pour n'estre pas ingrat, ma Couronne avec vous ;

C'est v<sup>o</sup>tre Cœur qui l'a sauvée,

Et vos soins qui l'ont conservée.

Madame Royale vit en suite au milieu de la Cou-  
 ronne, trois Cœurs, qui n'en fesoient qu'un seul ;  
 Elle trouva vers la pointe du Cœur ce billet.

J'ay mis mon Cœur dans ma Couronne,

Avec elle je vous le donne.

Et au dessus ce Madrigal.

Trois Cœurs n'en feront qu'un, Madame,

Et ces trois cœurs n'auront qu'une ame,

Cette ame qu'une volonté,

Et ce fera toujours la v<sup>o</sup>tre ;

Dans ce tout si bien concerté,

Sont nos deux cœurs, mettez y l'autre.

Enfin Madame Royale ayant trouvé le secret  
 d'ouvrir le Cœur elle tira le Sapate, qui estoit un  
 beau fermoir de gros Diamans à table avec ce Ma-  
 drigal.



Ce fermoir amoureux dont chaque diamant,  
 Est un brillant portrait, un solide argument  
 De vôtre fermeté suprême,  
 Vous dira de la part de qui vient vous l'offrir,  
 Que vous seule avez droit d'ouvrir  
 Et de fermer mon Cœur de même.  
 Il y avoit aussi deux gros Diamans envelopez dans  
 un billet, où estoient ces vers.  
 Et l'un, & l'autre Diamant,  
 Qu'Amour assemble heureusement,  
 Ne font qu'une seule devise;  
 Car c'est la vôtre que j'ay prise.  
 Et dans le Cœur triple il y avoit ces trois mots;  
 Dans le premier, c'est le vôtre; Dans le second,  
 c'est le mien; & dans le troisième, c'est celui qui  
 vous plaira.  
 Plus de fermeté que d'éclat.

*Sonnet de Monsieur le Duc de Savoye.*

C E que tu dis chacun le sçait;  
 Amour, Françoisse est adorable,  
 Et tout ce que j'ay veu d'admirable,  
 N'en est qu'un crayon imparfait.  
 Elle n'a pas un petit trait,  
 Que l'on ne juge inimitable;  
 Le Ciel n'a rien fait de semblable;  
 Mais je n'en ay que le Portrait.  
 Loin d'elle mon impatience,  
 Danscette longue & dure absence,  
 Me fait souffrir mille douleurs.  
 Amour, allez dire à ma belle,  
 Que je languis, & que je meurs;  
 Mais ne revenez pas sans elle.

Ré-



*Réponse au Sonnet de Monsieur le Duc  
de Savoye.*

**J**E te suis obligée, Amour, de ton message ;  
 Le plaisir que j'en ay balance mon bonheur ;  
 Tout ce que mon Amant a dit en ma faveur,  
 Il l'a dit à son avantage.  
 Tu sçais jusqu'à quel point nôtre hymen nous en-  
 gage ;  
 En me comblant de gloire il se comble d'honneur ;  
 Et quand il se plaignoit si haut de sa douleur,  
 Que ne luy disois-tu que mon Cœur la partage ?  
 Retourne sur tes pas, & va-t'en l'avertir,  
 Qu'à toute heure j'attens le moment de partir ;  
 Porte luy ces bonnes nouvelles.  
 Je ne puis aller avec toy ;  
 Mais tu m'obligeras de luy prester tes aïles,  
 Pour venir au devant de moy.

LE SONGE.

*à Climéne.*

**D**ANS le temps qui divise la nuit d'avec le jour,  
 & auquel les foibles rayons de l'Aurore cōman-  
 çans à percer les voiles épais des tenebres, laissent  
 à peine discerner à l'œil si cet intervalle est du jour  
 ou de la nuit, j'ay fait un songe que je veux vous  
 raconter, puisqu'il vous concerne entierement, &  
 qu'il doit estre veritable, puisqu'il a esté fait dans le  
 temps auquel ils se font ordinairement, & où l'e-  
 sprit agit avec plus de liberté.

Je me suis donc imaginé d'estre transporté dans le  
 lieu le plus agreable qui se soit jamais offert à ma  
 veüe ; c'estoit une prairie tapissée d'autant de fleurs  
 que la terre en ait jamais produit, & qui ne satisfi-  
 fesoient



fesoient pas seulement la veüe par l'agreable varieté de leurs couleurs; Mais qui ravissoient encor l'Odorat par l'odeur la plus exquisite dont il puisse être touché.

Cette Prairie estoit bordée de deux larges Canaux remplis d'une eau vive & pure, dont la surface representant aux yeux toutes les couleurs différentes des fleurs, formoit un objet tres agreable: Ils étoient accompagnez de deux allées d'Arbres fort élevez, & dont les branches portoient moins de feüilles que d'oïseaux, qui dans la varieté & la delicatesse de leurs chans, ne laissoient rien à desirer pour la satisfaction de l'oreille.

Ces petits hôtes des bois,  
Eclatoient tous à la fois,  
Comme pour disputer du charme de leurs voix,  
Et d'une force si pareille,  
Tâchoient d'agréer à l'oreille,  
Que ce sens confus & surpris  
Ne pouvoit pas juger qui meritoit le prix.

Je n'eus pas fait quelques pas dans cette delicieuse Prairie, que je m'aperceus qu'elle estoit terminée par l'objet du Monde le plus magnifique. C'estoit un temple dont la structure marquoit l'Antiquité, & qui n'estoit pas moins remarquable par la masse prodigieuse de son Edifice, que par le Marbre & le Jaspe qui en composoient le Corps, & l'or & l'azur dont il brilloit de tous côtez. Ce que j'en voyois me parut si beau, que je ne me pus empêcher de souhaitter d'en voir davantage, & je m'avançay tout le long d'une allée pour satisfaire ma curiosité; Mais à peine avois-je fait les premieres démarches, que je fus arrêté par un objet encor plus beau que tout ce que je viens de vous représenter.

L'Eclat des plus vives couleurs,  
L'Email de tant de belles fleurs,  
Le Printemps éternel de ces vertes Prairies;  
Tout le brillant de l'or, celuy des Pierrieres;

La



La douceur des Parfums, le Concert des Oiseaux;  
 Toute la pureté des eaux;  
 Toute la fraîcheur de l'Ombrage;  
 Enfin tous les objets que l'on voit en ces lieux,  
 Ne sont qu'une imparfaite Image  
 De ce qui s'offrit à mes yeux.

Je croy qu'après cela vous ne devez pas douter que ce ne fut vous que je rencontré dans ce lieu; encor que vous ne vous imaginiez peut-estre pas d'y estre. En effet, belle Climene, ce fut vous que je vis dans ce moment, & qui vous présentâtes à mes yeux telle que vous estes ordinairement; c'est à dire, la personne du Monde la plus aimable. Vous étiez étendue sur le gazon, & vos mains, qui pantoient negligemment, s'avançoient jusque dedans l'eau: Vos yeux étoient fermés, & si le sommeil me déroboit l'avantage de les voir, en récompense il m'aidoit à pouvoir considérer davantage toutes vos autres merveilles, qui sembloient ordinairement estre à couvert parmi les feux que vos yeux lancent quand ils sont ouverts, & dont on a peine à supporter l'éclat.

Par une si chere veüe, toute autre curiosité fut entièrement éteinte dans mon esprit, & j'oubliai mon premier dessein, pour m'occuper tout entier à vous regarder. J'admirois la tranquillité avec laquelle vous dormiez, & je m'étonnois comme le Ciel vous donnoit tant de repos dans le moment que vous me l'ôtiez entièrement. Lors que cette Reflexion fut troublée par un accident, qui m'ôta tout le plaisir que j'avois à vous considérer: un serpent d'une prodigieuse grandeur, dont les replis avoient esté cachez sous l'herbe jusques alors, élança tout d'un coup sa teste, & avec un sifflement, qui me glaça le sang dans les veines, s'aprocha de vous pour vous empoisonner de son haleine, & vous lier des longs replis de sa queue.

Dans



Dans cette surprise étonnante,  
 Pire pour moy que le trépas :  
 Je voulus m'écrier d'une voix éclatante ;  
 Mais hélas ! je ne le pus pas.

La frayeur me ravit entièrement l'usage de la voix, & celui du mouvement, & plus immobile que vous (qui dormiez toujours avec autant d'assurance que si vous n'eussiez pas esté en danger) je fus réduit à vous considerer, sans pouvoir faire aucun pas pour vous secourir.

Déjà le serpent avoit cômancé de vous lier, & il ne restoit plus que deux ou trois tours à faire, lors que j'entendis ouvrir les portes de ce temple dont je vous ay parlé, avec un bruit fort éclatant, & que j'en vis sortir un Enfant tout rayonnant de gloire, & de la même figure avec laquelle on nous dépeint l'Amour.

Le peu de distance qu'il y avoit, & le secours que luy donna la vitesse de ses aïles, fit qu'il arriva encor assez à temps avant que le serpent vous eut toute envelopée. Je voulois luy demander le secours que je ne pouvois pas vous donner : Mais à peine avois je formé cette pensée, que je le vis prendre ce serpent avec une main ; défaire les nœuds dont il vous serroit, & l'enchaîner avec une petite chaîne d'or qu'il avoit aportée : Cela fait, il vous porta son flambeau devant les yeux pour vous reveiller, & vous fit connoître le danger duquel il vous avoit tirée. Au lieu de le remercier comme vous deviez, vous ne voulutes pas avoüer que vous luy étiez redevable ; Mais luy pour vous punir de vôtre Ingratitude, déchaîna le serpent, qu'il tenoit d'une main, & le laissa en liberté de vous attaquer avec toute sa furie.

Vous voulutes d'abord prendre la fuite ; Mais elle vous fut fort inutile ; Car le serpent ayant déployé des aïles que je n'avois pas remarquées jusques alors, il vous eut atteint dans un moment, & malgré

gré



gré vôtre résistance, il cômance de vous lier comme auparavant.

La nécessité vous fit reconoître vôtre faute, & il me sembla que vous cômancez d'invoquer à hauts cris l'assistance du Dieu que vous aviez auparavant méprisé : Luy qui a toute la douceur d'un Enfant, & qui s'irritant facilement, s'apaise aussi de même par la soumission & le respect, ne vous entendit pas plutôt, qu'il accourut à vôtre secours, & vous delivra du serpent, après que vous luy eutes promis que vous vous rangeriez sous son Empire, & que vous reconoîtrez sa puissance. Le serpent s'en vint à moy; Mais au lieu de me lier comme vous, il se mit à me caresser : Comme je m'en étonnois, tout cet Enchantement disparut, & je me treuvé reveillé, & en état de rêver à un songe, qui n'auroit pas esté tellement suivi, s'il n'avoit eu quelque chose de mystérieux. Voicy ce que je me suis imaginé qu'il pouvoit signifier.

Cette agreable Prairie, qui s'est offerte à mes yeux, & qui m'a présenté tant de delices à la fois, me figure assez bien les plaisirs de l'Amour, auquel elle sembloit estre consacrée, puis qu'elle servoit d'avenüe à son temple.

Cet Assoupissement dans lequel je vous trouve, represente sans doute l'Indifference, dans laquelle vous vivez, & qui est une espece de Lethargie, qui vous met dans un état fort dangereux.

Le Serpent, qui veut vous attaquer, & vous lier des plis de sa queue, ne signifie autre chose que le temps, qui nous a toujours esté representé par la figure du serpent. C'est un ennemy fort dangereux, & qui est d'autant plus à craindre, qu'il vous attaque dans le sommeil, & qu'il vous prend dans un temps auquel vous ne sçauriez vous défendre.

L'Amour, qui vous delivre de ce danger, fait voir que c'est luy qui nous garantit veritablement des in-



injures du temps, & qui nous le fait passer avec une douceur inconcevable.

L'Injustice avec laquelle vous refusez de reconnoître l'obligation que vous avez à l'Amour, qui vous a delivrée du serpent, marque assez bien la répugnance que vous avez pour luy : Mais aussi le châtiment qui suit de près l'offense, fait voir que ce Dieu ne laisse rien d'impuni, & ce serpent, qui déploye des aîles que l'on n'avoit pas aperceües jusques alors, fait voir que le temps vous poursuit avec une vitesse merveilleuse, encor qu'il semble estre fort paresseux sous la figure du serpent, qui rampe fort lentement.

Jusque là mon Explication se suit assez, & je n'y trouve aucun défaut ; Mais je ne sçay comment je doy prendre la pensée que j'eus que vous prometiez à l'Amour de reconnoître son Empire, pourveu qu'il vous secourut dans ce danger : Je crains fort que mon songe ne soit pas veritable dans cette partie, & que vous n'avez peu de dispositions à faire ce que je m'imaginay que vous fessiez : Cependant j'ay cru devoir vous en âvertir, pour vous faire prendre garde, à vous metre à couvert des injures du temps, par ce seul moyen que vous en avez ; Car vous pouvez voir par l'accueil que le serpent me fit au lieu de me nuire, que le temps ne fait aucun mal à ceux qui sont autant Amoureux que je le suis, & que c'est le veritable Antidote contre son venin.

Songez y, divine Climéne :

Et pour vous épargner la peine

De mille regrets superflus,

Employez bien le temps, qui ne retourne plus.

Réconnoissez d'Amour la divine puissance,

En vous rangeant deffoûs sa Loy :

Aimez avec ardeur, aimez avec constance,

Et, s'il se peut, faites que ce soit moy.

CHAN-



## CHANSON.

AH! donnez moy, Climéne, ou la mort, ou la  
vie,  
Et prononcez l'arrest de mon trépas;  
Ou pour contenter mon envie,  
Donnez à mon Amour un âveu plein d'apas;  
Cette cruelle Incertitude,  
A quelque chose de si rude;  
Que vous ne vous fâchez pas,  
Si dans ce moment je m'écrie,  
Ah! donnez moy, Climéne, ou la mort, ou la vie.

## ELEGIE.

LES Oiseaux par leurs chants, par leurs plaintes  
aimables,  
Invoquoient du soleil les rayons adorables,  
Au moment qu'il paroît sur son char radieux,  
Et fait briller son or parmi l'azur des cieux;  
Il éclairoit déjà le sommet des montagnes,  
Blanchissoit de ses feux les humides campagnes;  
Les bleds se relevoient couchés dans les sillons,  
Et les fleurs & les fruits adoroient ses rayons;  
Lors que la belle Iris, cette rare merveille,  
Des celestes beautés l'image sans pareille,  
Arrive dans un bois, dont le sombre séjour,  
Fut propre de tous tems aux misteres d'Amour;  
Iris quoi que chagrine admire sa verdure,  
Des differantes fleurs contemple la peinture,  
Et de leur douce odeur les charmes innocens,  
Répendent sur ses pas un agreable Encens.  
Un ruisseau serpentant portoit son onde claire  
Par des flots argentins dans ce lieu solitaire;  
Réveuse elle se panche au bord de ce ruisseau,  
Et le Dieu du sommeil qui se glissa dans l'eau,

En-



Endormit cette belle au bruit d'un doux murmure ;

Cet aimable enchanteur de toute la nature,  
 Dessus le verd gazon avoit jonché des fleurs,  
 Afin qu'elle pût mieux assoupir ses douleurs.  
 Un voile naturel composé d'un feuillage,  
 Conservoit auprès d'elle un agreable ombrage,  
 Où son corps abatu sommeilla doucement ;  
 Mais son esprit chagrin pensoit à son tourment.

En songe elle aperçoit deux blanches tourterelles,  
 Qui montrent au soleil la beauté de leurs ailes,  
 Et se flatans du bec expriment leurs amours,  
 Se suivant pas à pas, & faisant mille tours,  
 Par les signes divers de leurs tendres caresses,  
 Témoignent à l'envy leurs grandes alegresses.

Iris de son sommeil se réveille en sursaut,  
 Rapelle ses esprits, & parlant un peu haut,  
 Helas ! s'écria-t-elle, ô trop aimable songe !  
 Vous pouvez soulager mon ennuy qui me ronge ;  
 Je pourois imiter ces deux chastes Oiseaux,  
 Et rencontrer comme eux la fin de mes travaux ;  
 C'est la sage nature en l'estat d'innocence,  
 Qui regnoit dans le Monde, au tems de son enfance,

Qu'ils suivent pas à pas, qu'ils suivent en tous lieux ;

Mon cœur, prenez pour vous ce presage des cieux ;  
 Oüy, mon cœur, bannissez la cause de mes peines ;  
 Ne soyez plus captif, brisez toutes nos chaînes ;  
 Par ce songe le Ciel vous ordonne d'aimer ;  
 Mon cœur, si vous pouvez, laissez vous enflâmer ;  
 Epreuvez de l'amour les agreables charmes ;  
 Ne soyez plus sujet à cent fausses alarmes ;  
 Oronte est estimable, il est digne de moy,  
 Il se plait à mes fers, il a reçu ma loy ;  
 Que si ce cher objet vous disoit, Je vous aime,  
 Seroit-ce un si grand mal si vous disiez de même ?

Resister



Resister plus longtemps, c'est irriter les Dieux;  
 Les songes du matin sont envoyez des Cieux;  
 Les Dieux ne parlent plus dans le siecle où nous  
 sommes,

Si ce n'est qu'en dormant ils instruisent les hom-  
 mes;

Ils ont voulu m'instruire au bord de ce ruisseau,  
 Et m'ont même endormie au murmure de l'eau,

Fait taire les zéfirs; adoucy leurs haleines,  
 Et flaté du repos la grandeur de mes peines;  
 Mon visage inquiet, & mes yeux languissans,  
 Ne témoignent que trop les peines que je sens;  
 Mon cœur, sans plus tarder, ces chastes tourterel-  
 les

Vous montrent le chemin par leurs ardeurs fidel-  
 les,

Et vous font souvenir qu'Oronte est vôtre Amant;

Il paroît à vos yeux, & dans ce cher moment,

Voyez de ses vertus les charmes adorables;

Voyez de ses attraits les tresors admirables;

Sa sage modestie, & sa discretion,

Ont reçu de mon Cœur l'illustre impression.

Ouy, ouy, je reconnoy que ces deux tourterel-  
 les

Doivent de vôtre ardeur estre les vrais Modelles,

Et parmi les transports dont vous estes flaté,

Il en faut imiter la chaste pureté.

Pudeur, je vous respecte, & dans mon amour  
 même

J'adore de vos lois la majesté suprême;

J'aimerois mieux mourir, & perdre mon amant,

Que de les violer une fois seulement;

Je les ay dans mon cœur si fortement gravées,

Et je les ay toujours tellement observées,

Que quand par mes discours j'aurois pû les cho-  
 quer,

Si ma voix a failli, mon cœur n'a pû manquer.

Amour,



Amour, mon doux tiran, allez trouver Oronte ;  
 Je ne luy dirai pas, je rougirois de honte ;  
 Allez luy témoigner ce que je sens pour luy,  
 Et cherchez les moyens de finir son ennuy.

## E L E G I E.

*Sur le sujet de la disgrâce de Monsieur F.*

**V**ous qui plaignez Oronte, amy rare & fi-  
 delle ;  
 Qui par de si beaux vers expliquez vôtre zele,  
 Vous estes à present plus à plaindre que luy ;  
 Puisqu'en luy la Vertu pert son puissant apuy ;  
 Ne le plaignez donc pas, plaignez vôtre infortune ;  
 A tous les gens d'honneur vôtre perte est commu-  
 ne ;  
 Les Sciences, les Arts, y perdent comme vous,  
 Et le malheur d'un seul fait le malheur de tous.  
 Luy seul dans ses malheurs paroît comme insensi-  
 ble ;  
 Son ame est toujours grande, & toujours invinci-  
 ble ;  
 Dans ces grands changemens son Cœur n'est point  
 changé,  
 Et celuy qui les souffre est le moins affligé :  
 Rien n'a pu le troubler, ce surprenant orage,  
 N'a pas eu le pouvoir d'esbranler son courage.  
 Et comme il usoit bien de ses prosperitez,  
 Il n'est point abatu dans ses adversitez :  
 Le Ciel estoit serein quand ce grand coup de fou-  
 dre  
 A mis tous ses desseins & sa fortune en poudre ;  
 Mais parmi les horreurs qui l'ont environné,  
 Ce coup qui l'a surpris ne l'a point étonné :  
 Il sçavoit que le sort des humaines miseres,  
 Joint aux plus grands plaisirs des peines plus ame-  
 res,

Que



Que rien sous le soleil n'est durable & constant,  
 Que la Cour n'est enfin qu'un Empire flotant,  
 Où dans un même jour les grands vaisseaux é-  
 chouënt,  
 Dessus les mêmes flots où les barques se joiënt,  
 Et que son calme y tient des abîmes couvers,  
 Qui sont par la tempeste en un moment ouvers :  
 Si son ame d'abord a senti quelque atteinte,  
 De voir dans la prison sa liberté contrainte,  
 Elle a bien tôt connu qu'à la Cour sa raison  
 Estoit moins libre encor qu'elle n'est en prison.  
 Son ame, de la Cour & des soins separée,  
 Libre des vains soucis, & du Ciel éclairée,  
 Connoît que les grandeurs, les tresors, les plaisirs,  
 Sont des objets trop courts pour nos vastes desirs ;  
 Que durant cette vie inconstante & mortelle,  
 Nôtre felicité ne peut-estre éternelle,  
 Et qu'en vain nous cherchons à nous rendre con-  
 tens :

Par tout ce qui depend, & du sort, & du temps.  
 Il tombe de si haut que sa chute effroyable,  
 Aux siecles à venir ne fera pas croyable ;  
 Mais s'il tombe par terre, un effort glorieux,  
 Par de saints mouvemens l'esleve dans les cieux ;  
 Il y voit des plaisirs, qui sont seuls desirables ;  
 Il y voit des honneurs plus grands, & plus dura-  
 bles,

Que ceux qu'à son merite on peut avoir rendus,  
 Et de plus grands tresors que ceux qu'il a perdus ;  
 Il attend en repos les grands biens qu'il espere  
 Des saints decretz du Ciel que son ame revere,  
 Et regarde la mort sans crainte, & sans desir ;  
 Il souffre sans regret, & voit sans déplaisir  
 Ses ennemis suivis d'une foule importune,  
 Triompher du débris de sa triste Fortune ;  
 Il les voit sans envie, & sans inimitié :  
 Et les persecuteurs mêmes luy font pitié.



Un homme en cet estat est-il donc tant à plaindre,  
Qui vit sans aucun trouble, & qui ne peut rien

craindre?  
Non; bien loin de nommer son Destin rigoureux,  
Dans ses plus grands malheurs il se peut dire heu-  
reux.

Mais si quelque douleur le persecute encore,  
C'est de voir qu'un grand Roy si digne qu'on l'a-  
dore,

Pour qui son ame avoit des respects si puissans,  
Trouve dans ses services, & ses soins innocens,  
Un crime malheureux qui forme sa colere,  
Et c'est là le tourment qui seul le desesperere:

Sans connoître son crime il se croit criminel,  
Et son ame en ressent un regret éternel;

En vain il s'examine, & trouve que son ame  
Dans ses intentions n'est point digne de blâme;

En vain il justifie & son crime, & sa foy,  
Il se croit criminel s'il déplaît à son Roy:

C'est le cruel penser qui fait tout son suplice;  
Peut-estre que son Roy quelque jour plus propice,

Calmera tout d'un coup ce redouté courroux,  
Et reprendra pour luy des sentimens plus doux.

Le Ciel quoy qu'irrité de tous les gros nuages,  
Qui noircissent le Jour par leurs tristes ombrages,

Ne forme pas toûjours des foudres dans les Airs;  
S'il en sort quelque fois de ménaçans éclairs,

Un Rayon du soleil dissipe sa colere;  
Lors la Terre benit cet Astre qui l'éclaire,

Et voyant à la fin les broüillards écartez,  
Luy découvre par tout des nouvelles beautez:

Ce grand Roy qui du Ciel imite la Clemence,  
Comme il en represente icy bas la puissance,

Ce Roy craint dans la Guerre, & chéri dans la Paix,  
Percant d'un seul regard les nuages épais,

Et les noires vapeurs de qui les voiles sombres,  
Cachent la verité soûs leurs perfides ombres,

Et



Et touché de la peine, & du vray Repentir,  
 Que ce crime innocent luy fait tant ressentir,  
 Apaisant sa colere effacera son crime,  
 Et luy donnant peut-estre encore son estime.  
 Alors je croy qu'Oronte au comble de ses vœux,  
 Après tant de malheurs se croira bien-heureux,  
 Et benissant par tout le plus grand des Monarques,  
 Ses plus grands soins seront de luy donner des mar-  
 ques  
 De zele, de respect, & de fidelité,  
 Après avoir reçu celles de sa bonté.

*Sur la Naissance de Madame.*

S O N N E T.

A Dorable Princesse, honneur des Souveraines,  
 Thereze, vous pourrez mieux faire une autre-  
 fois;

C'est l'ordre du destin, ce n'est pas vôtre choix,  
 Qu'une fille aujourd'huy soit le fruit de vos peines.

Vous sçavez que souvent des plus grands Capi-  
 taines

La vertu se relâche à de moindres exploits;  
 On ne peut pas toujours travailler à des Rois,  
 Encor est il besoin de faire aussi des Reines.

Le Monde entier attend tous ses Maîtres de vous.  
 Et vous avez payé la France, & vôtre époux,  
 Par ce charmant Dauphin que tant d'heur accom-  
 pagne.

Vous estes sur ce point quitte envers vôtre A-  
 mour,

Et par ce nouveau fruit destiné pour l'Espagne,  
 Quitte envers le país qui vous donna le Jour.



A U R O Y,

*Sur la mort de Madame,*

S O N N E T.

**R**Oy l'exemple des Rois, mettez-vous en repos ;  
De toute vôtre force au besoin rassemblée,  
Recevez ce grand coup, qui vient mal à propos,  
Se mêler au bonheur dont la France est comblée.

Le dieu n'est point pour vous, & l'ame des He-  
ros,  
Est une region mal-aizément troublée  
Par ces nuages noirs de soupirs, de sanglots,  
Dont l'on voit icy bas la nature accablée.

Cependant il est vray que vous avez pleuré ;  
Au travers le Heros l'homme s'est déclaré ;  
Hauteur, ni fermeté n'ont pû vous en défendre.

Vous estes magnanime, & grand, & genereux ;  
Mais on ne sçavoit point que vous fussiez si ten-  
dre :  
Quel tresor n'est-ce point pour tous les malheu-  
reux ?

S O N N E T.

**R**ien ne dure toûjours d'une même maniere ;  
Le rigoureux hyver fait place au doux Prin-  
temps ;  
La mer gronde tantôt sous le pouvoir des vents,  
Tantôt elle jouit d'une bonace entiere.

Des



Des mois & de la nuit l'inegale Courriere,  
Quitte & reprend son front douze fois tous les  
ans,

Et l'astre dont la course est la regle des temps,  
N'entre pas tous les jours dans la même carriere.

Tout ce qu'on voit enfin que la Nature a fait ;  
A la vicissitude elle l'a fait sujet ;  
Tout change en l'Univers par une loy certaine.

Nous seuls, Climene & moy, ne changeons point  
tous deux,  
Elle est toujours aimable & toujours inhumaine,  
Je suis toujours fidelle, & toujours malheureux.

## S O N N E T.

Quittez cette devote humeur,  
Ne faites point tant la mauvaise ;  
Car je prétens, ne vous déplaise,  
Une place dans vôtrecœur.

A soixante ans un Directeur,  
Vous en conte bien à son aise,  
Vous n'en avez que quinze, ou saize ;  
Trop tôt le Diable vous fait peur.

Me deffendre que je vous aime,  
C'est attenter dessus vous même ;  
Malgré vous je vous serviray.

Rarement la Jeunesse est sage ;  
Quand vous serez un peu sur l'âge,  
Alors je vous obeïray.



## M A D R I G A L.

**T**irsis d'un excez de plaisir,  
 Estoit sur le point de mourir  
 Entre les bras de Filis qu'il adore,  
**Q**uand Filis, que l'Amour range soûs même loy,  
 Et que le même feu devore,  
 Luy dit, ah! mon Tirsis, ah! ne meurs pas en-  
 core,  
 Je veux mourir avecque toy.  
 Tirsis alors suspend l'envie,  
 Qu'il avoit de perdre la vie;  
 Mais par cette contrainte il se met aux abois,  
 Et n'osant pas mourir il se meurt mille fois;  
 Cependant lors qu'au sein de cette jeune Amante,  
 Le Berger à longs traits boit l'Amoureux poison;  
 Elle qui sent déjà qu'il entre en pâmoison,  
 D'un regard languissant, & d'une voix trem-  
 blante,  
 Luy dit, mon unique soucy,  
 Meurs, mon Tirsis; car je me meurs aussi.  
 Soudain ce Berger tout en flâme,  
 Luy répond, comme toy je me meurs, je me pâ-  
 me.  
 Ainsi dans les ravissements,  
 Moururent ces heureux Amans;  
 Mais d'une mort si douce & si digne d'envie,  
 Que pour mourir encor ils reprirent la vie.



*Sur une Belle Religieuse.*

## MADRIGAL.

Q U'on doit benir ce jour, où la bonté des  
Cieux,  
Pour jamais dans un cloître a caché vos beaux  
yeux!

Car à voir cette grace à nulle autre seconde,  
Ce feu dont vous brillez, ce teint, cet air si doux,  
Si vous ne fussiez morte au Monde;  
Tout le Monde, Caliste, alloit mourir pour vous.

*Autre.*

Je vous le dis, au moins detournez vos beaux  
yeux,  
Avecque ces regards si doux, si gracieux,  
Quittez, quittez, Iris, cette douceur extrême;  
Car si je revoiy plus ces importuns apas,  
Fâchez-vous, ne vous fâchez pas,  
Je meure si je ne vous aime.

## MADRIGAL.

A Llons revoir, mon cœur, l'objet de mon tour-  
ment,  
Ses yeux d'un seul regard peuvent en un moment  
Soulager l'ardeur qui me tuë;  
Mais je me flate en vain d'un si charmant espoir;  
Pour guerir je cherche à la voir,  
Et tout mon mal ne vient que de l'avoir trop veü.



## A U R O Y,

*Sur sa Fisionomie.*

## MADRIGAL.

C'Est aux plus scavans Politiques,  
 Aux Potentats, aux Republiques,  
 A juger dignement de vôtre Majesté;  
 A publier qu'elle est grande en Paix, grande en  
 Guerre;  
 Que sous elle déjà tremble toute la terre,  
 Depuis qu'elle a remply toute la Royauté:

C'est à moy, selon mon usage,  
 A' parler seulement du Corps & du Visage,  
 Et juger du dedans, en peignant le dehors:  
 Sire, j'ay contemplé vôtre admirable corps;  
 J'ay bien consideré vôtre visage Auguste;  
 J'espere d'en parler fort juste,  
 Et par-tout vos Portraits suivront mes sentimens;  
 Ouy, je feray scavoir sur la terre & sur l'onde,  
 Que vous avez, grand Roy, tous les lineamens,  
 Du plus honnestre homme du Monde.

*Sur des Tablètes.*

T Emoin secret de mes desirs,  
 Agreeable entretien de mes douces pensées,  
 Je veux te confier mes soins, & mes plaisirs,  
 Et te faire un recit de mes peines passées.

Quand je graveray dans ton sein,  
 Les charmes innocens de l'aimable Sylvie:  
 Seconde les efforts de ma tremblante main,  
 Et pour tant de beautez ne conçois point d'envie;

Mais.



Mais aprens, & n'en doûte pas,  
 Que par des traits brulans d'une nouvelle flamme,  
 Sa grace, son Esprit, ses Ris, & les Apas,  
 Sont beaucoup mieux gravez dans le fond de mon  
 ame.

*Sur une Sansue, qui pique le sein de Sylvie.*

Q Uel objet de couroux se presente à ma veüe ?  
 Un infecte cruel, une noire sansüe,  
 Pique un sein plus blanc que le Lis,  
 Dont tous les traits sont accomplis;  
 Crois tu bien te soûler du sang de ma Sylvie ?  
 Sa blancheur te devoit detourner du dessein,  
 De luy piquer le sein;  
 Si tu veux contenter ta malheureuse envie,  
 La peine suivra ton souhait;  
 Car soudain tu perdras la vie,  
 Et tu n'auras succé que des gouttes de Lait.

*Sylvie regarde un Portrait.*

S O N N E T.

D'Un regard r'adouci, sans trouble, & sans  
 niage,  
 La Belle regardoit avec attachement,  
 D'un fidelle Portrait la grace & l'ornement;  
 Dont l'éclat rehaussait celuy de son visage.

Elle adineroit toujous un si parfait ouvrage,  
 Et sembloit à mes yeux estre sans mouvement,  
 Quand surpris tout à coup de son estonnement,  
 Je luy parle, & luy tiens à peu près ce langage :



Quel sūjet entretient vōtre Esprit curieux ?  
 Pourquoi sur ce Portrait arrestez-vous les yeux ?  
 Le peintre a-t-il rien fait qui soit inimitable ?

Vos yeux, ouy vos beaux yeux ont bien plus de  
 pouvoir,  
 Et le Portrait qu'ils font est bien plus admirable,  
 Quand vous vous regardez dedans vōtre miroir.

*A FILIS INCREDULE.*

JE me suis plaint, j'ay soupiré sans cesse ;  
 Mes yeux ont assez dit ma peine & mon tour-  
 ment ;

On m'a souvent surpris dans la foiblesse,  
 Qui ne marque que trop un véritable amant ;  
 Mais dans cette langueur extreme,  
 Filis n'a jamais crû, ni ne croit pas que j'aime.

Aprenez moy, que faut-il que je fasse,  
 Pour vous persüader les maux que je ressens ?  
 Dois-je mourir, pour fondre vōtre glace ?  
 Incrédule beauté, de bon cœur j'y consens ;  
 Mon visage en est déjà blême :  
 Mais vous ne croirez pas, Filis, que je vous aime.

Si je voulois pour soulager ma peine,  
 Obtenir par mes soins quelque douce faveur,  
 Vous auriez droit de faire l'inhumaine,  
 Et d'exercer sur moy toute vōtre rigueur ;  
 Mais je ne veux rien de vous même,  
 Sinon que vous croyez, Filis, que je vous aime.

Plain-



Plainte du cheval Pegase,

*Aux chevaux de la petite Escuyrie qui le  
veulent desloger de son galetas des  
Tuileries.*

Pegase, contre qui d'autres chevaux ensemble  
Forment une cabale & conspirent ce semble,  
A l'oster pour jamais du lieu de son repos:  
Leur voulût expliquer la douleur qui le touche,  
Et secouant le mors qu'il avoit dans la bouche,  
Parmy beaucoup d'escume en fit sortir ces mots:

Compagnons d'une belle & noble servitude,  
Que sous le grand Loüis nous ne trouvons point  
rude,

Me voulés-vous enfin chasser de mon réduit?  
C'est un bruit surprenant, & lors que je l'écoute,  
Pour le cheval de Bronze on me prendroit sans  
doute,

Si je ne m'ébranlois à ce terrible bruit.

Croyés-vous que mes droits soyent moindres que  
les vôtres?

Sommes-nous pas chevaux les uns comme les au-  
tres?

Je suis par-dessus vous, & ne m'en prevaus pas,  
Les qualités que j'ay sont moins materielles,  
Et quand ce ne seroit qu'à cause de mes Aisles,  
Je dois loger en haut, si vous logés en bas.

Ne nous reprochons rien; vous portés le Monarque,  
Et pour vous en effet c'est une illustre marque,  
Mais à n'en point mentir mon sort est aussi bon;  
Vous marchés terre à terre en des routes con-  
nues;



Moy d'un rapide vol je traverse les nuës,  
Et porte dans le ciel sa louange & son nom.

D'autres que moy verroient leurs forces étouffées  
Sous ce pesant amas d'armes & de trophées,  
Qui le rendent par tout redoutable aujourdhuy;  
Bien qu'il soit pour mon dos une charge trop forte,  
En ce grand equipage il faut que je le porte,  
Dans la posterité bien loin derriere luy.

Combien j'ay veu de fois naitre & mourir les ro-  
ses,

Depuis que je luy vas querir les belles choses,  
Dont il veut chaque hyver enrichir son balet!  
Et quand j'ay comme il faut galoppé pour sa gloire,  
Pour une pauvre fois qu'on m'aura mené boire,  
Tout le reste du temps l'on me laisse au filet.

Jules qui pour l'état se donna tant de peine,  
Voulut aussi regler mon foin & mon aveine,  
Luy mesme descendit jusqu'à ce dernier soin:  
Mais il prit par malheur un ratelier pour l'autre,  
Et quittant un pais aussi doux que le vôtre,  
Partit & me laissa sans avoine & sans foin.

Je n'aurois maintenant pauvreté ni tristesse,  
N'estoit qu'un bon coureur me passant de vitesse,  
A pris ma portion que je luy vois manger;  
Dedans la paille fresche il se veautre, il se plonge,  
Couché sur ma litiere, & tandis qu'il me ronge,  
Malheureux je n'ay rien que mon frein à ronger.

J'habite un beau palais qui n'a point de modelle,  
Si c'est enchantement ou chose naturelle,  
C'est où les spectateurs demeurent en suspens;  
Il est peint ajusté, joly, galand, honneste,  
Tout y plaist, tout y charme, & rien n'y sent la beste,  
Que de l'avoir fait faire à mes propres despens.

C'est



C'est d'une si tranquille & si riante place,  
 Presque à moitié chemin du Ciel & du Parnasse,  
 Que je sçay m'eslever loin des terrestres lieux ;  
 Là s'égaye en repos ma libre fantaisie,  
 Vivant là d'un air pur & du peu d'Ambrosie,  
 Qui tombe quelquefois de la table des Dieux.

Ce merveilleux séjour en delices abonde,  
 C'est un don que je tien du plus grand Roy du  
 Monde,

Je veux devant ses yeux ma disgrâce estaler,  
 Et je ne seray pas le premier misérable,  
 A qui l'on aura veu sa bonté favorable,  
 Ni le premier cheval qu'il ayt ouï parler.

## L E T T R E.

Vos forces augmentent le dessein que j'ay fait  
 d'assiéger vôtre Cœur, & ma résolution sur-  
 montera cette puissance qui vous a mise jusqu'à  
 present à l'abry de pareilles entreprises.

Ouy je pretens, Filis, assiéger vôtre Cœur,  
 Je veux remporter cette place ;  
 Ne condamnez pas mon audace ;  
 Mon desir est fondé sur la force, & l'honneur,  
 Quand j'auray reüssy dedans cette entreprise,  
 Mille beantez viendront me dire châce jour,  
 Nous vous donnons nos cœurs avec nôtre fran-  
 chise,

Pour vous seul nous brûlons d'Amour ;  
 Et par un sentiment fort tendre,  
 Sans m'oser contester elles se viendront rendre.

L'Espoir de posséder cet avantage me rendra les  
 plus grandes difficultez faciles, & je dois courre la  
 risque dont vous me menacez.



Rien ne me ſçauroit empescher  
De vaincre ce cœur de Rocher,  
Nonobſtant ſa grande puiffance:  
Son pouvoir ne m'eſtonne pas;  
Ayant une juſte eſperance,  
Les obſtacles ſont des apas.

Je ſuis aſſeuré que quand je ſerois deſſait dans ce ſiege, & que vous me forceriez de le lever, vous conſerveriez pour moy une eſtime, qui me procurera le bonheur où j'aſpire, & que vous aprouverez genereuſement un ſi grand deſſein; On doit plus hazarder pour un bijoux de ce prix que pour la conquête d'une Couronne; & ſi perſonne n'a pas entrepris de le conquerir, c'eſt parce qu'on a crû qu'il eſtoit en des terres inconnuës: Je m'attacheray avec plaiſir à en faire la découverte; & ſi vous me laiſſez prendre ce ſoin ſans vous y oſer; je m'aſſeure que j'eſtendray ſon Domaine, & que je découvriray des Pays, qui ſeront toujours cachez à faute d'une exacte recherche; Mais pour y reüſſir il faudroit que j'eüſſe un conſentement de cette indomptable; Car ſi j'entre dans ſes Eſtats la force à la main, je feray des Ravages qui m'empescheront de faire une juſte perquiſition. Prenez là-deſſus vos meſures, je vous donne le choix de ces deux partis, & ſi vous me croyez, je vous auray une obligation que je puis obtenir de moy-même.

## R E S P O N S E.

V ôtre audacé n'eſt pas petite.

Mais je conuiens à mon tour, que la mienne n'eſt pas moindre d'entreprendre de répondre à vôtre lettre, & de deſſendre mon cœur d'une attaque auſſi

ga-



galante que celle que vous luy faites ; Mais de bonne foy j'ay crû qu'il estoit de la sincerité , de vous âvertir qu'il est tout-à-fait inutile.

De vouloit attaquer mon cœur ;

C'est un País , où la force pourroit estre repoussée par la force , & où l'on se precautionne bien contre les surprises ; ainsi l'on y est toûjours sur ses gardes ; Ce n'est pas que vôtre adresse, vôtre vigilance , & le bonheur que vous avez de faire reüssir les entreprises les plus difficiles, ne peût m'espouvanter.

Mais avec tout vôtre merite,

Et les talens que vous avez pour toutes les importantes negociations , il ne vous seroit pas aisé de conquerir un país qui se peut maintenir par ses propres forces , & qui d'ailleurs en peut avoir d'estrangeres ; Il faudroit pour cela que vous eussiez des agens secrets pour vous découvrir le foible des places ; Mais la Politique du País n'en permet l'entrée à personne , & les sujets en sont incorruptibles ; ainsi je vous conseille d'âvouër que

Vous n'en pouvez estre vainqueur,

Par la raison , qu'il est naturel d'aimer la liberté, & de fuir la Tyrannie ; Car, à pacler sainement de ces braves Conquerans ; Ils ne font jamais cette forte de guerre que sous des pretextes specieux & raisonnables ; ils ménagent le País ; ils gagnent peu à peu le Terrain , & traittent avec douceur tant que la Conqueste est incertaine ; Mais si-tôt qu'elle est faite , il n'est acte d'hostilité qu'ils n'exercent ; Ils prennent tout imperieusement : l'incendie , le pillage , la fourbe, & la malice sont en regne , & pour

vous



vous définir en un mot, vous devenez des Tyrans enragez; Et travaillez incessamment à la ruine d'un bien, pour l'acquisition duquel vous avez tout mis en usage. Après cela n'ay-je pas raison de me défendre contre de si cruels ennemis? Ce n'est pourtant pas le seul motif ni le plus beau qui fortifie mon cœur contre leurs attaques: & quand j'en voudrois user autrement il ne me feroit pas aisé. Car

La Vertu, la Raison, sont ses gardes fideles.

Ce sont elles qui en tiennent les âvenües, & qui en deffendent l'entrée à tous les hommes du Monde; Elles y regnent avec un pouvoir absolu, & volontiers je leur en remets le soin, puisqu'asseurement

Rien ne peut corrompre leur foy,

Et qu'elles sont trop en Interests de soutenir leurs droits, & de se maintenir dans leurs forces; Veritablement rien ne leur resiste, & elles ne mettent point la violence en usage pour y faire observer leurs status.

Là tout leur est soûmis, il n'est point de Rebelles.

Et je connois bien que le soin, qu'elles prérent, n'a point d'autre but, que la conservation de mon repos & de ma tranquillité; Et comme il n'y a rien contre elles que le pouvoir d'un certain petit Dieu aveugle & enfant, elles ne s'en mettroient pas trop en peine, si mon bras n'estoit soûtenu de ceux qui combattent pour l'accroissement de son empire; De sorte que pour la seureté de mon cœur, elles me conseillent de m'en tenir où j'en suis;

Et



Et l'on n'y recoit point ni l'Amour, ni sa Loy.

Après cela vous jugez bien qu'estant fortifiée de la raison, de la vertu, & de quelque lumiere, vôtre entreprise seroit fort inutile, & que j'ay eu sùjet de vous dire que

Vôtre audace n'est pas petite,  
De pretendre attaquer mon Cœur ;  
Mais avec tout vôtre merite,  
Vous n'en ferez jamais vainqueur :  
La vertu, la raison sont ses gardes fidelles ;  
Rien ne peut corrompre leur foy ;  
Là tout leur est soûmis, il n'est point de Rebelles,  
Et l'on n'y recoit point ni l'Amour, ni sa loy.

*Portrait d'un Cavalier.*

JE ne fay le Portrait de ce Cavalier que pour les Dames; encore n'est-ce que pour les belles. Celles qui en connoissent l'original, ne le treuveront peut-estre pas assez avantageusement peint, & il leur paroïtra dépourveu de ses plus grandes graces : Aussi je n'entreprends cette peinture, que pour celles qui ne l'ont jamais veu, & pour leur en donner l'idée en attendant que la fortune leur fasse naître l'occasion de le connoître de plus près.

Ce Cavalier est de taille haute & droite, non pas de ces minces, & flouëttes; mais de celles qui sont un peu renforcées, & vigoureuses. Il a la teste belle, le visage un peu haut en couleur, la mine mâle, & fiere. Il n'y a personne qui n'admire son port; Et quand il se manifeste avec tous ses attraits, & toutes ses parures, il n'y a point de Dame qui ne soupire en secret pour luy, & qui ne desirât luy faire part de ses graces. Comme il a la mine fort cavaliere, il en a aussi l'humeur, & il aime passionnément  
la



la profession à quoy sa naissance l'oblige, & il a une ardeur incroyable pour des occasions de se signaler, & il n'est pas de ceux qui attendent que la breche soit raisonnable pour y donner; la plus petite est toujours la meilleure pour luy; c'est là qu'il aime à s'évertuer, & où il donne volontiers de sanglantes marques de son courage. Il y a des gens à qui cette hardiesse extraordinaire a fait croire qu'il y avoit un peu de la brutalité en son fait: Pour moy, qui me suis trouvé en quelque occasion avec luy, je puis assurer qu'il a la véritable bravoure, & qu'elle est l'effet d'une fermeté inébranlable, qui est à mon gré la plus eminente qualité qui soit en luy, & qui luy attire le plus de louange; Mais comme d'ordinaire les plus braves sont les plus galans, nôtre Cavalier est aussi fort sujet à l'Amour, & il a une Inclination si demesurée pour les Belles, qu'il répandroit jusqu'à la dernière goûte de son sang pour leur service; Mais aussi a-t-il tant d'aversion pour les Laides & pour les Vieilles, que quelque considération qu'on puisse luy mettre en avant, il ne scauroit avoir la moindre complaisance pour elles.

Au reste il n'est pas grand parleur; Mais il fait tout ce que les autres ne font que dire & que promettre, & sa veüe seule persuade plus que tous les discours; J'ay oui dire à des Dames qui l'ont fort pratiqué, qu'il est admirable dans le teste à teste; Mais que naturellement il n'aime pas à s'émanciper devant le grand Monde, où il ne se voit que des bagatelles qui n'ont aucune solidité; de laquelle il fait une particuliere profession: Aussi n'est il guere dans la société des Precieuses, où tout se passe en discours frivoles & inutiles; Mais il est toujours le bien-venu dans les parties de Saint-Cloud, de Bagnolet, & de Vincennes: Là parmy les plus jeunes & les plus belles, parmy les bisques, dindons, pois, & feves nouvelles, il se rend fort recommandable, & l'on



l'on ne ſçauroit preſque ſe paſſer de luy, tant il eſt agreable & divertiffant chez la plus part des Dames; C'eſt à qui l'aura, & l'on ne voit guere de démeſlé entre elles, où à la fin de coſté ou d'autre il ne ſe trouve qu'il y ait quelque ſecret intereſt: Auſſi ſa bonne fortune luy donne-t-elle beaucoup de fierté; Il eſt haut à la main; veut eſtre Maître par tout, & ſans compagnon: Dés qu'il a un deſſein en teſte, il faut qu'il creve, ou qu'il ſe ſatisfaiſſe; & cette fermeté qui luy eſt ſi naturelle l'accompagne dans toutes les actions de ſa vie. Voilà tout ce que j'en puis dire: ſi l'envie prenoit à quelques-unes de le connoître, & d'eſtre de ſes amies, je luy offre mon entremiſe.

## E L E G I E.

**D**ieux, que je plains le ſort de ces pauvres Amantes,

Qui ſentans de l'Amour les flâmes violentes,  
 Quelque dangereux trait qui leur perce le Cœur,  
 N'oſeroient déclarer le nom de leur vainqueur!  
 Pour moy, graces au ciel, je n'en ſuis pas de même;  
 J'aime; mais ſans rougir je puis dire que j'aime,  
 Et je puis librement découvrir mon ardeur,  
 Sans violer les Loix de la chaſte Pudeur;  
 Ouy je puis vous nommer ſans crainte d'aucun blâme,

Celuy dont le merite a fait naître ma flâme,  
 Et quiconque ſçaura le nom de mon Amant,  
 S'il juge mal de luy ſera ſans jugement.  
 Parmi les beaux eſprits qui regnent dans nôtre âge,  
 Châcun ſçait que Daphnis emporte l'avantage,  
 Qu'il écrit à ravir, & que ſans vanité,  
 Il a droit d'aspirer à l'Immortalité;  
 Mais châcun ſçait encor qu'il eſt plein de ſageſſe,  
 Et je jure ma foy ſ'il n'alloit à confeſſe,

Que



Que pour dire le mal qu'il a fait en m'aimant,  
 Qu'il y pourroit aller fort inutilement.  
 Bien loin d'estre enflâmé d'une ardeur criminelle,  
 Il fuit comme un grand mal la simple bagatelle;  
 Son plus ardent desir n'aspire à d'autre bien,  
 Qu'à celui de goûter un aimable entretien;  
 Ce qui flate les sens pour luy n'a plus de charmes,  
 Il ne sçait ce que c'est de soupirs & de larmes:  
 Son Cœur qui ne sçauroit se resoudre à souffrir,  
 N'approuve point d'Amour qui le fasse maigrir;  
 Il aime sans langueur, & sans devenir blême;  
 Il ne faut point de corps pour aimer comme il  
 aime;  
 Et depuis qu'on soupire en ce mortel séjour,  
 Personne comme luy n'a decharné l'Amour;  
 Toute sa passion reside dans son ame;  
 On ne voit point sur luy des marques de sa flâme,  
 Et nul homme vivant ne diroit à le voir,  
 Que des traits de l'Amour il sentit le pouvoir.  
 Que si quelque Filis hardie, ou temeraire,  
 Le veut solliciter à luy faire grand chere,  
 Et luy dit que son cœur ne luy manquera pas,  
 S'il y veut employer les charmes d'un repas:  
 Alors civilement mon Daphnis s'en dispence,  
 Non pas, à dire vray, qu'il craigne la dépençe;  
 Mais il craint qu'on luy pût reprocher justement,  
 Que qui donne à manger aime charnellement.  
 Aussi mon cher Daphnis est toute mon envie,  
 Je vivray soûs ses Loix tout le temps de ma vie,  
 Et je veux que tous ceux qui sont dans ma Mai-  
 son,  
 S'asseurent que c'est luy qui me tient en prison.  
 Demoiselle, Laquais, servante de cuisine,  
 Quand vous verrez Daphnis, faites luy bonne  
 mine;  
 Dites luy que je meurs, & que cent fois le Jour,  
 Pour ses rares vertus je soupire d'Amour;



Cocher, Palefrenier, je vous en dy de même,  
 Quand vous verrez Daphnis, dites luy que je l'aime;  
 Et vous, mon pauvre Chien, & vous mon pauvre  
 chat,

Quand vous verrez Daphnis, faites en grand état;  
 Témoignez du regret de ne luy pouvoir dire,  
 Que je brûle pour luy d'un amoureux martyre,  
 Et qu'il juge à vous voir que vous voudriez parler,  
 Pour dire seulement qu'il a sceu me brûler;  
 Mais, Daphnis, je prétens que rien ne vous en-  
 gage,

A vivre en même temps foûs un double servage;  
 Puisque je suis à vous, une pareille Loy  
 Exige aussi de vous que vous foyez à moy.  
 E'vitez l'entretien de l'aimable Clarice,  
 Elle pourroit me rendre un fort mauvais office;  
 Elle a des qualitez que je doy redoûter,  
 Et si vous m'aimez bien vous devez l'eviter;  
 Car telle est mon humeur, & tel est mon courage,  
 Que je ne puis souffrir un Cœur qui se partage;  
 Vivons tous deux heureux sans le secours d'autruy,  
 Daphnis content de moy, moy contente de luy.

*Sur le desordre arrivé à Rome, 1662.*

Pour calmer la juste Colere,  
 De Louïs ce grand Dieu-donné,  
 Toute l'église est en priere,  
 Et déjà cette Sainte Mere,  
 Pour adoucir son filz aîné,  
 A dit tout son *domine ne*;  
 Les Moines en ont pris la haire,  
 Toutes les Cloches ont sonné,  
 Et le frere a dit à son frere;  
*Orate, fratres, orate*;  
 Car le seigneur est irrité.

L'ON



L'on craint déjà plus qu'on n'espere,  
 On en est au *Miserere* ;  
 Mais le seigneur *in furore*,  
 A dit de tout lere lan lere,  
 Et sur l'Evangile a juré,  
 Qu'on en payroit la folle-enchere :  
 Et pour son honneur mal-mené,  
 Il feroit dire à plus d'un here,  
*In manus tuas, domine,*  
 Au bout d'un bois patibulaire.

Plus d'un cœur en a soupiré,  
 Un Cardinal en a pleuré,  
 On dit même que le Saint Pere  
 En sent au Cœur douleur amere :  
 Mais quoy qu'il en puisse déplaire  
 A ce grand Triple-couronné,  
 Le plus fâcheux en cette affaire,  
 Est le pauvre deffunt Libraire,  
 Et le beau Page assassiné.

Si cet Assassin furieux,  
 Pensant massacrer la plus belle,  
 Et la plus charmante Mortelle,  
 Qui soit aujourd'huy soûs les cieux,  
 A pris son beau page pour elle,  
 Ce n'est pas qu'il eût faite d'yeux,  
 Ni qu'il eût manqué de cervelle ;  
 Mais c'est qu'il a cru faire mieux,  
 Prenant comme on fait en ces lieux,  
 Le mâle au lieu de la femelle.

Plainte



*Plainte de la France à Rome.*

E L E G I E.

Lors que sous le plus juste & le plus grand des  
Princes,  
L'abondance & la Paix regnent dans mes Provin-  
ces,

Rome, par quel destin tes Romains irrités,  
Arrètent-ils le cours de mes prospérités ?  
Après avoir gagné victoire sur victoire,  
Et porté ma valeur au comble de la gloire,  
Après avoir contraint par mes illustres faits,  
Mes Rivaux orgueilleux à recevoir la paix,  
J'espérois d'établir une sainte alliance,  
D'unir les interests de Rome & de la France,  
Et de porter bien loin par mes rares exploits,  
La gloire de mes Lis & celle de la Croix ;  
Mon Monarque chargé de Lauriers & de Palmes,  
Voyoit tous ses Estats & ses Provinces calmes,  
Et disposant son bras à quelque saint employ,  
Ne vouloit plus combattre & vaincre que pour toy ;  
Il t'offroit son pouvoir & sa valeur extrême :  
Mais tu veux l'obliger à te vaincre toy-même,  
Et par un attentat & lâche & criminel,  
Tu fais de ses faveurs un mépris solemnel ;  
On voit regner le crime avec la violence,  
Où doit regner la paix avecque le silence ;  
On voit les assassins courir avec ardeur,  
Jusqu'au Palais sacré de mon Ambassadeur,  
Porter de tous côtez leur fureur vagabonde,  
Et violer les droits les plus sacrés du Monde.  
Je sçavois bien que Rome elevoit dans son sein  
Des peuples adonnés au culte souverain,  
Des heros dans la paix, des sçavans Politiques,  
Experts à démêler les affaires publiques,

A con-



A conseiller les Rois, à regler les Estats :  
 Mais je ne sçavois pas que Rome eût des soldats ;  
 Lorsque Mars desoloit nos campagnes fertiles,  
 Tu maintenois tes champs & tes peuples tranqui-  
 les ;

Tout le monde agité de tant de mouvemens,  
 Suivoit le triste cours de ses dérèglements ;  
 Toy seule dans le Port à l'abry de l'orage,  
 Tu voyois les écüiels où nous faisons naufrage ;  
 Des Princes irritez moderant le couroux,  
 Tu dispois le Ciel à devenir plus doux,  
 Et sans prendre interest aux passions d'un autre,  
 Tu gardois ton repos, & tu pensois au nôtre ;  
 Tu voyois à regret cent exploits inhumains,  
 Et tu levois au Ciel tes innocentes mains ;  
 Tu recourois aux vœux quand nous courions aux  
 armes ;

Nous répandions du sang, tu répandois des lar-  
 mes ;

Et plaignant le malheur du reste des mortels,  
 Tu soupirois pour eux aux pieds de tes autels ;  
 Tu demandois au Ciel cette paix fortunée ;  
 Et tu me la ravis dès qu'il me l'a donnée,  
 A peine ay-je fini mes glorieux travaux,  
 Que tu veux m'engager à des combats nouveaux ;  
 Reine de l'Univers, arbitre de la Terre,  
 Tu me preschois la paix au milieu de la guerre ;  
 J'ay suivi tes conseils, & tes justes souhaits,  
 Et tu me fais la guerre au milieu de la Paix :  
 Détruissant les erreurs, & punissant les crimes,  
 J'ay soutenu l'honneur de tes saintes maximes ;  
 J'ay remis autre fois en dépit des Tirans,  
 Dans leur trone sacré tes Pontifes errans,  
 Et faisant trionfer d'une egale vaillance,  
 Ou la France dans Rome, ou Rome dans la France,  
 J'ay conservé tes droits & maintenu ta foy ;  
 Et tu prens aujourd'huy les armes contre moy ?

Quel-



Quel interest t'engage à devenir si fiere ?  
 Te reste-t-il encor quelque vertu guerriere ?  
 Crois-tu donc estre encor au siecle des Césars,  
 Où parmi les fureurs de Bellone & de Mars,  
 Jalouse de la gloire & du pouvoir supreme,  
 Tu foulois à tes pieds & sceptre & Diadème ?  
 Dans ce fameux estat où le ciel t'avoit mis,  
 Tu ne demandois plus que de grands ennemis ;  
 Et portant ton orgueil sur la terre & sur l'onde,  
 Tu bravois le destin des puissances du Moade,  
 Et tu faisois marcher sous tes injustes lois,  
 Un simple Citoyen sur la teste des Rois ;  
 Ton destin ne t'ofroit que d'illustres conquestes ;  
 Ta foudre ne tomboit que sur de grandes testes,  
 Et tu montrois en pompe aux peuples etonnés  
 Des souverains captifs, & des Rois enchainés.  
 Mais quelques grands exploits que l'histoire renom-  
 me,

Tu n'es plus cette fiere, & cette grande Rome ;  
 Ton Empire n'est plus ce qu'il fut autrefois,  
 Et ce n'est plus un siecle à se moquer des Rois ;  
 On ne redoute plus l'orgueil du Capitole,  
 Qui fut jadis si craint de l'un à l'autre Pole,  
 Et les peuples instruits de tes douces vertus,  
 Adorent ta grandeur, mais ne la craignent plus.  
 Que si le Ciel t'inspire encor quelque vaillance,  
 Va dresser tes autels jusqu'aux champs de Bisance ;  
 Anime tes Romains à quelque effort puissant,  
 Et va planter ta Croix où regne le Croissant ;  
 Remply les premiers rangs d'une sainte entreprise,  
 Et voyons marcher Rome au secours de Venise ;  
 Pour tes sacrés autels toi même combatant ;  
 Comance ces exploits que tu nous prêches tant,  
 Ou laisse moy jouir dans la paix où nous sommes  
 D'un repos que je viens de procurer aux hommes :  
 J'ay veu de tous côtez mes ennemis vaincus,  
 Et je suis aujourd'huy ce qu'autrefois tu fus ;



Les lois de mon Estat sont aussi souveraines,  
 Mes Lis vont aussi loin que tes Aigles Romaines;  
 Et pour punir le crime & l'orgueil des humains,  
 Mes François aujourd'huy valent les vieux Romains.  
 L'invincible Louis, sous qui le Monde tremble,  
 Ne vaut-il pas luy seul tous les heros ensemble ?  
 La victoire sous lui ne se lassant jamais,  
 Lui fournit des sujets de vaincre dans la Paix ;  
 Dans ce comble d'honneur où luy seul peut atteindre,

Tout desarmé qu'il est, il sçait se faire craindre ;  
 Il dompte ses Rivaux, & sert ses Alliés,  
 Voit même dans la paix des Rois humiliés ;  
 Il auroit sceu vanger tant de loix violées,  
 Et tu verrois déjà tes plaines desolées ;  
 Tu verrois & tes Chefs & tes Peuples soumis ;  
 Mais tu n'as pas pour luy d'assés grands ennemis ;  
 Et dans le mouvement de gloire qui le presse,  
 Tu tiens ta seureté de ta seule foiblesse :  
 Que n'es-tu dans le temps où tes heros guerriers  
 Eussent pû luy fournir des moissons de lauriers ?  
 Pour arêter sur toy ses forces occupées,  
 Où sont tes Scipions, tes Jules, tes Pompées ?  
 Tu le verrois courir au milieu des hasards,  
 Afronter tes heros, & vaincre tes Césars,  
 Et par une conduite aussi juste que brave,  
 Afranchir de tes fers tout l'Univers esclave :  
 Mais puisque ta fureur ne peut se contenir,  
 Après tant de mépris il faudra te punir ;  
 La gloire des heros n'est jamais assez pure,  
 Et le trone jaloux ne souffre point d'injure ;  
 Ne te flate plus tant sur ton divin pouvoir ;  
 On peut mêler la force avecque le devoir :  
 Des Monarques pieux, des Princes magnanimes,  
 Ont reveré tes lois en punissant tes crimes ;  
 Ils ont eu le secret de partager leurs cœurs,  
 D'estre tes ennemis, & tes adorateurs ;

De



De soutenir leur rang, & sauver leur franchise,  
 En se vangeant de toi, & non pas de l'Eglise;  
 Ils ont sceu reprimer ton orgueil obstiné,  
 Sans choquer le pouvoir que le Ciel t'a donné,  
 Et separer enfin dans une juste guerre  
 Les interests du Ciel d'avec ceux de la terre.  
 Sur l'exemple fameux de ces Rois sans pareils,  
 Inspire à mon heros ces fideles conseils.  
 Prince, dont la valeur & la sagesse est rare;  
 Ménage ta couronne avecque ta Tiare;  
 Donne aux siecles futurs un exemple immortel;  
 Garde les droits du Trone & les droits de l'Autel;  
 Qu'à ton ressentiment la pieté s'unisse;  
 Louis, fay grace à Rome en te faisant justice;  
 Pense aux sacrés devoirs d'un Monarque Chrétien;  
 Fais agir ton pouvoir, mais revere le sien;  
 Et mêlant au couroux le respect & la crainte,  
 Puny Rome l'injuste, & conserve la sainte.

*Lettre à Monsieur le Surintendant  
 Foucquet.*

M O N S E I G N E U R ,

P Eut-estre que ce qui s'est passé depuis peu entre  
 Boisseau & moy, & les Epigrâmes dont nous  
 nous sommes estocadez, pourront vous divertir. Je  
 vous en fay donc une petite Relation, me trouvant  
 obligé en conscience de contribuer autant que je  
 puis au divertissement de mon bienfaiteur, à qui  
 je ne puis rendre d'autre service, & à qui je ne doy  
 pas moins que tout le Repos que j'auray le reste de  
 ma vie. Boisseau donc si connu aujourduy par sa  
 médifance, par la perfidie qu'il a faite à Monsieur  
 Ménage, & par la guerre civile qu'il a causée dans  
 l'Academie, est un jeune homme qui a comancé de  
 bonne heure à se gâter soy même, & que depuis ont



achevé de gêner quelques Aprobateurs, que je n'approuve gueres, & dont le discernement m'est fort suspect. Il est le seul de tous ceux qui se sont trouvez dans ma seconde Epître chagrine qui n'a pas entendu raillerie. Comme il s'est mis dans la teste que sa médisance & sa Critique l'avoient rendu redoutable à tout le genre humain, il a cru que je luy manquerois de respect, puisque je ne le craignois pas; & que ne pouvant s'en vanger sur moy seul, il devoit s'attaquer à Madame Scarron. Il fit donc contre elle même une Epigrâme fort insolente. Elle n'a pourtant daigné s'en offencer; Et je croy qu'il en enrage. Il est vray qu'il a usé fort discrettement, de ne la confier qu'à Monsieur de Bois-robot, à qui depuis il en a cédé toute la gloire. Je ne sçay lequel des deux en est l'auteur; je sçay seulement que ce sont des injures des hâles. Une personne de qualité representa à Monsieur de Bois-robot, que Madame Scarron ne s'estant point attiré une pareille offence, & n'estant pas responsable d'avoir un Mary du nombre des Poëtes, qui sont pour la plus part fort étourdis, les coups d'Epigrâme pouvoient degenerer en coups de bâton.

On sçait de cent Boisleaux les tristes âvantures,  
 Et leurs dos ont souvent de noires meurtrissures.  
 Boisleau jugea donc à propos pour rendre vains  
 ces fâcheux pronostiques, de faire une Epigrâme à  
 Madame Scaron: elle eût en quelque façon à se  
 louer, encor que j'eusse à m'en plaindre. Dans cette  
 Epigrâme il dit à Iris qu'il a trop de connoissance  
 de ce qu'elle vaut, pour se prendre à elle de sa mé-  
 disance, & que son malheureux mary n'a rien de  
 commun avec elle. Cela a esté dit il y a longtemps.  
 On me recita cette Epigrâme en bonne compagnie,  
 dont j'en fis quatorze sur le champ, dont voicy la  
 premiere.

Petit



Petit avocat que je fronde,  
 Et que toujours je fronderay,  
 Avez vous l'esprit égaré,  
 De vous estimer du beau Monde,  
 Pour un seul voyage à Thoré;

Ce Voyage de Thoré ne fut pas heureux à Monsieur Boisleau, qui y avoit esté mené avec Bois-robert: la compagnie s'en trouva fatiguée; car ces Pedans fatiguent tôt ou tard: & Monsieur le President le renvoya par le Messager, son sac de nuit à l'Arçon, qui portoit deux chemises, son bonnet, & les Satyres de Regnier. En ce bel équipage ce bel esprit revient à Paris picquant en Latin.

Pour revenir à mon Epigrâme, elle fut lue au troisieme pillier de la grande salle du Palais où Boisleau preside tous les matins, depuis qu'il s'est érigé en bel esprit. Il a voulu persuader à Madame de Thoré qu'elle estoit fort offensée dans mon Epigrâme; & ce qui est du dernier fripon, il a fait des vers contre elle, qu'il ma voulu suposer. Il a nié à des personnes de qualité d'avoir jamais fait des vers contre Madame Scarron. Et le même jour son libraire, qui est le mien, m'avoit apporté de sa part l'Epigrâme que vous allez lire, & que je garde écrite de sa main.

*Epigrâme de Boisleau.*

**V**Oy sur quoy ton erreur se fonde,  
 Scarron, de croire que le Monde  
 Te va voir pour ton entretien;  
 Quoy! ne vois tu pas, grosse beste,  
 Si tu gratois un peu ta teste,  
 Que tu le devinerois bien?

Il me semble que Madame Scarron n'est gueres ménagée dans cette Epigrâme, qui estoit accompagnée d'une autre purement à moy, que je garde encore écrite de sa main. La voicy.



Après toute la medifance  
 Contre la pourpre, & l'Eminence,  
 Scarron, tu pestes bien à tort  
 Contre l'injustice du sort :  
 Beny l'heureuse maladie,  
 Qui te sauve aujourduy la vie.  
 Dés longtemps au tour d'un cordeau  
 Auroit pendu ta teste folle,  
 Si dessus toy l'ordé verolle  
 N'eût fait l'office de bourreau.

Et parce que ces beaux vers ne satisfesoient pas leur auteur, ils estoient soutenus de cette belle prose écrite aussi de sa main blanche, ou noire : Penfes tu, Monsieur le cul-de jatte, qu'à cause que de quelque costé qu'on te tourne, tu te retrouves toujours sur ton cul, qu'on n'ose s'attaquer à toy ? jusques icy j'ay gardé des mesures pour le sexe; Mais s'il t'arrive de comancer..... Ces petits points là faits de sa main ont quelque chose du *quos ego* de Virgile.

Ce qu'il a écrit depuis n'est point encore venu à ma connoissance : on m'a pourtant dit qu'il avoit rimé quantité d'injures contre mes amis & moy. Monsieur de Bois-robot m'a dit pour me faire craindre son desespoir, qu'il portoit sur luy des pistolets; ce qui m'a donné beaucoup de joye. D'autres m'ont dit qu'il estoit fort mortifié de ce que les sieurs n'estoient pas de son costé. Ce qui m'en fait croire quelque chose, est que Monsieur..... nous a priez de recevoir ses visites & ses satisfactions : ce peut estre l'effet d'un remords, ou de ce qu'il aura ouï dire que nous avons empesché avec beaucoup de peine des personnes de qualité, qui d'office vouloient nous vanger, & le public aussi, mais autrement qu'avec des Epigrâmes. Voicy le reste des miennes.

E P I.



## E P I G R A M M E.

**B**Oisleau ce gentil écolier,  
Est la même galanterie ;  
Il brille les matins au troisiéme pilier,  
Et les soirs sur le quay de la Megisserie.

## S O N N E T.

**D**E plaideurs, de marchands, & de clercs en-  
touré,  
Au troisiéme pilier qui soûtient la grand' salle,  
Le Grammairien Boisleau tous les matins étale  
Quelque Madrigalet de luy seul admiré.

Un amy genereux, de vertu sans égale,  
Fut par l'Iscariot lâchement déchiré ;  
Et Costar de ses traits qui piquent si serré,  
Piqua l'infame auteur d'une action si sale.

L'Advocat reformé blasphéma, s'emporta,  
Et de tous ses amis le secours emprunta,  
Ne pouvant rien tirer de son esprit de Rome.

Mais on servit si mal ce malheureux garçon,  
Qu'il fit deux ans entiers attendre une Réponse,  
Que l'on ne crût jamais être de sa façon.

## S O N N E T.

**O**uy, je luy fesois trop d'honneur,  
De le mettre dans mon epître,  
Ce drosle qui s'enfle du titre,  
De satyrique Critiqueur.



Ce tres-ignorant traducteur,  
Dont l'esprit n'est que soufre & nitre,  
Veut s'acharner sur mon Chapitre,  
Je l'en conjure de bon cœur.

Mais que comme luy je trahisse,  
Et que mes amis je noircisse  
Par des Libelles médifans:  
Que comme luy je sois infame,  
Si châque jour pendant trois ans  
Je ne le fers d'une Epigrâme.

## E P I G R A M M E.

Est ce que l'on te maltraite,  
Quand on t'appelle Advocat?  
Ce sentiment delicat,  
Est d'une teste malfaite;  
Advocat *ad honores*,  
Sçaches si tu ne le sçais,  
Qu'un Advocat non vulgaire,  
Merite qu'on le revere:  
Mais l'Advocat sans procez,  
Bien que fort sur la Grammaire,  
Crotte sa Robe au Palais;  
Et c'est tout ce qu'il sçait faire.

## E P I G R A M M E.

A Voir Boisleau qui mord si bien,  
Je le croy moins homme que chien;  
Mais chien qui peut-estre a la rage:  
Prenons y garde, cher Ménage;  
S'il nous mordoit jusqu'à la chair,  
Un Voyage jusqu'à la Mer,  
Nous seroit un fâcheux Voyage.



## E P I G R A M M E.

O ffencé d'un Boisleau, voulez vous que l'on  
 fasse  
 Quelque accommodement avecque ce Boisleau ?  
 Quoy ! mordu d'un mastin trouveriez vous fort  
 beau  
 Qu'il me rendît visite, & que je l'embrassasse ?

## E P I G R A M M E.

J E pardonne à ton esprit noir,  
 Tes vers, & ton imposture ;  
 Qui ne mépriseroit de si lâches injures,  
 Meriteroit d'en recevoir.

## E P I G R A M M E.

*Le jeune Academicien.*

D E langue médifante, & de teste mal faite,  
 L'onzième traducteur des œuvres d'Epictete :  
 Qui dans ce qu'il écrit ne met gueres du sien,  
 Et qui n'écrit pourtant qu'avec beaucoup de peine ;  
 Boisleau donc pert l'esprit, & ne pert presque rien ;  
 Sa folie est plaisante, il seroit Diogene,  
 A cause qu'il mord comme un chien.

## E P I G R A M M E.

*Sur une repartie que fit Monsieur des Fenestreaux à Boisleau.*

P Etit Advocat morfondu,  
 Tu me dis pour faire le drossle,  
 Que je suis l'homme de la Gaule  
 Au Palais le plus assidu :

Ma



Ma foy l'on ne m'y verroit gueres,  
 Gaillard Boisleau, si comme toy  
 Je n'avois jamais eu d'affaires,  
 Ni pour les autres, ni pour moy.

## E P I G R A M M E.

*Pour Réponse à celle de Boisleau.*

Avec Iris je n'ay rien de commun;  
 D'autres l'ont dit; mais c'est tout un;  
 Et j'en riray si bon m'en semble.  
 Mais ce que tout le Monde & moy  
 Ont de commun ensemble,  
 C'est de croire aussi vray qu'un article de foy,  
 Qu'un honneste homme, & toy,  
 N'ont rien qui se ressemble.

## E P I G R A M M E.

Quand tu m'apelles malheureux,  
 Tu crois dire un bon mot pour rire;  
 Ce sentiment est genereux,  
 Et digne du mestier que tu fais de médire:  
 Si je nâquis infortuné,  
 C'est la faute du Ciel, & ce n'est pas la mienne:  
 Mais ce sera toûjours la tienne,  
 D'avoir l'esprit pedant, & mal tourné.

## E P I G R A M M E.

Boisleau tous les jours m'outrage,  
 Et je l'outragerois bien;  
 Mais se fâcher contre un Chien,  
 Et contre un Chien de village,  
 Seroit ce avoir du courage?  
 Ah! ne luy disons plus rien.



*Sur le Chant, Taisez vous Tambours.*

**T**Aaisez vous, Boisseau le Critique,  
 On fait pour vôtre hyver grand amas de fagots ;  
 On veut qu'un bras fort vous applique  
 Cent coups de bâton sur le dos ;  
 Fuyez, fuyez ce bois, même dans la froidure,  
 Toute l'Academie en Corps vous en conjure.

## E P I G R A M M E.

**B**Oisseau, je l'avoüe, est fort laid,  
 Et je luy croy l'esprit mal fait ;  
 Mais depuis qu'il se met au Monde,  
 Qu'il dégraisse sa teste blonde,  
 Qu'il se polit, qu'il étudie,  
 Et que l'Abbé de Bois-robert  
 Luy fait des leçons du bel Air,  
 Et l'exhorte à changer de vie ;  
 On espere qu'en peu de temps,  
 Il se peut rendre propre à mener des Enfants,  
 Soit à Clairmont, soit à l'Academie,  
 Et donner de la jalousie  
 Aux plus renommez des Pedans.

Voila, Monseigneur, les Rimes que j'ay esté assez sot de faire contre une personne que je devois mépriser ; Mais je vous proteste, que je m'y suis diverty sans me mettre en colere. Je les soumetz à vôtre censure, & suis prest de les supprimer, comme je feray toujours de tout ce que j'auray à mettre au jour quand vous y trouverez quelque chose à redire.

*Scarron.*

Le



Le sujet de la querelle est de ce qu'il a mis de  
Boisneau dans sa seconde Epître chagrine, & ce qu'il  
fit sur luy quand il fut receu dans l'Academie.

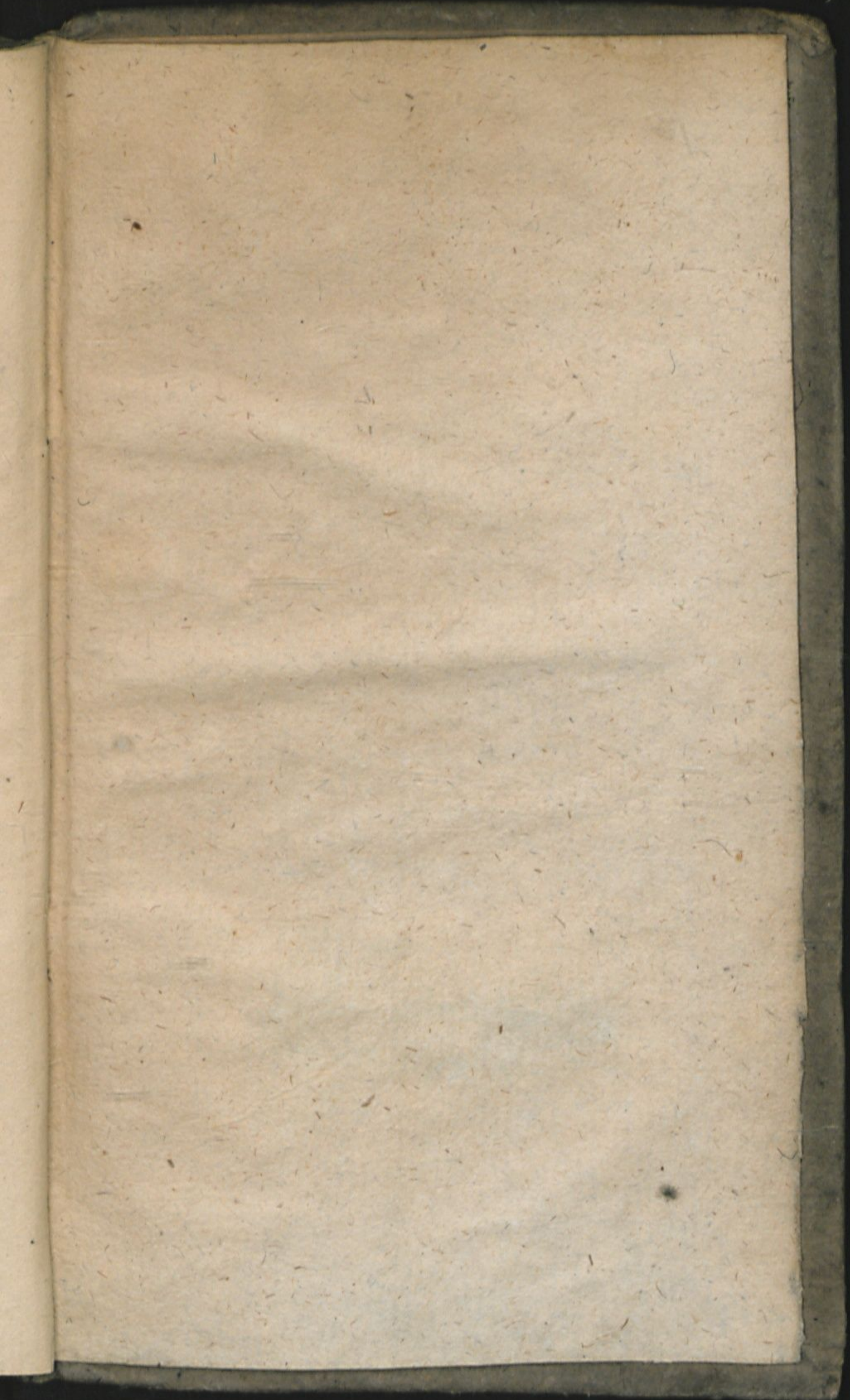
Cette année est fertile en grands evenemens;  
Jules donne à la France une Paix affermie;  
Et d'Estrée, & Montmort, par leurs soins vehe-  
mens  
Ont enfin mis Boisneau dedans l'Academie.

F I N.



Voilà, Monsieur, les Rimes que j'ay esté as-  
sez sot de faire comme une personne que je devois  
mépriser; Mais je vous proteste, que je m'y suis  
diverty sans me mettre en colère. Je desformetz à  
votre ceanture, & suis prest de les supplanter, comme  
je seray toujours de tout ce que j'auray à mettre au  
jour quand vous y trouvez quelque chose à re-  
dire.











50 A  $\frac{8}{R}$  36

**ULB Halle**

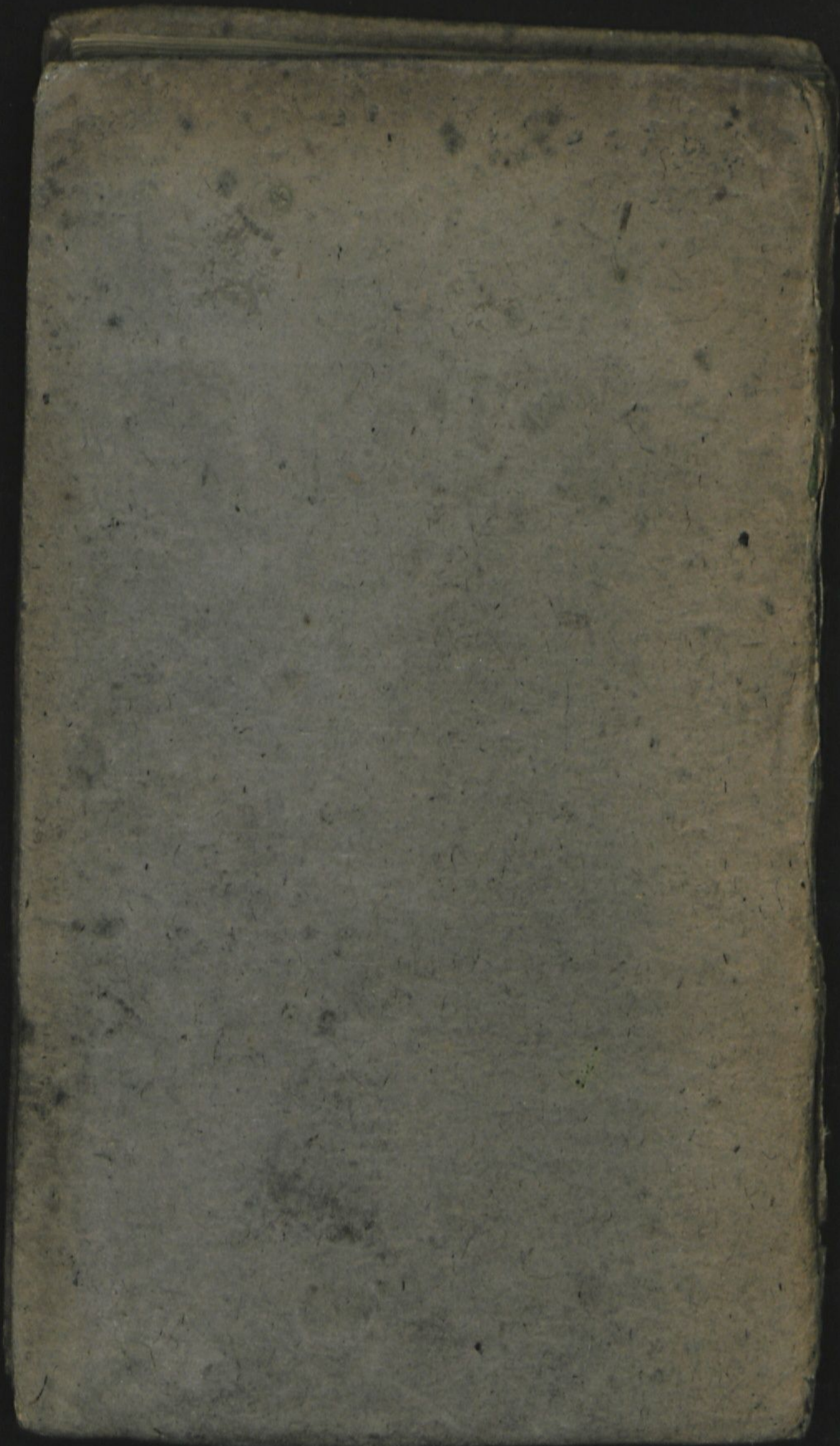
3

006 659 357



LD77







RECUEIL  
DE QUELQUES  
PIECES  
NOUVELLES  
ET GALANTES,

Tant en Prose qu'en Vers;

*Dont les Titres se trouveront apres  
la Preface.*



A COLOGNE,  
Chez PIERRE DU MARTEAU,  
M. D C. LXIV.

Farbkarte #13

B.I.G.

